

LA VIE ECONOMIQUE  
DE LA  
SERBIE DU SUD  
AU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE

---

THÈSE POUR LE DOCTORAT

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE

*le 23 Mai 1936 à 14 heures*

PAR

**BERISSAV ARSITCH**

---

M. Roger PICARD *Président*

MM. NOGARO  
MAUNIER } *Suffragants*

---

PARIS

---

PUBLICATIONS CONTEMPORAINES "FRANCE-BALKANS"

3, Rue de l'Arc-de-Triomphe

---

1936



Digitized by the Internet Archive  
in 2026

LA VIE ECONOMIQUE

DE LA

SERBIE DU SUD

AU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE

---



LA VIE ECONOMIQUE  
DE LA  
SERBIE DU SUD  
AU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE

---

THÈSE POUR LE DOCTORAT

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE

le 23 Mai 1936 à 14 heures

PAR

**BERISSAV ARSITCH**

---

M. Roger PICARD *Président*

MM. NOGARO  
MAUNIER } *Suffragants*

---

PARIS

---

PUBLICATIONS CONTEMPORAINES "FRANCE-BALKANS"

3, Rue de l'Arc-de-Triomphe

---

1936

*La Faculté n'entend donner aucune approbation  
ni improbation aux opinions émises dans les  
thèses; ces opinions doivent être considérées  
comme propres à leurs auteurs.*



## INTRODUCTION

*L'étude de la Serbie du Sud constitue de plus en plus la base de toutes les études concernant la nation Yougoslave. En effet, la juste compréhension de cette région, de ses rapports avec les autres provinces de la Yougoslavie actuelle, entraîne une meilleure appréciation de l'unité Yougoslave. Cette contrée est d'une grande importance tant au point de vue de la nationalité yougoslave qu'au point de vue Balkanique et international où elle joue le rôle de trait d'union entre la Yougoslavie, la Bulgarie, la Grèce et l'Albanie, tandis que ses traditions la font proche de la Turquie et de la Roumanie. La Serbie du Sud constitue donc la base de la future entente des pays des Balkans. Ce rôle lui échoit grâce à sa situation géographique et à son histoire. Cette étude présente en outre un intérêt général pour la science, car la Serbie du Sud offre un grand champ inexploré de problèmes sociaux, culturels et économiques.*

*A l'époque de l'introduction de la religion chrétienne à Byzance, de l'arrivée des Slaves dans les Balkans et de la fondation des Etats slaves du Sud, la Serbie du Sud joua un grand rôle historique. Les apôtres slaves Cyrille et Méthode traduisirent les Ecritures en dialecte de la Serbie du Sud et jetèrent ainsi les bases de l'alphabet et de la langue littéraire slaves. Leurs élèves saint Clément et saint Naoum fondèrent la première école slave, à Ohrid qui comptait plus de 3.000 élèves. Ces élèves se dispersèrent plus tard pour prêcher la religion chrétienne dans le monde slave. De cette époque date aussi le grand et puissant royaume de Samouïlo ayant comme capitale Ohrid qui montrait une tendance*

yougoslave nettement marquée. Les Slaves du Sud obtinrent encore à cette époque leur première Patriarchie dont le siège était Ohrid et avait à sa tête le patriarche yougoslave saint Jovan Bigorski. Plus tard, au temps des Etats serbes du moyen-âge, le rôle de la Serbie du Sud reste très important pour devenir le centre du grand et puissant empire du Tsar Douchan.

Sous le joug turc, la Serbie du Sud montre une très grande résistance et une grande vitalité, mais la destinée a voulu qu'elle fût libérée la dernière de toutes les régions de la Péninsule des Balkans.

La bataille de Koumanovo en libérant la Serbie du Sud (1912), fut le point de départ de la libération des autres peuples slaves du Sud et la bataille de Kaïmaktchalan qui s'est déroulée en Serbie du Sud pendant la Grande Guerre réalisa l'unité yougoslave et la création de l'actuel Royaume de Yougoslavie.

Le rôle économique le plus important de la Péninsule des Balkans était également joué par la Serbie du Sud. Dès l'antiquité, la Serbie du Sud servait d'intermédiaire commercial entre l'Orient et l'Occident. A côté de ses richesses naturelles, sa situation périphérique dans la Péninsule des Balkans a beaucoup contribué au développement de son commerce extérieur. Les Byzantins firent progresser le commerce dans les régions de la Serbie du Sud où ils avaient élevé des villes importantes cultivées et raffinées. Les attaques des Barbares, l'arrivée des Slaves, portèrent atteinte à cette prospérité économique. Mais elle réapparut au x<sup>e</sup> siècle, au temps des Etats Serbes du Moyen-Age et surtout pendant le règne du tsar Douchan où furent conclus de nombreux traités de commerce avec Raguse et Venise et où la vie économique de la Serbie du Sud prit un grand essor.

De nombreux monuments, d'une très grande valeur artistique, érigés par les rois et les seigneurs, témoignent encore aujourd'hui de la prospérité économique et de la culture de cette époque. L'arrivée des Turcs dans la Péninsule des Balkans, marqua une régression économique due aux guerres fréquentes qui épuisaient la main-d'œuvre, rendaient stériles les champs fertiles et causaient l'insécurité du commerce.

Mais dès le début du *xvi*<sup>e</sup> siècle, l'ordre était rétabli et une sécurité relative régnait dans les pays infidèles conquis. Une vie économique et commerciale meilleure commença alors à s'installer en Serbie du Sud. Au cours de ce siècle, les Ragusains fondèrent des colonies commerciales dans les centres importants de la Serbie du sud et des négociants juifs, grecs et tzintzars entretenirent des relations commerciales avec tous les pays de l'Europe. Ainsi quelques cités importantes se développèrent en Serbie du Sud qui n'étaient jusque là que de petites localités. Les Slaves commencèrent à s'adonner à l'artisanat et au commerce, tandis que le désarroi du système féodal rendit possible à beaucoup de paysans d'acheter des terres et de devenir propriétaires.

Au *xvii*<sup>e</sup> siècle, quelques nouvelles plantes furent introduites en Serbie du Sud qui, au *xix*<sup>e</sup> siècle, jouèrent un rôle économique important : le tabac, le pavot, le coton, le riz.

L'étude historique du développement économique de la Serbie du Sud au cours des siècles, nous a montré que le *xix*<sup>e</sup> siècle était le plus important, parce qu'il apporta, dans l'histoire des peuples balkaniques, des événements ayant eu de grandes conséquences politiques et économiques. C'est d'abord la création de l'Etat serbe, petit mais libre, puis les Grecs secouent le joug et se constituent en Etat indépendant. Un peu plus tard apparaît la libération de la Bulgarie. Cette création d'Etats nationaux chrétiens a une grande répercussion dans la vie nationale et économique de la Serbie du Sud.

On commence à introduire des réformes dans l'Empire ottoman, qui surtout sous le Tanzimat, créent de nouvelles phases dans la vie économique de la Serbie du Sud. Au *xix*<sup>e</sup> siècle également, se déroulent quelques événements d'une importance capitale pour l'économie nationale : on délaisse la direction habituelle du commerce vers l'Adriatique pour emprunter celle de Salonique et de la mer Egée ; on abandonne le transport par caravanes pour avoir recours aux voitures ; les vieilles coutumes commerciales byzanto-tzintzars sont abandonnées et remplacées par le mode occidental. Il se produit une véritable révolution dans la vie économique du peuple : on

abandonne la fabrication domestique pour acheter les produits au marché, au moyen de monnaie ; les zadrougas se désagrègent progressivement ; la vie collective faiblit, tandis que les intérêts individuels prennent le dessus.

En tenant compte des faits ci-dessus, nous nous sommes décidés à choisir le *xix*<sup>e</sup> siècle comme objet de notre thèse et à l'étudier en détail au point de vue économique. Ceci nous paraît d'autant plus important que les événements économiques postérieurs, dans beaucoup de domaines, portent les traces du *xix*<sup>e</sup> siècle. Beaucoup de phénomènes peuvent disparaître avec le temps et ainsi des questions importantes pour la science sont perdues, ce qui nous semble devoir être évité pour le *xix*<sup>e</sup> siècle.

L'étude de la vie économique de la Serbie du Sud au *xix*<sup>e</sup> siècle n'était pas un travail facile pour les raisons suivantes : nous avons trouvé très peu de documents écrits, ce qui nous a obligé à compléter nos recherches bibliographiques par des recherches faites sur place parmi le peuple. Ces recherches furent longues et difficiles, car les données recueillies étaient très incertaines, contradictoires et surtout exagérées et ne pouvaient servir de matériaux scientifiques. Les quelques études écrites et les livres qui parlent directement ou indirectement de la Serbie du Sud nous ont été d'une aide précieuse. Nous avons surtout consulté les différents voyages décrivant la Péninsule des Balkans ainsi que des études économiques en langue serbe et bulgare traitant des questions économiques de ces pays, en relation avec la structure économique de l'Empire turc ou de la Serbie du Sud. Les documents privés nous ont été d'une grande utilité, ainsi que les livres de comptabilité et la correspondance commerciale, écrits en langue turque. Les archives des cadis de la bibliothèque nationale de Sofia, nous ont été d'une très grande aide, ainsi que les importantes publications de l'Académie Yougoslave des Sciences et des Arts de Zagreb, de l'Académie royale serbe des Sciences de Belgrade et de la Société savante de Skoplje. Malgré les recherches les plus approfondies, nous n'avons pu trouver de données statistiques certaines et pour cette rai-

son, nous avons délaissé les chiffres partout où ils nous paraissaient incertains et chaque fois qu'il nous a été impossible de les vérifier personnellement.

Après avoir ainsi par des recherches scrupuleuses faites pendant cinq ans, recueilli les matériaux nécessaires, nous nous sommes trouvés en présence d'une autre difficulté : de la matière ainsi amassée, on ne pouvait composer, ainsi que c'était notre intention, une étude purement économique, car beaucoup d'événements seraient alors restés obscurs et inexpliqués.

C'est pour cette raison que notre travail contient aussi des données sociales et politiques, notre désir étant d'étudier et d'expliquer toutes les questions économiques à fond. Nous espérons ne pas avoir dépassé de cette façon le cadre de notre sujet, mais au contraire avoir réussi à pénétrer profondément dans chaque question. Avant tout, notre but était, au contraire de quelques études superficielles faites sur la Serbie du Sud, de donner un jugement sérieux et objectif sur ces phases si importantes de notre vie nationale et économique. Si nous avons réussi dans cette tâche, notre travail n'a pas été inutile.

---



## CHAPITRE I

---

# SITUATION GÉOGRAPHIQUE ET POLITIQUE

## LE NOM

Le nom « Serbie du Sud » a un caractère politique. Il fut employé pour la première fois après la guerre des Balkans pour désigner les provinces faisant jusqu'alors partie intégrante de l'Empire ottoman et qui furent attribuées à la Serbie et au Monténégro, par les traités de Londres et de Bucarest (1913).

Ces provinces portaient au cours de l'histoire les noms politiques de Macédoine, Kossovo, Metohia et Sandjak.

Cependant, cette désignation « Serbie du Sud », purement politique et administrative, repose sur une base géographique et économique.

Les régions constituant la Serbie du Sud forment une entité géographique et économique qui serait complète si Salonique et ses environs y étaient compris.

## LA FORMATION

Pour former certaines régions, il nous faut considérer les principes suivants :

1° *Les frontières naturelles.* — La région, dans ce cas est nettement délimitée par les obstacles naturels (montagnes, rivières, fleuves) qui la séparent de la région voisine. Ce principe de la délimitation par les frontières naturelles, exige la formation de vastes régions capables, en cas de besoin, de mener une vie économique et

politique indépendante. La Serbie du Sud par ses frontières naturelles satisfait pleinement à ce principe.

*A l'ouest :* La frontière suit de hautes montagnes : Pachtrik, Koritnik, Kabilak, Korab, Dechat, Yablanitsa et les monts de Mokragnetz.

*A l'est :* Du côté de la Bulgarie, la frontière de la Serbie du Sud suit la ligne de partage des eaux du Vardar et de la Stroumitsa, formée par les sommets des montagnes Ossogovo et Malèche.

*Au sud :* La frontière est un peu moins nette. En effet, entre les hautes montagnes de Galitchitsa, Baba, Nidje, Kojoufe et Belasitza, s'accusent de profondes dépressions où se trouvent les lacs de Prespa et de Doïran, les défilés faisant communiquer les plaines de Prilep et de Monastir avec la campagne de Salonique, et enfin la vallée du Vardar.

*Au nord :* La frontière ressemble à la précédente et elle suit la ligne des crêtes. Entre les montagnes s'étendent les vallées de la Morava, de la Rachka et de l'Ibar, ainsi que quelques défilés assez profonds.

2° *Les frontières ethnographiques.* — Ce genre de délimitation par tribus est généralement d'origine historique (Croatie, Slovénie, Serbie, Monténégro).

S'il est relativement facile de délimiter certaines provinces de Yougoslavie, en appliquant ce principe, il est par contre difficile de s'en servir pour la Serbie du Sud. Cette province, de formation, nationale et politique, toute moderne, comme nous l'avons indiqué plus haut, ne possède pas d'histoire spécifiquement personnelle, comme les autres provinces de la Yougoslavie actuelle. Ici, il ne peut être question de pureté de la race, ni de spécificité ethnique. *Grosso modo*, la Serbie du Sud est peuplée en majorité de Yougoslaves, puis, de Turcs, d'Albanais, d'Aromouns, de Tziganes, de Juifs, de Grecs et d'Arméniens.

3° *Unité des intérêts économiques et des voies de communication.* — Le caractère morphologique du sol : hautes montagnes coupées de défilés reliant les vallées entre elles, rend possible, la communication des différentes parties de la province entre elles ainsi que les relations extérieures. Ceci est capital pour la formation

d'une entité géographique et économique.

Les montagnes de la Serbie du Sud ont un caractère morphologique tel que, par les vallées du Vardar, de la Bregalnitsa, le défilé de Katchanik, la convergence vers un centre commun est réalisé, le nœud des voies de toute la Serbie du Sud. Au cours du xix<sup>e</sup> siècle, ce centre était Salonique; à l'heure actuelle ce rôle échoit à Uskub (Skoplje), grâce à la frontière politique actuelle.

4<sup>e</sup> *Division administrative*. — Lors de la division administrative, il est tenu compte du fait que le territoire à diviser présente une unité géographique, un ensemble de liens de communication et forme une entité économique. Cependant l'Empire ottoman, en divisant la Serbie du Sud en vilayets, n'était pas entré dans ces considérations; chaque vilayet n'était formé que selon les besoins militaires et politiques du régime.

En résumé, la Serbie du Sud, forme d'après les considérations ci-dessus exposées, une entité géographique et économique plus complète qu'aucune autre province de la Péninsule des Balkans.

## PARTICULARITÉS GÉOGRAPHIQUES

*Les montagnes*. — La Serbie du Sud est essentiellement montagneuse. Les montagnes moyennes prédominent dans son relief, sous forme *pénéplaines* dominées par de hauts pics, dans les montagnes récentes ou par les monts arrondis dans les massifs plus anciens (le Rhodope).

A l'époque glaciaire, tous ces sommets étaient recouverts et les glaciers en se retirant ont laissé des moraines, qui à l'heure actuelle sont des pâturages de grande importance pour l'élevage. D'autre part, l'élevage est particulièrement favorisé par la présence sur les monts du même système que le Rhodope de sources qui grâce aux roches imperméables jaillissent même à proximité des sommets.

Les montagnes récentes par contre, formées de roches calcaires, manquent d'eau. La période glaciaire, particulièrement marquée dans ce système, y a laissé de nombreuses traces sous forme de petits lacs de montagnes que le peuple appelle « les yeux de la montagne ».

*Les dépressions.* — La Serbie du Sud présente encore une autre particularité morphologique. Les chaînes de montagnes enclavent le plus souvent de vastes parcelles de sol très fertile, qui constituent les plaines de Polozis, Kossovo, Metohia, Pélagonie. Elles sont pour la plupart traversées par des vallées riches en eaux courantes. Les bassins des rivières relient les plaines entre elles et rendent possible la circulation des denrées, ce qui est d'une importance économique capitale. Le plus souvent, un système de vallées communiquant ainsi forme une sorte d'unité économique telle que la région d'Ohrid-Prespa et Monastir-Prilep avec Monastir comme centre économique. Un certain nombre d'entre elles sert de région intermédiaire pour la circulation des denrées : ainsi la plaine de Poretch sert de lien de passage entre celle de Monastir-Prespa et de Skoplje (Uskub).

*Répartition naturelle des cultures alimentaires et industrielles.* — Grâce à la composition du sol, aux particularités climatiques, à la qualité de la main-d'œuvre, ces vallées se prêtent plus spécialement à telle ou telle culture déterminée. La plaine de Tetovo (les deux Pologues), produit en majorité le froment, le maïs, les haricots et le tabac ; la vallée de Poretch est un immense verger et la campagne de Kossovo produit des céréales.

*Hydrographie : a) (eaux courantes).* — La Serbie du Sud abonde en eaux courantes, qui forment par fois de grands fleuves : le Vardar, l'Ibar, le Drime, etc. Cette abondance hydrographique permet l'irrigation tant naturelle qu'artificielle, qui dans certaines vallées (celle du Tetovo en particulier) est réalisée d'une façon parfaite.

En outre, tous les bassins des rivières sont des voies naturelles de communication (vallée de Katchanik, de Demir Kapou). Grâce à leurs chutes, les torrents fournissent actuellement au pays une très grande et très appréciable quantité de houille blanche.

b) *Les lacs*. — A côté des lacs de montagnes d'origine glaciaire, petits mais pittoresques, la nature a doté la Serbie du Sud de trois grands lacs : lacs d'Ohrid, de Prespa et de Doïran qui, avec les autres lacs de Macédoine, actuellement sur les territoires grec et albanais, forment un groupe de lacs, unique en Europe, exception faite des lacs glaciaires de la plaine du Nord.

Ce sont de vastes et profondes cuvettes d'eau douce, à la faune extrêmement florissante, d'où leur grande importance dans l'économie du pays.

*Le lac d'Ohrid* (superficie 348 km<sup>2</sup>, altitude 695 m. au-dessus du niveau de la mer, profondeur 300 m.). Un des plus grands lacs de la péninsule des Balkans. Il est unique en son genre en Europe, grâce à ses plaines. Ce lac, malgré son eau douce possède une faune endémique, ce qui le classe parmi les exceptions. On y pêche toute sorte de poissons et en particulier la truite. La pêche dans le lac d'Ohrid présente un caractère tout particulier, car elle s'effectue selon des rites et avec des engins qui n'ont sans doute pas changé depuis l'antiquité. La petite bourgade de Struga, située au bord de ce lac possède une pêcherie d'anguilles célèbre, connue sous le nom de Yegoulé-Daliyani.

*Le lac de Doïran* (superficie 43 km<sup>2</sup>, altitude 150 m. au-dessus du niveau de la mer, profondeur 10 m.) est moins pittoresque que le précédent, mais il est aussi célèbre que lui par sa richesse en poissons et la manière traditionnelle, peut-être unique au monde, de pêcher au moyen d'oiseaux (1).

Les pêcheurs (suivant une très ancienne tradition), transportent et vendent ce poisson dans toute la péninsule. L'été, les pêcheurs s'en vont à la « petchalba » pour se livrer à la pêche dans les autres pays.

*Le lac de Prespa* (superficie 290 km<sup>2</sup>, altitude 853 m. au-dessus du niveau de la mer, profondeur 55 m.), est

---

(1) A l'aide de claies de roseaux, on limite dans le lac des espaces de plus en plus petits vers lesquels le poisson est attiré puis pourchassé par des oiseaux d'une race spéciale (*Pharacrocorax*) appelés « g'lbs » par les habitants et enfin pêché à la main lorsqu'il est arrivé dans le plus petit espace.

moins connu que les deux précédents par ses pêcheries, mais ses bords recèlent des trésors archéologiques. De nombreux visiteurs ont, ces dernières années, admiré les vestiges de l'antiquité qui y ont été retrouvés. Le lac est actuellement situé à la frontière de trois Etats : Yougoslavie, Grèce et Albanie.

## LE CLIMAT

La Serbie du Sud est une région fort compliquée au point de vue climatique. Plusieurs climats exercent, en effet, leur influence sur cette région. Le climat égéen, le climat européen central et le climat adriatique.

L'influence du climat égéen se fait surtout sentir jusqu'à la ligne de partage des eaux de la Morava et du Vardar et plus spécialement encore dans le bassin du Vardar, au sud de Vélés. Ceci fait que, dans cette région, on trouve des plantes qui ne croissent pas dans les autres parties de la Yougoslavie : le coton (*Gossypium hirsutum*), l'œillette (*linum uritissimum*), le tabac, la grenade (*punica grenetum*), l'anis (*pimpinella anisum*), le sésame oriental (*sesamum orientale*), le pois chiche (*cicer arietinum*).

Le climat de l'Europe Centrale se fait sentir dans les régions de Kossovo et de la Metohia ainsi que dans les plaines au nord de Katchanik. En conséquence, on trouve au nord de Katchanik la prédominance des grandes étendues vertes : forêts de chênes et de hêtres, pâturages florissants, immenses champs de céréales (particulièrement de maïs et de blé), en dernier lieu, enfin, tous les arbres fruitiers de l'Europe Centrale. Par contre, on ne rencontre pas ici les plantes industrielles méridionales, et les vignobles sont très rares. Le climat de l'Adriatique, pénètre de Scutari vers la Serbie du Sud par les bassins du Drim Noir et grâce à sa pression atmosphérique, renforce la végétation déjà très abondante dans ces régions.

En résumé, le climat de la Serbie du Sud, dépendant moins de la latitude que de la répartition du relief de ce pays, constitue une particularité climatérique qui permet une végétation très variée. En effet, il y croît des plantes coloniales ainsi que des espèces qu'on ne trouve que passé le 70° degré de latitude.

## LES VOIES DE COMMUNICATION

La Serbie du Sud, grâce à ses nombreuses vallées, à ses défilés praticables, à ses dépressions où circulent de grandes artères, présente un ensemble morphologique se prêtant fort bien aux communications.

La Péninsule des Balkans a été de tous temps, de par sa situation géographique, le lieu de passage le plus important entre l'Orient et l'Occident. Elle est de plus, située dans le bassin méditerranéen, berceau des civilisations les plus prospères. Les Egyptiens, les Celtes, les Phéniciens, les Hellènes, les Romains, les Byzantins se sont successivement disputé la Méditerranée, et on retrouve dans les Balkans des vestiges de ces civilisations et surtout de nombreuses traces des Grecs, de Rome et de Byzance. Dès l'antiquité, sous l'influence d'Athènes et de Rome, la Péninsule était sillonnée de voies de communication militaires et commerciales.

La Serbie du Sud avait sa place dans ce réseau de routes, un des plus importants, à côté de la Thrace et de la Grèce.

Outre l'influence politique et culturelle, un courant de commerce florissant emprunte, dès Salonique, les deux grandes voies de communication : Vallée du Vardar et Via Ignatia. Ce commerce consistait principalement en produits exotiques qui étaient destinés aux besoins locaux ou aux pays de l'Ouest et du Nord de l'Europe.

*Les routes.* — Le bateau qui glisse sur l'eau calme, allant d'un port à l'autre, laisse un sillage que les vagues ont bien vite fait de niveler, d'effacer pour toujours. Il n'en est pas de même des routes terrestres. Le berger du

village qui suit tous les jours le même parcours pour mener paître ses brebis, laissée, au bout de très peu de temps, une trace visible de son passage, une sente bien frayée. Il en est de même de toutes les voies terrestres qui sont les vestiges éternels de l'activité et de la création humaines. Au long de ces routes, on voit surgir des Hâns (auberges), des hameaux et des villes. Etudier la direction des routes de la Serbie du Sud, c'est étudier la vie des régions qu'elles traversent, c'est comprendre la prospérité et la décadence de ces régions. Dans aucun autre pays peut-être, les voies de communication n'ont joué dans la vie économique, le rôle primordial qu'elles avaient en Serbie du Sud. De la plus ancienne voie importante traversant sa partie sud, la *Via Ignatia*, par laquelle toute la vie économique au Sud de Skoplje, s'écoulait vers l'Adriatique jusqu'à la plus récente, qui relie Debar-Ohrid-Skoplje et par laquelle toute la vie économique des régions Sud-Ouest est dirigée vers Skoplje, les routes ont toujours joué un rôle prépondérant dans la vie de la Serbie du Sud.

Les voies de communication de la Serbie du Sud hésitant constamment entre la Mer Adriatique et la Mer Egée faisaient de cette région un pays en contact permanent avec les civilisations et les cultures qui ont eu une influence ou stable ou provisoire sur la Péninsule des Balkans.

#### a) LES VOIES TRANSVERSALES.

Les Romains ont été les premiers qui donnant une stabilité aux voies de communication de la Serbie du Sud, ont senti leur valeur stratégique et économique. La plupart de ces voies sont restées les grandes artères de communication du xix<sup>e</sup> siècle.

*Via Ignatia.* — Cette route fut construite par les Romains aussitôt après la conquête de la Macédoine. Elle partait de la mer Adriatique, traversait l'Albanie et la Macédoine et aboutissait à Constantinople. Son parcours exact était le suivant : point de départ : Valona (Aubona), puis Elbassane (Scampa) et Ohrid (Lychnidos), de là, elle

descendait vers Thessalonikis (Salonique) pour se terminer à Constantinople.

La Via Ignatia a conservé son importance pendant l'époque byzantine et celle des Etats Slaves, pour la perdre définitivement sous le régime turc. Jusqu'à la guerre des Balkans, cette voie était, néanmoins, l'artère principale qu'empruntaient les caravanes, reliant la partie sud-est de l'Albanie à l'Adriatique d'une part et Constantinople et Salonique à l'Albanie d'autre part. Il ne subsiste plus aujourd'hui en Serbie du Sud que quelques vestiges de la Via Ignatia.

*Route de Scutari et Prizren.* — Elle reliait autrefois les villes commerciales importantes du littoral de l'Adriatique aux grandes mines et aux grands marchés de la Serbie du Sud. Elle partait de Scutari (Scutarium) et passait par Mljet, Pulj, Vaspas, Lium-Kula, traversant Prizren (Théranda), Urochevatz et Katchanik aboutissant à Skoplje. De cette ville elle continuait jusqu'à Constantinople, en passant par Dobrochté, Stratsinë, Kratovo, Kriva Palanka, Kustendil, Samakovo, Tatar-Pazardjik où elle rejoignait la route de Constantinople.

Sous l'Empire ottoman, cette voie a perdu peu à peu son importance, surtout à partir du moment où les ports de l'Adriatique perdirent leur activité, la découverte de l'Amérique ayant amené le déplacement des marchés commerciaux de la Méditerranée vers l'Europe occidentale. Au cours du xix<sup>e</sup> siècle, toutes les caravanes allant de Prizren en Albanie ou de Prizren à Skoplje et celles aboutissant à Prizren empruntaient cette voie.

#### b) LES VOIES LONGITUDINALES

Ces routes sont postérieures aux précédentes. Elles traversent la péninsule des Balkans par son milieu et sont le chemin le plus court entre l'Europe et l'Asie Mineure. Elles suivent le plus souvent les rivières et les dépressions et pour cette raison sont plus pratiques que les voies transversales; en outre, elles traversent les régions les plus fertiles de la Péninsule. Leur importance n'a cessé de s'accroître jusqu'à nos jours.

*Route de Belgrade.* — Elle a été la voie de communication la plus importante de tout le moyen-âge serbe. Elle partait de Prizren, traversait Djakovitsa. Puis, par les bassins de Rachka, Maglitch, Gitcha et Rudnik, aboutissait à Belgrade. Au xix<sup>e</sup> siècle, la création d'un Etat Serbe a fait perdre à cette route son importance primitive.

*Route de Smederevo.* — Cette route était d'une importance primordiale au point de vue commercial et stratégique. Elle assurait la communication entre Kossovo-Choumadia et le Danube. Elle partait de Prichtina, passait par Krouchevatz et Yagodina, et aboutissait à Smederevo. Cette voie a été empruntée par l'armée principale du Sultan Suleïman.

*Routes des vallées Morava et Vardar.* — Les Turcs, au début de leur règne portèrent leur attention à la création et à l'entretien des routes. Ils avaient reconnu ainsi que les Romains dans l'antiquité, la valeur stratégique des voies de communication et que les armées de conquête ne pouvaient emprunter que des routes bien entretenues. La direction des expéditions des sultans turcs ne correspond pas toujours et partout aux expéditions militaires romaines, d'où un certain relâchement dans l'entretien des anciennes routes et la création de nouvelles. La route de Belgrade est délaissée au profit de celle de Smederevo, de Sarajevo et celle longeant la Morava et le Vardar qui commencent à prendre une importance de tout premier ordre.

Il est curieux de remarquer que les routes du moyen-âge évitent pour la plupart les bassins des rivières, tandis que les voies construites sous l'Empire ottoman les côtoient. Un exemple typique est la route des vallées Morava-Vardar. Cette voie qui est considérée comme la plus importante des routes de la Péninsule des Balkans, se sépare de la route de Constantinople, à Niche, pour suivre au sud la vallée de la Morava et celle du Vardar jusqu'à Salonique.

Cette route a pris une importance exceptionnelle depuis le développement des centres culturels et économiques de l'Europe Centrale et le percement du Canal de Suez (1869). Dorénavant, les courants de culture et

de commerce ne partent plus d'Italie ou ne traversent plus l'Italie transversalement, mais ils naissent en Europe Centrale, passent par Belgrade et empruntent les voies longitudinales, spécialement l'artère Morava-Vardar et la route Skopljé-Sarajevo. Ces deux voies constituent les principaux liens de communication dans la Serbie du Sud au *xix*<sup>e</sup> siècle.

*La route de Sarajevo.* — Cette voie jouit d'une grande importance dans la première moitié du *xix*<sup>e</sup> siècle jusqu'au Congrès de Berlin (1878) qui rattachait les provinces de Bosnie et d'Herzégovine à la couronne des Habsbourg. Les droits de douane empêchèrent alors tout commerce avec les autres pays de la Péninsule. Cette route partait de Salonique, passait par Koukouche, Doïran, Strumitsa, Radovichté, Chtip, Koumanovo, Prichtina, Novi-Pazar, Senitza, Tchaïnitché et aboutissait à Sarajevo.

En dehors des routes dont nous venons de parler, il y a au *xix*<sup>e</sup> siècle, une voie importante empruntée par les caravanes se rendant de Monastir à Sofia en passant par Prilep, Vélés, Koumanovo, Kriva-Palanka, Kustendil. Cette route menait aussi en Roumanie les ouvriers saisonniers de la Serbie du Sud qui se rendaient dans les pays voisins chercher leur gagne-pain (petchalba).

Nous ne faisons pas mention des autres voies de communication locale d'ordre secondaire.

Pendant le « Tanzimat », les Turcs commencèrent à attacher une importance plus grande à la construction des routes suivant les méthodes modernes. On procède à l'arpentage du terrain par certaines sociétés européennes, mais sans se livrer à une construction systématique des voies de communication, par suite du manque de moyens financiers de l'Empire Ottoman.

En résumé, au moment de la guerre des Balkans, la Serbie du Sud possédait un réseau de routes insuffisant et en mauvais état.

## LA SÉCURITÉ DES VOIES DE COMMUNICATION

*Les Armatolis.* — Autrefois et particulièrement au moyen-âge, les routes étaient peu sûres. Brigands et rebelles se livraient au pillage et rançonnaient les voyageurs.

Les anciens Hellènes avaient formé une sorte de garde, les *armatolis*, qui, dans les endroits dangereux protégeaient les voyageurs contre les attaques des bandits. L'Etat Serbe du moyen-âge garda ce système de protection qu'il transmit aux Turcs. Les Serbes nommaient ces gardes, les *martalossis* (nom grec inversé). Chez les Bulgares, ils portaient le nom de « Harablis », à cause de leur arme appelée *harba*.

*Derbendjis*. — Au début de leur empire, les Turcs consacraient tous leurs soins à la sécurité publique et en particulier à la sécurité des routes. A cet effet, et s'inspirant des anciens maîtres de la Péninsule des Balkans, les Turcs avaient créé des gardes spéciaux dont la mission était de veiller à la sécurité des routes et à leur exploitation. Ils portaient le nom de *derbendjis* (du turc *derven* : défilé, gorge) et ils étaient si nombreux que réunis, ils formaient une armée entière. Parmi ces gardes on trouvait beaucoup de chrétiens qui pour ce service, jouissaient des mêmes faveurs que les soldats *komordjis* (soldats du train des équipages) et les *granitcharis* (gardes frontière).

Après l'introduction des réformes (régime de *Tanzimat*), l'Empire Turc établit une gendarmerie régulière qui, entre autres fonctions, assurait la police des voies de communication.

## MODE DE TRANSPORT

Le mode de transport varie selon la géographie d'une région et suivant le degré de civilisation des indigènes ; c'est ainsi que nous trouvons le portage à dos d'homme, le transport à dos d'animal ou le transport motorisé. La Serbie du Sud étant très montagneuse en général, nous y trouvons surtout le transport à dos d'animal. Dans la montagne, les bêtes de somme sont le cheval, le mulet et l'âne, et dans la plaine le bœuf, le buffle et le cheval comme bêtes de trait.

Ici, comme en Orient et en Proche Orient, le transport des marchandises s'effectuait par caravanes (*caravane* mot d'origine persane — *Kervan* : voyage d'un groupe de chameaux chargés de marchandises), à la seule différence que le chameau est remplacé par le che-

val ou le mulet.

*La caravane.* — Toute caravane se composait de 20 à 50 chevaux, souvent plus. Chaque bête portait un fardeau pesant de 154 à 160 kilos. La marchandise était confiée à des kiraïdjis, c'est-à-dire des hommes qui transportaient les marchandises sur leurs propres chevaux. Chaque Kiraïdji possédait de 2 à 8 animaux et le commerçant choisissait le nombre qui lui était nécessaire.

Tous les Kiraïdjis étaient armés pendant le voyage, ce qui constituait une sorte de garde de 20 à 80 hommes, ou plus, selon l'importance de la caravane et surtout d'après les dangers qu'offrait la région à traverser.

Plusieurs petites caravanes se groupaient de manière à en former une grande.

La caravane était toujours précédée d'un chef : Kapidji-Bacha (porte-drapeau). D'ordinaire, celui-ci était le commerçant qui faisait transporter le plus de marchandises.

## HISTOIRE POLITIQUE

Le « Hatti-Cherife », promulgué par le Sultan Suleïman I<sup>er</sup>, en date du 20 septembre 1528, confirme les anciens privilèges accordés à la France en Egypte, conformément aux Traités de Paix, d'amitié et de commerce conclus entre le Roi de France François I<sup>er</sup> et le Sultan Suléïman I<sup>er</sup>. Un siècle plus tard, survient la conclusion d'un autre traité de paix entre Mahmoud IV et Charles II (1675), lequel sanctionne les privilèges sur l'Egypte accordés à l'Angleterre sous le règne de la Reine Elisabeth. L'Empire ottoman fait alors figure d'Etat Economique européen, capable de mener une vie économique autonome et d'établir un trafic commercial.

Ce caractère va en s'accroissant au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, à la suite de nombreuses réformes : l'Empire ottoman, à l'instar des autres Etats européens et s'inspirant particulièrement du régime politique français, commence à introduire la centralisation dans l'organisation du pays.

L'entretien d'une armée permanente porte l'empire de la Sublime Porte à de grosses dépenses auxquelles on ne peut faire face que par une économie très bien dirigée.

Pour cette raison, l'élément chrétien, élément d'ordre apte à une activité économique et culturelle, est de mieux en mieux vu et apprécié des dirigeants.

Ce changement d'orientation politique et économique provoque, bien entendu, des troubles à l'intérieur de l'Empire. Les féodaux, sous la conduite des pachas suzerains, se soulèvent pour soustraire le Padischach à l'influence des conseillers non-croyants qui surveillent l'introduction des Réformes. Parmi les plus célèbres de ces adversaires des réformes, il faut citer Pazvan-Oglou en Bulgarie, les Dahis en Serbie, Ali-Pacha Tepenéenli à Yanina, Tchal'k-Ogou à Angora, Kara-Osman-Onglou à Smyrne, Tchoutchouk Ali à Bagdad, Mehmed Ali en Egypte. Le sultan Mahmoud II entreprend énergiquement l'introduction des réformes dans l'Empire. Il réussit à étouffer définitivement toutes les tentatives féodales par la destruction des Janissaires (1826). Son fils Abdul-Médjit (1839-61) s'efforce par tous les moyens de continuer l'œuvre de son père Mahmoud II. Immédiatement après son avènement au trône, il promulgua un Hatti-Cheriff très important qui, par les idées modernes qu'il contenait, révolutionna la vie religieuse, sociale, et économique de l'Empire ottoman. Cette époque de réformes est connue en Europe sous le nom de Tanzimat (1).

## TANZIMAT

On désigne sous ce nom l'époque de l'histoire politique, économique, culturelle et sociale de l'Empire Turc, pendant laquelle la Sublime Porte essaie d'introduire dans l'Empire Turc, au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, une organisation intérieure semblable à celle des états européens avancés de cette époque, en un mot d'eupéaniser l'Empire.

Le Sultan Mahmoud II, lors d'un voyage à travers la Péninsule des Balkans et le pays du Danube (1837), conseille déjà à ses fonctionnaires d'être aussi équitables envers les Chrétiens qu'envers les Musulmans.

---

(1) Au sens figuré, ce mot signifie la réforme et dérive de l'arabe « tanzimi », organisation.

Halil-Pacha, l'amiralissime de la marine turque de cette époque, de retour d'un voyage en Russie (1830), déclarait (3) : « Je reviens très convaincu qu'aujourd'hui plus que jamais, il est nécessaire que nous nous inspirions de l'Europe, si nous ne voulons pas être obligés de retourner en Asie ».

Après de telles conclusions de personnages les plus haut placés dans l'Empire, sa politique entra dans une ère nouvelle connue sous le nom de Tanzimat.

L'objectif principal du Tanzimat est, sans doute, d'établir des rapports de plus en plus étroits entre la population chrétienne et la population musulmane.

Le Tanzimat constitue une véritable révolution culturelle et sociale, mais nous verrons par la suite que la population turque n'était pas mûre pour de pareilles réformes. Les idées du Tanzimat venaient non du peuple, mais de la tête d'un petit groupe de hauts fonctionnaires turcs dont le seul but était de se faire considérer comme des « progressistes » et gagner ainsi la sympathie de l'Europe.

Le principal conseiller et l'auteur spirituel du Tanzimat est Rechid-Pacha qui devint Grand Vizir de l'Empire à partir du moment où Mehmed Ali créa en Egypte des soucis sérieux au sultan. Le jeune sultan Abdul-Medjid, à peine majeur, fit aux idées de Rechid Pacha un accueil enthousiaste.

Le 3 novembre 1839, le jeune sultan promulgua en grande pompe le Hatti-Cheriff de Gulkhané (4). Les idées fondamentales du Hatti-Cheriff de Gulkhané se résument comme suit :

- 1° Garantie de la sécurité des personnes et des biens ;
- 2° Perception régulière des contributions de l'Etat (abrogation de l'iltisme) ;
- 3° Service obligatoire dans l'Armée régulière.

---

(3) Ed. Engelhard. La Turquie et le Tanzimat ou l'histoire ottomane depuis 1826 jusqu'à nos jours. Paris, I. 1882, II. 1884.

(4) La lecture de la charte fut d'abord donnée dans l'ancien Sérail (palais) sous le kiosque Gulkhané (maison des roses), à la suite complète du sultan, aux représentants des diverses religions, des communes et aux diplomates.

La plus importante et la plus audacieuse des réformes est sans doute celle qui donne l'égalité de tous les sujets de l'empire ottoman, ce qui va contre les lois du Koran.

ILITISME. — Avant l'introduction du Tanzimat, chaque province turque était affermée pour une ou plusieurs années à un haut fonctionnaire moyennant un certain cautionnement, déposé au Trésor Public de la Sublime Porte ; à partir du moment où il signait le contrat d'affermage, ce personnage était le gouverneur tout puissant de la province affermée. Il détenait donc tous les pouvoirs et avait tous les droits sur cette région : il disposait de la vie de ses sujets, levait l'impôt et avait le haut commandement militaire des armées du territoire. Ce haut fonctionnaire se trouvait à la tête d'un appareil administratif puissant, ayant pour fonction la perception de tous les impôts d'Etat, des diverses redevances et des nombreuses taxes « ressum » qui pesaient sur le peuple. Aucune vente et aucun achat n'était effectué, sans autorisation préalable, délivrée, moyennant une somme d'argent payée comptant. Le Hatti-cherif de Gulkané adopte, à l'instar de la France, le nouveau système d'impôts et introduit la contribution unique, proportionnelle à l'assiette des biens du contribuable.

L'impôt était perçu par des fonctionnaires, receveurs, percepteurs, dépendant du Ministère des Finances. Il existait, dans chaque province, un contrôleur général des Finances « Deffterdar », des exécuteurs « mouhassils » et des trésoriers « malmudirs ».

Ce système d'impôt et de perception a été compromis plus tard dans les provinces par suite de la corruption de tous les exécuteurs par les anciens fermiers qui profitant de ce que le peuple n'était pas au courant des réformes apportées par le Tanzimat, continuaient à prélever sur les Chrétiens des impôts abrogés.

Ce Hatti-cherif a modifié aussi le mode de perception du Harratch (tribut) qui était désormais perçu par les autorités municipales et versé par celles-ci au Trésor Public.

*Rechid-Pacha*, suivant l'exemple de la France, introduit les Assemblées régionales (medjlissi-Ziraat),

auxquelles les chrétiens prenaient part à côté des musulmans. Le Vali était tenu d'en référer à l'Assemblée avant de prendre une décision dans les questions importantes concernant la province qu'il dirigeait.

*Conseil économique.*

Un firman du sultan créait dans chaque province (vilayet) un conseil spécial composé de deux délégués par provinces (un chrétien et un musulman) qui avait pour mission d'étudier les causes de la décadence économique du vilayet et de proposer des moyens concrets en vue de son relèvement.

Ce conseil était, en outre, chargé d'élaborer des plans pour une répartition meilleure et plus juste des impôts, le mode et le délai de leur perception même pour une diminution des impôts trop lourds dans les provinces pauvres.

Le conseil siégeait à Constantinople pendant près de trois mois.

Rechid Pacha fonda la Banque d'Etat avec pouvoir d'émettre des billets de banque (kaïmés).

La Sublime Porte fit faire de nombreuses enquêtes dans les vilayets par des techniciens européens : ingénieurs, agronomes, juristes, qui, envoyés à l'intérieur de l'Empire, recueillaient des données statistiques sur le commerce, l'agriculture et l'industrie du pays (5). Il ressort des rapports de ces enquêtes que les causes profondes de la décadence économique (surtout de l'agriculture), de l'Empire turc étaient les suivantes :

1) Absence de tout procédé rationnel d'agriculture ; aucun des moyens employés pour stimuler la production et prévenir l'épuisement de la terre n'est mis en usage (6).

Le voyageur belge Xavier Henschling fait la même constatation (7). « La nature a très libéralement doté l'Empire turc, écrit-il, de terres fertiles, et s'il savait exploiter toutes ses richesses naturelles, il deviendrait le premier pays agricole du monde. »

Un autre voyageur de la même époque, Viquesnel, compare l'agriculture de l'Empire turc à celle de l'Europe

---

(5) Ubicini. Lettres sur la Turquie. Paris 1853, v. II.

(6) A. Ubicini, op. cit. page 371, t. II.

(7) H. Heuschling. L'Empire de Turquie. Brux. 1860, p. 107.

du Moyen Age (8).

2) La décadence agricole de l'Empire turc était due aussi en grande partie au manque de main-d'œuvre. Les guerres fréquentes, l'insécurité des individus et des biens, les nombreuses épidémies étaient les causes de cette disette. Pendant les guerres, les chrétiens étaient obligés de fournir des soldats employés la plupart du temps aux travaux secondaires de la guerre ; Bertrand de la Broguière, qui voyagea dans la Péninsule des Balkans en 1432-33, remarquait déjà que les Turcs recrutaient les chrétiens pour l'armée, et l'armée qui fût dernièrement en Grèce, en grande partie était chrétienne (9).

3) Le manque de moyens de communication contribuait pour une très grande part à la décadence agricole de l'Empire ottoman. La plupart des routes dataient des époques romaine ou byzantine ainsi que tous les ponts de pierre (10), bien que la Turquie possédât un cadre d'excellents maçons dans cette province de Serbie du Sud dont parle si élogieusement Kanitz (11).

4) La quatrième cause de cette décadence est le manque de capital et de crédit productif, ce qui découle de l'absence d'institutions modernes de crédit dans l'Empire.

Déjà A. Boué, dans son voyage, remarque que l'absence des Caisses d'épargne se fait grandement sentir.

En Turquie, dit-il, les paysans, la plupart du temps, enfouissent leurs économies dans la terre, ce qui fait qu'elles restent improductives. Il recommande la fondation de Caisses d'épargne comme seul et unique moyen de combattre le mal existant, mais le mauvais état de l'Administration turque empêche la réalisation de ces idées.

Bien qu'à première vue, l'enfouissement de leurs économies paraisse être une absurdité de la part des Chrétiens, cette manière d'agir avait sa raison d'être : dans l'Empire turc, l'homme riche était la victime inévitable d'impôts exorbitants et du pillage par les éléments irres-

---

(8) A. Viquesnel. Voyage de la Turquie d'Europe. Paris 1868, p. 264.

(9) B. de la Broguière. Le voyage. Page 185, coll. Recueil de voyages, t. XII.

(10) A. Boué. La Turquie d'Europe. Paris 1840, p. 73, t. III.

(11) Kanitz. Donau Bulgarien und der Balkan. Leipzig 1888.

posables. La remarque de M. Visquesnel relative à un riche aubergiste est très caractéristique : celui-ci n'avait pas mis de vitres à sa fenêtre, mais avait bouché les ouvertures avec du papier, pour ne pas attirer l'attention sur lui et devenir ainsi une victime. Cette préoccupation incessante d'éviter d'attirer l'attention sur soi produisit très souvent une apathie complète, même chez les gens les plus énergiques et les plus entreprenants. Ceci passait lentement dans le sang de la raïa et en est devenu un trait caractéristique : vivre très modestement et très misérablement sans aspirer à une existence meilleure, car toute amélioration du bien-être entraîne un mal plus grand.

Un voyageur français, Paul Lucas (12), expose d'une manière très expressive ses observations à ce sujet de la façon suivante : « Car il faut remarquer en passant que dans la Roumanie et la Macédoine presque tous les villages sont remplis des Chrétiens, et il s'y trouve peu de Turcs. Ce Païs qui seroit charmant, s'il étoit bien cultivé, est presque desert ; et les habitants en sont si faineans qu'ils ne cherchent qu'à vivre dans une honnête médiocrité, sachant bien d'ailleurs que s'ils étoient riches leur taille et leur capitation augmenteraient à proportion et qu'ils seroient sans cesse exposer aux avaries des Turcs ».

La dissimulation et l'enfouissement des métaux précieux dans le sol, dans les greniers, les matelas, provoquaient un mal encore plus grand ; la disparition immédiate de tous les métaux précieux entrés dans l'Empire turc par échange.

Cet état de choses provoquait la multiplication de boutiques clandestines où les opérations de bourse s'effectuaient à huis clos, développant ainsi la pratique de l'usure. Le taux de l'intérêt était inimaginable. A. Boué constatait déjà que le taux de prêt dans l'Empire turc était supérieur à celui perçu en Allemagne, en France, en Angleterre. Les Juifs de Monastir prêtaient sur gage aux Albanais à 5 p. 100 par mois.

Dans la série de mesures prises pour assainir l'économie, se trouve l'ordonnance du début de 1852 par laquelle

---

(12) P. Lucas. Voyage, p. 41, t. I.

le taux du prêt devait être de 8 p. 100 au maximum. Cette disposition légale avait un effet rétroactif. Il va de soi que cette mesure a été mal accueillie par les changeurs qui cessèrent de prêter aux paysans. Ces derniers alors empruntaient à des taux supérieurs et à des conditions plus onéreuses.

Les effets désastreux de cette ordonnance furent compris en haut lieu et la Sublime Porte l'abrogea au mois de mars de la même année.

L'impossibilité de maximaliser le taux des intérêts par voie légale et de régler la question du crédit dans l'Empire turc, démontrait que cette question difficile mais vitale ne pouvait être réglée que par l'établissement d'institutions de crédit modernes gérées par l'Etat ou bien placées sous son contrôle effectif. Avant la promulgation de l'ordonnance de 1852, la Sublime Porte avait essayé de régler la question du crédit à bon marché d'une façon plus rapide et plus pratique et dans l'esprit de la proposition du Conseil économique de 1845. Le Gouvernement avait fait voter la somme de 20 millions de piastres qui furent distribués dans les vilayets à tous les paysans nécessiteux pour l'achat de semences, de cheptel, d'instruments aratoires, à titre de prêt sans intérêt payable en trois ou quatre ans. Mais soit distribution inéquitable, soit inconscience et rapacité des fonctionnaires, cet essai législatif n'eut que des résultats théoriques (13).

A. Boué, dans la « Turquie d'Europe », suggère dès 1840 les mesures à prendre pour régler la question du crédit dans l'Empire turc. Il propose la fondation des entrepôts communaux de céréales et de caisses d'épargne municipales. Ces entrepôts seraient semblables aux Monti-frumentari d'Italie ou aux Positos d'Espagne, ou aux Colleiros communes de Portugal, ou à ceux créés par les autorités provinciales en Prusse sous le règne de Frédéric le Grand (Getreidemagazine). A. Boué s'exprime sympathiquement au sujet du règlement de cette question en Serbie sous le règne du Prince Miloch (14) :

---

(13) A. Viquesnel. Voyage, p. 265.

(14) A. Boué. La Turquie d'Europe, Paris 1840, p. 38, t. III.

« En Serbie, le Prince Miloch a fait établir partout, comme en Hongrie, des magasins de prévoyance où le paysan est obligé de déposer chaque année une très petite partie de sa récolte: 4 à 5 met. zen. ou mesures de blé, de maïs ou de pommes de terre... Les cas de famine sont ainsi sagement prévus. Si les années sont abondantes, on laisse prendre aux paysans quelque peu de grains comme semences avec la promesse de compléter sa quote-part de réserve après récolte. Les greniers sont sous la direction des anciens de la commune ou des sénateurs, comme on les appelle en Symrie. »

« En Turquie, il n'y a aucune institution semblable, si on excepte quelques magasins du gouvernement dans la capitale et peut-être dans une ou deux grandes villes. Il serait urgent d'imiter le système serbe et hongrois et d'étudier la manière de conserver longtemps les céréales dans les « silos ».

*Les Caisses agricoles de Mihdat Pacha.* — La Commission de 1838 chargée de surveiller les progrès de l'agriculture et de l'industrie, sous la présidence de Nouri Effendi, n'ayant donné aucun résultat satisfaisant, le premier réformateur du Crédit agricole en Turquie est donc Mihdat Pacha en 1863.

Sans doute, sous l'influence du règlement de la question dans la Serbie où Mihdat Pacha était mutés-séraféin du Sandjak de Nich de 1861 à 1863, et surtout après son voyage en Europe occidentale où il eut l'occasion de connaître l'organisation du Crédit agricole à cette époque dans les Etats civilisés d'Europe, il composa à son retour un projet important : sur l'organisation et la réparation des routes, le progrès du commerce, des métiers et de l'industrie ; il proposa la réforme de l'administration et des finances de l'Empire. C'est lui qui demanda aussi l'établissement de Caisses agricoles (*manafii sandéklari*). D'après lui, ces caisses agricoles devaient être fondées dans les villes et porter aussi le nom de « Caisses urbaines ». Ces établissements servaient en même temps de caisses d'épargne, de caisses de secours pour venir en aide aux pauvres, mais étaient surtout des caisses agricoles avec un versement obligatoire pour chaque paysan d'un kilogramme de blé par paire de bêtes de trait. Elles fai-

saient de préférence crédit aux cultivateurs. La direction de ces caisses (vékili) était confiée à 4 membres : deux musulmans et deux chrétiens élus chaque année. De 1863 à 1873, ces institutions de crédit s'affirment utiles à aider et à faire progresser l'agriculture. Ces caisses sont d'une utilité primordiale pour les peuples d'origine slave habitant la péninsule des Balkans qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, commencent à manifester un grand effort créateur et une activité laborieuse.

En 1886, les caisses agricoles de Mihdat Pacha furent transformées en « Banque Agraire » dont le capital était composé du revenu de 1/10 ajouté à la dîme prélevée sur les produits agricoles (youch-youra) et des 2/3 de l'impôt municipal sur la soie et le tabac, s'élevant à 1 1/2 %. Ces contributions devaient être perçues jusqu'à ce que le capital de la Banque atteigne 10 millions de livres turques. La perception de ces taxes était fort difficile, au point qu'en 1899, la somme de 3.963.043 livres turques avait été recueillie, ce qui fait 2.031.343 livres turques en moins sur la somme prévue.

Une des principales causes de l'insuccès de cette institution était contenue dans le fait que la banque n'accordait que de faibles crédits aux cultivateurs pendant que l'argent était employé à d'autres fins. D'autre part, on avait l'impression que cette banque n'était créée que pour fournir des emplois préférés à tous les autres postes de fonctionnaires (15). Le crédit n'était accordé qu'à un faible intérêt, 6 %, à long terme et sur hypothèque. En Serbie du Sud, cette banque possédait des succursales à Skoplje (Uskub), à Bitolia (Monastir), et des agences dans chaque casa. Dans la région de Skoplje (Uskub), les prêts accordés par cette banque s'élevaient en 1910 à 10 millions de piastres. La plus grande partie des biens hypothéqués avant la guerre des Balkans se trouvait dans les districts de Monastir (Bitolia) : 1.657 parcelles environ et 1.003 parcelles dans celui de Bregalnitsa.

La politique inaugurée par le Tanzimat ne trouvait de fervents partisans que parmi les Turcs instruits et les

---

(15) Ch. Morawitz. Les Finances de la Turquie. Paris 1902, p. 211.

chrétiens « réveillés ». Les fanatiques turcs qui malheureusement étaient nombreux, comptaient parmi leurs adversaires les plus acharnés, et le peuple n'ayant pas de connaissances suffisantes, faute d'instruction, se méfiait de toute nouveauté et restait indifférent. En 1841 déjà, la réaction avait réussi à faire démissionner Rechid Pacha.

A côté des musulmans ennemis du Tanzimat, quelques puissances européennes s'opposaient aussi à son application. A ce propos, la lettre de Metternich adressée, aussitôt la démission de Rachid Pacha, à son représentant à Constantinople, est très caractéristique :

« L'Empire ottoman est un corps en décadence... De toutes les causes de décadence, celle qui a complété la source de ses maux (il est important de ne pas le cacher), c'est l'esprit de réformes à l'européenne dont le Sultan Selim a jeté les premières bases et que le dernier sultan a poussé sans autre appui qu'une profonde ignorance en une immense somme d'illusions... En somme, nous n'entendons pas arrêter la Porte dans l'amélioration de son système administratif, mais nous lui conseillons de ne point chercher le prototype de cette amélioration dans des modèles qui n'ont rien de commun à la condition de l'Empire turc, de ne point imiter les Etats dont la législation fondamentale est en opposition avec les mœurs de l'Orient, de se défendre avec soin de l'importation de réformes qui ne peuvent réagir sur le pays musulman que comme dissolvants, parce qu'elles sont privées dans la circonstance de toute force créatrice et organisatrice (16). »

L'année 1842 vit la réapparition du haratch (tribut), et de la dîme. La perception de ces redevances était faite par les gouverneurs généraux militaires. Après le second avènement au pouvoir de Rechid Pacha (1846) comme grand Vizir, la politique des réformes fut de nouveau mise en application avec un grand élan et une plus forte confiance en soi-même. C'est alors que commença la période la plus florissante de la politique du Tanzimat. Au cours de cette ère, on cherche trop à imiter la civilisation européenne, non seulement dans le domaine économique, mais aussi dans celui de la culture et de la littérature. On s'agite

---

(16) Engelhardt Ed. La Turquie et le Tanzimat, p. 49.

autour de l'idée de fonder en Turquie une Académie des Sciences (1851). Vers la fin de l'année 1850, trois firmans avaient été promulgués concernant la perception du haratch, de la dîme.

A l'avenir, le haratch sera perçu par les autorités municipales qui étaient les personnes ou les institutions les plus proches du peuple et les plus compétentes pour la perception de cette redevance. La dîme serait perçue par le village même.

Le prix de fermage était basé sur la moyenne du prix de vente de la dîme des cinq dernières années et tout village pouvait s'acquitter de la somme fixée en trois échéances.

L'organisation de l'Administration retint particulièrement l'attention du gouvernement. Les fonctionnaires recevant des pots-de-vin furent sévèrement punis. Certains hauts fonctionnaires même : Arif Pacha, gouverneur général de la Roumélie, Moustaffa Bey et d'autres encore furent atteints par cette mesure. Deux inspecteurs d'Etat furent envoyés, l'un en Turquie d'Asie, l'autre en Turquie d'Europe, pour surveiller l'application du Tanzimat. L'inspecteur pour la Turquie d'Europe, Saami Pacha, esprit très large, s'est énergiquement occupé de sa mission. Il fit publier à Larissa une proclamation adressée aux fonctionnaires turcs, les exhortant à appliquer rigoureusement le Tanzimat, car, disait-il, les idées qui y sont contenues sont empruntées au Coran et non pas aux Etats infidèles. Il menaça de peine sévère tout fonctionnaire qui se refuserait à appliquer consciencieusement la politique du Tanzimat (17). A son arrivée à Salonique, Saami Pacha convoqua une grande assemblée composée de deux notables pour chaque localité et on vit à Salonique, vers le 20 avril 1851, 3.000 délégués du vilayet de Salonique, auxquels Saami Pacha lui-même lut les principales dispositions du Tanzimat. Il reçut les doléances de chaque envoyé (18).

Après de fréquentes consultations, Saami Pacha publia un règlement réorganisant l'administration du vilayet de Salonique et qui avait force de loi. Cependant, les petits

---

(17) et (18) Le Journal de Constantinople du 6-1-1851, du 2-4-1851 et du 26-5-1851.

fonctionnaires qui avaient pour mission d'appliquer le hattî-cheriff de Gulkhané ne s'étaient pas même donné la peine de le lire et de le comprendre. A ce propos, la décision prise par la municipalité d'Akscher publiée dans le journal de Smyrne est très caractéristique ; elle dit qu'un musulman ayant tué un seul chrétien ne peut être condamné ; il faut qu'il en tue au moins deux pour pouvoir être jugé, bien que le hattî-cheriff donne l'égalité à tous les sujets de l'Empire sans tenir compte de leur religion.

A ce sujet, le journal de Smyrne écrit :

« On aurait dû aussi s'attacher à populariser davantage le hattî-cheriff de Gulkhané, à l'appliquer de manière à ce que chacun fût bien pénétré de son esprit et sût parfaitement les devoirs qui lui sont imposés par cette loi fondamentale aussi bien que les droits dont il peut jouir. Ce que nous disons de la mémorable déclaration de Gulkhané s'applique également aux lois organiques qui en sont d'indispensables corollaires et que tout le monde devrait connaître, à plus forte raison les détenteurs de l'autorité chargés de les faire observer. Malheureusement, nous avons été plus d'une fois amenés à nous convaincre par nous-même que la plupart des fonctionnaires publics qui ont des emplois dans ces provinces non seulement n'avaient point cherché à faire une étude approfondie de ces lois, mais même ne s'étaient pas donné la peine de les lire une seule fois depuis leur promulgation. Il résulte de cette blâmable négligence que les Schouras, ou Conseils municipaux, composés en général de gens fort peu éclairés, présidés par les fonctionnaires qui eux-mêmes ne sont pas bien pénétrés de la sainteté de leurs devoirs, commettent chaque jour par ignorance ou mauvais vouloir les actions les plus répréhensibles. Nous avons fait mention dans un de nos derniers numéros du Schouras d'Akscher, qui a émis cette étrange maxime : qu'un musulman qui avait tué un raïa n'était passible d'aucune peine et qu'il fallait qu'il en eût tué deux pour être puni, etc. » (19).

Au début de 1852, Rechid Pacha fut renversé à la faveur de troubles intérieurs et d'une crise financière. Il fut remplacé par Adil Pacha. Alors commença le règne tant détesté de l'illitisme, fermage des revenus de l'Etat.

---

(19) Journal de Smyrne n° 154, Avril 1891.

Petit à petit, les idées du Tanzimat sont délaissées et l'Empire turc revient à sa vieille politique réactionnaire et fanatique.

*Les conséquences du Tanzimat.* — Bien que le Tanzimat n'ait pu être appliqué en sa totalité et qu'il n'ait pas réussi à européeniser l'Empire turc, sa politique eut cependant des conséquences très importantes surtout pour la population slave de l'Empire.

La raïa paisible, soumise et peu entreprenante jusque-là, surtout en Serbie du Sud, commence à s'éveiller et à prendre des initiatives dans le domaine économique. Sous l'influence des idées démocratiques d'Occident introduites dans le pays par les commerçants indigènes d'une part et surtout après le hatti-cheriff de Gulkhané, par lequel le sultan, c'est-à-dire la tête du pays, égalisait en droit et en devoir la raïa docile et les musulmans tout-puissants, la population slave commence à se réveiller de son sommeil séculaire et tend toute l'énergie et toutes les forces accumulées pendant des siècles vers le travail créateur et l'enrichissement. Le premier résultat de cet état de choses est la lutte acharnée pour l'autonomie de l'église connue dans l'histoire sous le nom de lutte pour l'exarchat. Un autre résultat et non moins important est la migration des Slaves au milieu du xix<sup>e</sup> siècle, des montagnes vers les plaines, puis vers les villes, et des villes en petchalba vers l'intérieur du pays et à l'étranger.

Cette grande activité leur assure rapidement l'indépendance économique: ils commencent à acheter la terre aux Turcs, ils deviennent créanciers des beys et réussissent à s'introduire dans toutes les institutions comme facteurs décisifs: en un mot, ils se mettent à vivre une vie intensive et créatrice, et ils acquièrent lentement la conscience de leur supériorité sur les maîtres décadents; ils commencent à penser et à travailler à la libération prochaine et à la création d'un Etat national. Cette œuvre fut enfin réalisée par la guerre des Balkans.

---

## CHAPITRE II

---

# L'ÉCONOMIE RURALE

### *Historique de l'évolution*

Les anciens Slaves, nos aïeux, s'occupaient de préférence d'agriculture et d'élevage. L'empereur byzantin Mauricius Tiberius (582-602), qui se battait souvent avec les Slaves de la Péninsule des Balkans, dit qu'ils possédaient en abondance du blé, du millet et du bétail (1). L'annaliste russe Nestor (1110-1114), décrivant le passé des Slaves du Danube et des Carpathes, rapporte qu'ils préférèrent payer tribut aux peuples barbares agresseurs plutôt que d'abandonner leurs foyers pour les combattre (2). Wilhelm de Tyr nous dit, dans ses écrits du XII<sup>e</sup> siècle, que les Serbes sont exclusivement un peuple de montagnards et de pasteurs.

Les Slaves vivaient en communauté de famille (zadruga). Une organisation sociale semblable existait en Irlande (fanistray sistem) avant l'arrivée des Normands.

Hérodote rapporte que les Slaves vivaient en zadruga depuis les temps reculés, formant des hameaux, des villages, des bourgs, des villes même. Il nous dit encore que les Slaves de la péninsule des Balkans construisaient en beaucoup d'endroits des villages lacustres dont on trouve quelques vestiges dans le lac de Prèspa (village de Nakoltsi). La terre appartenait aux zadrugas, au contraire des Romains et des Germains, chez lesquels le sol appartenait aux tribus et où chaque membre de la tribu pouvait cultiver une parcelle du sol commun. Cette commu-

---

(1) Schafarik Slav. Drev. p. 416, t. I.

(2) Schafarik Slav. Strz, p. 742, t. II.

nauté de tribu chez les Germains diffère en beaucoup de points de la communauté de famille des Slaves. Une différence marquée existait entre les Romains et les Germains en ce qui concerne le droit successoral. Chez les Romains, les biens du défunt (*cujus*) étaient partagés en parties égales entre ses héritiers propres, tandis que chez les Germains la succession revenait à un seul héritier, le fils aîné ou le fils cadet du défunt. Chez les Slaves, les biens, après la mort du chef de la *zadruga*, n'étaient pas partagés ; on élisait un nouveau chef, d'habitude le membre le plus âgé de la communauté. La *zadruga* comprenait des membres libres dépendant cependant de leur chef (*Pater familias*). Dans l'organisation de la *zadruga*, qui est une institution spécifiquement slave, il faut chercher la matière de l'étude économique, sociale et juridique des Slaves, ce qui dépasse les limites de notre sujet.

Lorsque les Byzantins soumirent les Slaves, ils remplacèrent les *zadrougas* libres par leur système féodal. Dans les derniers temps des Empires romain et byzantin, l'empereur s'identifiait à l'Etat, ce qui lui permettait de donner des biens fonciers (avec droits perpétuels d'héritage) à des particuliers et aux Eglises. Les quelques cultivateurs libres qui échappèrent au féodalisme furent chargés de très lourdes taxes au profit des rois et des boyards. Ces taxes n'étaient pas seulement payables en argent, mais aussi en nature et en prestations.

Ce système féodal byzantin, d'après lequel les biens fonciers appartenaient uniquement à l'empereur avec pouvoir de le léguer selon son bon plaisir, fut adopté par les Etats slaves du moyen âge. Cette organisation des Etats nationaux serbes au moyen âge pesait aux paysans, car en plus de nombreuses taxes et prestations, ils devaient fournir des soldats aux armées qui participaient aux guerres fréquentes à cette époque. Le peuple souffrait également des ecclésiastiques féodaux qui se multipliaient. Les monastères et les églises arrivent à posséder, grâce à des dons, de telles étendues de terre dans la Péninsule des Balkans qu'ils occupent la troisième place après le roi et les boyards. Par suite, la position du paysan du moyen âge était des moins enviables. Il était attaché de deux façons à ses maîtres, les boyards :

1) A titre d'homme libre cultivant son propre bien, (des alleus), mais n'ayant pas le droit de partir, ou bien

2) A titre de serf sur la terre du boyard, de l'église ou du monastère.

Les paysans libres étaient astreints à fournir chaque année au seigneur un certain nombre de journées de travail, et en cas de besoin, ils travaillaient par équipes. Quand les Turcs occupèrent la Péninsule des Balkans, ils respectèrent les biens des nobles qui se convertirent à l'Islam (Serbie du Sud, Bosnie), tandis que tous les autres féodaux furent massacrés ou exilés. Ils établirent alors une organisation militaire suprême qui, tout en ressemblant beaucoup au féodalisme, laissait aux paysans une liberté économique plus grande, en les contrôlant moins sévèrement et en les exploitant moins systématiquement que le système féodal. On peut dire, sans exagérer, que le joug turc, économiquement parlant, était plus supportable dans les premières années que celui qui avait été établi par les Etats nationaux serbes, bulgares ou croates.

Sous le régime turc, la propriété foncière est fondée sur trois bases juridiques :

le droit slave,

le droit romain,

le droit musulman.

Le droit slave survit dans les zadrugas qui gardèrent leur prospérité sous le régime turc. Le droit romain s'applique aux successions, et le droit musulman ou plus exactement iranien régissait l'imposition. Les Persans avaient depuis l'antiquité, un système d'impôts très perfectionné. Toute la terre était arpentée, enregistrée au cadastre, et l'impôt était perçu suivant la superficie des biens fonciers et leurs qualités. Plus tard, les juifs et les chrétiens payaient en sus le haratch. Le système persan instauré par Arnouchivaïta (531-570), fut adopté par les Turcs, surtout après la conquête de la Perse par Omar.

Les Turcs, en conquérant la Péninsule des Balkans, y apportèrent leur civilisation orientale, mais ils conservèrent le système byzantin existant d'après lequel la terre appartenait au Roi qui la léguait aux musulmans méritants (Ziams et Timars) ou à des œuvres de bienfaisance ou à des fondations religieuses (Vak'f) ; quelquefois, il en gar-

daît une partie en toute propriété (mulk et has).

La raïa soumise était devenue propriété commune et tout musulman pouvait en disposer à sa guise. Tout musulman possédait le « jus gladii », surtout s'il était bey ou fonctionnaire. Cet état juridique dura, ainsi que nous l'avons vu, jusqu'au hattî-Cheriff de Gulkhané, c'est-à-dire jusqu'en 1839, où tous les sujets de l'Empire furent égaux en droits et en devoirs. Après la guerre de Crimée, ils reçurent en outre le droit de devenir Tchifl'k Saïbi (propriétaire terrien).

## AGRICULTURE

*Organisation de la propriété terrienne.* — Les paysans de la Serbie du Sud vivent dans leurs maisons rurales, dans des hameaux et villages.

### LE FOYER RURAL

#### a) *La maison.*

La maison rurale se compose de trois parties réservées : l'une aux personnes, l'autre aux animaux, et la troisième à la conservation des produits agricoles. Ces parties sont réunies sous le même toit et ne forment qu'un bâtiment, ou bien s'élèvent séparément dans la même cour. La maison rurale est construite en torchis, en pierres, ou bien en briques non cuites. Le toit est de chaume, d'ardoises ou de tuiles romaines. Du toit émerge la cheminée communiquant avec le foyer, allumé en permanence, qui sert à la fois à la préparation des aliments et au chauffage de toute la maison.

Devant l'entrée de la maison se trouve une sorte de veranda ouverte où la famille dort pendant les nuits d'été.

L'intérieur de la maison d'habitation se compose ordinairement de deux pièces : une grande où la famille vit, et une petite, qui sert de débarras.

La famille s'assemble habituellement autour de l'âtre pour y travailler, s'y reposer et même y dormir pendant

les nuits d'hiver. C'est autour de la cheminée que se prennent les repas. C'est là qu'aux heures de repos on conte, on chante. La maison est éclairée par le feu de la cheminée, par des torches de résine et exceptionnellement, par une petite lampe à pétrole en fer-blanc ou encore par une veilleuse à saindoux.

A côté de la maison d'habitation et quelquefois sous le même toit, se trouve la partie réservée aux animaux : l'étable pour le gros bétail, la bergerie, l'étable où le bétail séjourne l'été, puis la porcherie et la basse-cour. On trouve ensuite le bâtiment réservé à la conservation des produits agricoles : d'abord le grenier à blé, puis le fenil. Autour de ces bâtiments s'étend la cour, indispensable à chaque maison paysanne. La plupart du temps, une partie de cette cour est convertie en petit jardin potager où il pousse aussi des fleurs ; une autre partie forme l'aire. Toute habitation rurale possède un four à pain. Le blé est moulu au moulin à eau. Le meunier prélève une quantité fixe sur le blé à moudre. Chaque maison possède son tamis et son pétrin.

b) *Préparation des provisions.*

Les paysans préparent eux-mêmes leurs vivres et leurs vêtements des produits de leur exploitation.

Le bétail leur fournit la viande fraîche, le lard, la saucisse, la viande salée et fumée, la graisse, le beurre, le fromage, le fromage maigre, les vêtements de cuir et de laine, et les couvertures. La basse-cour donne les œufs et la viande blanche. L'eau-de-vie de fruit et le vin forment la boisson.

Ils cultivent beaucoup de légumes, piments, choux, haricots, cornichons, lentilles. Le riz s'achète en ville, sauf dans les contrées où on le cultive. Le miel sert à sucrer les mets, d'où l'extension de l'apiculture. L'éclairage est obtenu grâce aux torches de résine, au saindoux, à l'huile d'olive et plus tard au pétrole acheté dans la ville.

Nos foyers ruraux produisent donc à eux seuls la presque totalité de ce qui leur est nécessaire ; ils n'achètent que des produits dont la préparation à domicile est techniquement impossible. Parmi ceux-ci nous citerons : les outils de fer, le sel, l'huile, le pétrole, le café. Nous pouvons conclure que nos foyers ruraux du xix<sup>e</sup> siècle forment

des unités fermées capables de se suffire à elles-mêmes.

c) *Division du travail suivant le sexe.* — L'homme prépare et fabrique seul presque tous les instruments agricoles : fourches, manches d'outils, chariots, charrues (sauf évidemment les parties de métal achetées à la ville). Il construit aussi les bâtiments de moindre importance pour lesquels des connaissances spéciales de maçonnerie ne sont pas nécessaires.

Les artisans font les travaux difficiles (charron, tailleur de village, fourreur). Le paysan se livre aussi au défrichement, au labourage, au charroi des récoltes, au fagotage, au transport du blé au moulin, à la fenaison, à tous les gros travaux des champs. L'homme est le chef du foyer ou de la zadrouga. Il est chargé de représenter le foyer ou la zadrouga et de diriger leur économie. Il achète et vend. Le chef de la zadrouga doit consulter les membres majeurs de la communauté avant de faire un achat ou une vente importante. La division du travail est basée sur une entente préalable, mais le chef surveille l'exécution des travaux. Tout argent gagné en dehors de la zadrouga doit y être versé.

En dehors de la préparation des repas, les femmes fabriquent le linge, les vêtements, les couvertures, les draps, toute la literie. A la tête de la maison, à côté du chef de la zadrouga, se tient sa femme. Dans des cas exceptionnels, cette place revenait à une jeune fille. La maîtresse de maison doit en imposer aux autres femmes de la communauté par son travail, son expérience, son autorité. Elle répartit les travaux dans la maison ou dans la zadrouga et autorise les femmes à s'occuper en plus du travail commun de leurs besognes domestiques. En cas d'insoumission, elle conseille, désapprouve et même avertit le mari de la femme coupable. La femme a toujours été un élément important dans la vie économique. A l'époque des gros travaux dans les champs, elle se lève de très bonne heure pour préparer le pain et les provisions pour la journée. Il est touchant de la voir le matin de très bonne heure chargée de victuailles et d'un petit enfant, dans les mains une cruche ou une quenouille, se rendant aux champs avant même que son mari ait déjà commencé son travail. Elle prépare le repas, met la table, sert les hommes et des-

sert. Le soir, elle revient la première à la maison pour donner à manger aux animaux et arranger le lit du mari. Ensuite, elle fait le dîner et veille fort tard dans la nuit pour préparer la nourriture du lendemain, et cependant, elle est encore la première levée le matin suivant. Malgré ces travaux pénibles, les paysannes sont bien portantes, gaies et dociles. Les femmes travaillent avec amour, bonne volonté, sans protestations ; elles sont soumises à leurs maris qui commandent.

*Le village.* — Le foyer rural constitue une unité essentielle de chaque village, qui est cependant un organisme très complexe. En premier lieu, la majorité des foyers ruraux se livrent à l'agriculture et à l'élevage. Toute la famille, en dehors de l'agriculture, fait l'élevage du gros et du petit bétail, soit pour la vente, soit pour sa propre consommation. Il existe cependant des foyers se livrant exclusivement à l'élevage, tandis qu'il est rare de rencontrer des foyers exclusivement agricoles.

Les maisons, dans les villages très denses, sont rangées suivant un plan déterminé : dans les villages disséminés, elles sont toutes du même type. Toutes les maisons sont dépendantes les unes des autres, soit pour des services communs ou pour une défense commune. Toute la vie rurale est basée sur l'entraide et la communauté.

La possession en commun des routes, des places publique, des sources, a depuis toujours poussé les foyers ruraux vers une solidarité étroite.

Les services rendus à l'occasion de naissances, de mariages, de décès, constituent les éléments du développement d'une éthique spéciale et d'une forme particulière de la vie sociale. D'autres éléments sociaux importants sont la culture des champs appartenant au même village suivant un plan commun : l'organisation de l'assolement, l'exploitation commune des pâturages, des forêts, des eaux courantes. Les costumes nationaux propres à chaque village ; les danses, les chants, les coutumes, constituent également des éléments très importants pour l'étude sociologique de la vie rurale et pour la solution de problèmes qui, à prime abord, paraissent bizarres et complexes.

## LES FACTEURS SOCIAUX DE L'AGRICULTURE

*Le capital et le travail.* — La base de toute économie est constituée, de toute évidence, par le capital et le travail.

Le mot capital vient du latin « caput » que les Slaves du Sud désignent par leur mot propre « glavnitza ». Les Romains employaient le mot capital pour désigner une quantité d'argent empruntée. Un vocable analogue existait chez les Grecs « kephalaion ». Ces expressions chez les Romains, les Grecs et les Slaves, désignaient une somme fixe, permanente, formant une base qui se différenciail de la somme majorée des intérêts. Plus tard, le concept de capital s'élargit et aujourd'hui, il est difficile d'en donner une définition satisfaisant toutes les écoles d'économie politique.

Chaque chose, dans la nature, sert à satisfaire les besoins de l'homme et chacune a un caractère propre qui la différencie des autres. L'homme découvre les qualités de ces choses et les utilise à ses fins. Tout ce qui dans la nature sert à satisfaire les besoins de l'homme se désigne sous le nom de *biens*. Tous les biens sont naturels ou acquis par l'homme grâce à son travail. Il faut différencier les biens naturels, l'air, l'eau, des biens économiques, les créations de l'homme. Le travail et le bien sont des éléments constitutifs du *capital*. Nous avons vu antérieurement que primitivement le mot capital désignait l'argent prêté. Ce sont les physiocrates qui élargissent cette notion. L'homme, par son travail et grâce à la nature, produit plus que pour ses besoins : il se constitue une réserve que les physiocrates appellent capital.

Adam Smith adopte cette définition du capital à laquelle il arrive en partant d'un principe tout différent ; il s'appuie sur une base purement économique et conclut que seul le travail peut créer le bien. D'après lui, tout travailleur doit s'efforcer de produire plus que pour ses besoins, et c'est ce surplus que Smith appelle capital et qui peut

lui servir à l'acquisition de nouveaux biens. Cette notion du capital a été adoptée par tous les illustres économistes des écoles bourgeoises : Rocher, Hermann, St-Mill, Rodbertus, Peter, Kgnès, Stein et d'autres encore.

Les socialistes (Wagner, Chevlé) entendent par « capital », les biens susceptibles de servir de point de départ pour en créer de nouveaux. Si on ajoute à cela l'idée que c'est le travail seul qui crée les biens et que ces biens appartiennent à celui qui les produit, on arrive à la conception du capital chez Marx, Fourier, Engels et Babeuf, les plus célèbres représentants des écoles socialistes et communistes.

En Serbie du Sud, le principe sur lequel reposait la totalité de l'économie rurale était le travail.

Les anciens Slaves se différenciaient déjà de leurs voisins par cette qualité. Les Barbares avoisinants les attaquaient fréquemment pour leur enlever le produit de leur labeur. Les Slaves, par contre, étaient pacifiques et c'était uniquement pour découvrir de nouveaux terrains de culture ou pour faire du commerce qu'ils quittaient leurs anciens foyers (3). Ce sont ces qualités qui faisaient que ce peuple était accepté dans les hordes des tribus barbares et guerrières qui leur accordaient l'indépendance pour mieux les exploiter économiquement. Ainsi firent les Huns et les Goths.

Les Slaves qui s'établirent dans les régions de l'actuelle Serbie du Sud conservaient encore au xix<sup>e</sup> siècle, les qualités de leurs aïeux.

Ils ne comptaient que sur leur labeur avec la ferme conviction que le travail continu et soutenu était l'unique source de bien-être. Ceci est la première raison et l'idée fondamentale qui fit que pendant son esclavage séculaire, notre peuple ne tomba pas économiquement en décadence, et garda sa foi et sa nationalité. Doux de caractère, entreprenants de nature, nos agriculteurs travaillaient infatigablement le sol natal ou la terre étrangère que le jeu des circonstances leur avait donné comme foyer. Le travail les stimulait et leur donnait le courage de sup-

---

(3) W. Heyd. Geschichte de Levantehandels-Mittelalters.

porter le joug de l'esclavage. Alors que les classes dirigeantes cédaient dès les premières années de la domination turque, les paysans, eux, résistaient de toutes leurs forces.

Tous les voyageurs qui ont parcouru les pays slaves du moyen-âge louent les vertus de notre peuple et parlent de lui avec sympathie.

Les Bulgares étaient considérés comme des agriculteurs de premier ordre. Cyprien Robert dit que les Bulgares étaient agriculteurs par excellence et que les Serbes, les Albanais et les Turcs étaient de très mauvais cultivateurs (4). Ainsi s'expriment également Heuschling (5) et Kanitz (6). Robert, comparant les Bulgares aux Serbes, dit que c'est une combinaison merveilleuse de la nature que d'avoir fait des voisins de ces deux peuples. D'après lui, les Serbes sont de nature plus raffinée : ils ont des dons poétiques, de la recherche dans le costume ; ils ont à un degré plus élevé le sentiment national. Les Bulgares, grâce à leur organisation économique solide, mais modeste, évitent toute extrémité. Ils sont plus posés et plus industriels. Ils ont l'imagination moins fertile que les Serbes, mais par contre, ils sont plus énergiques. Chacun de ces deux peuples pris séparément ne peut constituer une entité, tandis que, réunis, ils peuvent former une grande puissance indépendante des autres Etats. Il serait fort difficile de trouver ailleurs deux nations présentant à la fois de si puissants contrastes et de si grandes analogies (7).

Il semble que les Slaves de la Serbie du Sud réalisent la synthèse des contrastes dont parle C. Robert, car ils possèdent toutes les vertus qu'on remarque chez les Serbes et les Bulgares et dans un avenir proche, la Serbie du Sud servira de lien de rapprochement entre les deux nations-sœurs, qui formeront une entité yougoslave.

Quand les Slaves s'installèrent dans la Péninsule des Balkans, ils en occupèrent les immenses plaines qu'ils se

---

(4) C. Robert. Les Slaves de la Turquie, t. II, p. 65.

(5) H. Heuschling. L'Empire de Turquie, p. 101.

(6) Kanitz Donau. Bulgarien unde der Balkan, p. 167, t. I.

(7) C. Robert. Les Slaves de la Turquie, p. 371, t. II.

mirent à cultiver. Leur principale occupation était l'agriculture et la main-d'œuvre était fournie par la zadrouga et la famille. Les Slaves n'ont jamais toléré ni reconnu le servage. Ils n'ont jamais exploité la main-d'œuvre étrangère. Pour cette raison, ils cherchaient à augmenter la main-d'œuvre au sein de la famille, d'où une très forte natalité. Cet accroissement de la population slave au xix<sup>e</sup> siècle a été très intelligemment remarqué par A. Boué (8). Joseph Bochkovitch qui accompagnait en 1762 l'ambassadeur anglais à Constantinople, nous fournit quelques renseignements intéressants antérieurs à ceux de A. Boué et relatifs, eux, à la population turque :

« Pour ce qui est des enfants, malgré la polygamie, ils nous assurent qu'il arrivait rarement qu'un père en eut plus de douze, de toutes ses femmes (9). Cette base de natalité parmi les Turcs a amené, au xviii<sup>e</sup> et au xix<sup>e</sup> siècle, la diminution de la population urbaine ».

Ce qui évitait le dépeuplement parmi les Slaves était la zadrouga qui, en empêchant le morcellement, demandait de plus en plus de main-d'œuvre indigène. Chaque membre de la zadrouga était obligé de travailler infatigablement pour la communauté et d'après son travail, il jouissait d'une certaine considération dans la zadrouga. Au sein de la communauté, tous les membres étaient égaux ; un seul parmi eux était le chef (*pater familias*). Le régime de la communauté régnait dans chaque zadrouga qui étaient cependant indépendantes les unes des autres. Les Turcs, en conquérant les Balkans, imposèrent aux vaincus leur organisation de la propriété. D'après les lois religieuses turques, la terre conquise appartenait au Sultan, chef suprême de la Religion et de l'Etat et représentant de Mahomet sur la terre. Les Turcs enlevèrent donc leurs terres aux Chrétiens vaincus. A l'instar des Romains, ils donnèrent le sol conquis à leurs guerriers méritants, qui devaient par contre être toujours prêts à se mettre en guerre avec un nombre fixe de cavaliers. Ceci amena dans le pays conquis la création des

---

(8) A. Boué, op. cit. p. 27.

(9) Boskovitch. Journal d'un voyage de Constantinople en Pologne. MD. CCLXXII, p. 91.

timariots et des ziamets et l'organisation dans la Péninsule des Balkans du féodalisme turc.

## LE FÉODALISME TURC (les spahis)

*Sa création et son évolution.* — Le spahisme ou féodalisme turc a été instauré dans le tout premier début de la domination ottomane (1299) et il a survécu en Serbie du Sud jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup>.

A l'origine, le mot spahi désignait la cavalerie turque qui servait d'avant-garde (10). Elle avait pour mission de découvrir l'ennemi et d'engager la bataille. Cette cavalerie fut créée par Ortoglour-Osman Ghazi, fondateur de l'Empire ottoman (1299-1325). Sous le règne de son fils, le sultan Orhan (1325-59), cette cavalerie fut réorganisée. Le frère de ce sultan : Ali Edin, promulgua un règlement relatif à l'organisation de l'armée turque (11). D'après cette ordonnance, la cavalerie, divisée en détachements (bouljuk) reçoit le nom de *spahi-askeri* et est reconnue comme la force militaire principale de l'Empire. L'infanterie (énitchar ordou askeri) venait au second rang. Les cavaliers touchaient une solde fixe se montant à 1/2 aktché (12) en temps de paix et 1 aktché en temps de guerre. Cette solde était le taïn, payée à la fin de chaque semaine par la Trésorerie d'Etat (Hasna), par l'intermédiaire des officiers du corps.

Les premiers sultans considéraient comme un devoir sacré le paiement régulier de la solde aux *spahis*. Plus tard, cette solde fut convertie en droit militaire et prit le nom de *Kaltch-Haki* (13). Les spahis étaient des soldats

---

(10) Le mot « spahi » est d'origine persane. Il est composé de deux mots : si et pah. « Si signifiait six », « pah, pieds », d'où si-pah signifiait une chose ayant six pieds : Ici, un homme sur son cheval, d'où un cavalier. Le peuple a un peu déformé la prononciation et prononce spahi.

(11) Selonigui Tarihi, p. 5-10.

(12) L'aktché est une pièce de monnaie turque en argent équivalent à 1 aspre. Sa valeur primitive était plus grande.

(13) Droit de se battre avec un sabre.

très braves et prêts à tous moments à répondre à l'appel du sultan, car ils avaient la ferme conviction qu'ils luttèrent pour la propagation de l'Islam. La guerre chez les Turcs portait d'ailleurs le nom de *Djihad* : la guerre sainte. Par leur bravoure extraordinaire, on appelait fréquemment les spahis *hissey erasie mjuchterektir* : les conquérants de la foi. L'Etat s'acquittait de ses dettes envers eux en cédant en jouissance à ceux qui avaient vaillamment combattu, des terres dans les régions conquises. Ils n'avaient aucun droit de propriété sur ces terres. Ils ne pouvaient ni les céder, ni les vendre, ni les hypothéquer. Cette façon de donner la terre se nommait Timar et les bénéficiaires de ces dons s'appelaient *Timariyots* (14).

Pendant le règne du sultan Mourat I<sup>er</sup> (1359-1389) et avec l'expansion de l'Empire Ottoman dans la Péninsule des Balkans, les spahis reçurent d'autres privilèges. A cette époque paraît un nouveau règlement (Talimat) ratifié par le Firman du sultan (15).

Ce règlement divise le corps des spahis en deux classes : les *Spahis* et les *Zaïms*. Dans la première classe rentrent les spahis de moindre bravoure, tandis que les zaïms comprennent l'élite qui, au cours des batailles, des assauts, des sièges, montra un courage exemplaire, contribuant ainsi au succès de l'Islam. Chaque zaïm avait plus de 10 spahis sous ses ordres. Ils se subdivisaient en classe (roudbel). Le sol qui leur était distribué s'appelait Zaïmat. Les commandants en chef des spahis s'appelaient Djoumer et le chef suprême Spah-Salar (16).

---

(14) Le mot « Timar » est d'origine persane, il signifie soins, garde du malade. Timar signifie encore étrillage du cheval. En Turc, au sens figuré ce mot signifie récompense des soldats méritants. Il existait trois sortes de Timar :

Echkendji-Timar, c'est-à-dire Timar des spahis commandés en temps de guerre par les moutesarifs et les alaibeys, s'installant en temps de paix dans les régions où leurs chefs vivaient.

Moustehaf's-Timar, le timar des spahis ayant pour mission de garder et de défendre les places fortes.

Hadémié-Timar, le timar des spahis ayant pour mission de s'occuper des fondations religieuses (vakous) ou de garder les frontières.

(15) Hodja-Sead-Eddim-Tatch-youl Tevaritch, p. 60.

(16) Rifat-Ahmed. Le dictionnaire historique et géographique, p. 339, t. III.

Le *spahi ordinaire* recevait une solde pour le Kalatch-Hakki de 3.000 aktchès en Roumélie, 2.000 en Anatolie. La solde maximum ne devait pas dépasser 5.999 aktchès en Roumélie et 4.999 en Anatolie. Ces chiffres ne pouvaient être changés en aucune manière. Dans des circonstances rares, cette solde pouvait être augmentée et le supplément accordé s'appelait *Tereki Hakki*, c'est-à-dire augmentation du droit timariate attribué aux spahis les plus méritants. Cette augmentation était indépendante du Kalatch-Hakki et pouvait atteindre la somme de 20.000 aktchès par an. Les spahis de ce rang devaient fournir en cas de guerre des soldats armés : les *Djebels*.

Les terres que le sultan avait concédées aux spahis passaient à leurs fils bien qu'elles aient été cédées sans aucun droit de propriété. Après la mort du spahi, son droit de Kalatch-Hakki passait d'habitude à ses descendants mâles qui devaient déclarer remplir les devoirs de leur défunt père. Ainsi s'est constitué un système semblable au système anglais de la succession des « majorats », fondé au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle. Le droit du Tereki-Hakki lui, ne se transmettait pas au successeur, mais prenait fin avec le décès du spahi.

Le sultan Mourat I<sup>er</sup> avait autorisé les Beyler-beys à distribuer aux spahis, des Timars ne dépassant pas un revenu de 5.999 aktchès. Dans ce cas les Beyler-beys pouvaient délivrer aux spahis des berats portant leur sceau et leur signature. Pour les Timars dépassant un revenu de 6.000 aktchès, le Beyler-bey soumettait aux autorités compétentes à Constantinople, un rapport (*teskeré*) (17).

*Les Zaïms.* — Le revenu annuel d'un Zaïm s'élevait à 20.00 aktchès, mais ceux qui jouissaient du Tereki-Hakki se voyaient attribuer un revenu annuel de 100.000 aktchès. Cette somme était la somme maximum. Après la mort du Zaïm, ses droits passaient à ses héritiers mâles, à condition qu'ils déclarent accepter tous les devoirs qui incombaient à leur père. Le Tereki-Hakki ne se transmettait pas, il devenait propriété du Trésor Public.

*Les devoirs du Timar et du Zaïm.* — Les spahis étaient tenus de vivre sur leurs propriétés rurales, en général

---

(17) Feroudin Bey. Mémoires, p. 393, t. II.

dans le koula, sorte de maison fortifiée. En cas de conflit, les spahis devaient prendre part aux opérations, aucun prétexte ne pouvait les en dispenser, sauf une maladie grave reconnue par un certificat délivré par le cadi local ou le mutissérif du vilayet. Le spahi malade devait se faire remplacer et envoyer aussi quelques djebels (18). Si le spahi ne répondait pas à l'appel, les kaboudji-bachi et les tchoadars du sultan qui étaient chargés du contrôle des spahis, lui dressaient procès-verbal. En cas d'insoumission, le moubachir se dérangeait et enfin l'ultime sanction était de lui enlever ses droits de spahi et de l'éloigner du Timar ou du Zaïm. Tels furent les statuts des spahis de Mourat I<sup>er</sup> jusqu'à Souleïman I<sup>er</sup> (1519-67).

*Registre des spahis.* — La féodalité atteignit son point culminant pendant le règne du sultan Souleïman I<sup>er</sup>. Sous l'influence du Sheïk-Ul-Islam (19) de nouvelles lois furent promulguées, élargissant les droits des spahis. Ces lois furent sanctionnées par le firman de l'année 1529. Ce firman s'occupait surtout des devoirs militaires des spahis en temps de guerre et en temps de paix. Il ordonnait l'ouverture dans chaque vilayet, sandjak ou kaza, de registres spéciaux pour les spahis timariates. Ces registres contenaient les renseignements suivants :

- 1° Les nom et prénom de chaque spahi ;
- 2° Le village et le kasa dans lesquels se trouvait son Timar ;
- 3° Le revenu annuel en nature, c'est-à-dire les produits sur lesquels il prélevait la dîme.

Les spahis, zaïms et timariotes atteignaient le chiffre de 7.000 en Anatolie et 9.000 en Roumelie. Si on y ajoute les hommes armés qu'ils avaient sous leurs ordres, ils pouvaient en cas de guerre constituer une armée de plus de 100.000 hommes.

Ce statut des spahis a été en vigueur jusqu'en 1864 où il fut annulé par le sultan Abdul-Azis. Les spahis tima-

---

(18) Firman promulgué par le sultan Moustapha-Han I<sup>er</sup> en 1618, traitant de la mobilisation des spahis en cas de guerre.

(19) Fetvi promulgué par Cheïk-ul-Islam, Ebou Soyout Effendi, relative à la question de la différence entre la terre à dîme (arrazi-acharié) et la terre à haratch (arrazi haratchié).

riotes reçurent une rente viagère prélevée sur le Trésor public.

*Conditions requises pour devenir spahi.* — Pour obtenir le titre de spahi, il faut satisfaire aux conditions suivantes (20) :

1° Etre musulman ; 2° être d'une bonne famille (odjak-zadé) ; 3° avoir 25 ans révolus ; 4° être bien constitué et bien portant ; 5° savoir bien monter à cheval ; 6° avoir fait la guerre et s'y être bravement comporté ; 7° avoir été blessé ; 8° avoir bien servi dans l'infanterie de siège ; 9° fournir un cheval équipé ainsi qu'un équipement complet pour le spahi ; 10° s'inscrire dans le registre des spahis (21). Sous le règne de Mourat I<sup>er</sup>, quelques Chrétiens ayant été particulièrement valeureux furent agréés comme candidats au grade de spahi. Les Chrétiens occupaient ordinairement des fonctions auxiliaires et portaient le nom de Voïnigan-Taïfassi. Un grand nombre de ceux-ci se convertissaient à l'Islam et obtenaient le droit d'être spahis.

*Les droits et les privilèges des spahis.* — Le spahi ayant reçu un brevet du sultan ou du bayler-bey devenait timariot, c'est-à-dire recevait en possession un timar. On désignait sous ce nom une contrée habitée avec des champs de blé, des prairies, des vergers, des vignobles et des forêts. Le spahi timariot n'était que détenteur de la région sans le droit de l'hypothéquer, de la céder ou de l'échanger.

*Droits perçus au profit des spahis.* — Dans le brevet étaient énumérés tous les produits agricoles sur lequel le spahi avait droit de dîme (achar) ou d'imposition spéciale (mukat). La perception de ces droits se faisait de deux

---

(20) Dans le firman promulgué par le sultan Ahmed Han en 1603, qui sanctionnait le traité du commerce Franco-Turc, on trouve un chapitre reconnaissant les spahis Zaimats et Timariotes comme des organes de l'Empire turc. Ferudin Bey. Mémoires, p. 480, paragraphe 2.

Dans le firman promulgué par le sultan Abdul Ahmed Han en 1776 relatif au cours de la monnaie dans l'empire on trouve un paragraphe qui reconnaît les spahis comme Zabits de l'empire (Officiers).

(21) Firman promulgué par le sultan Mohamed Han IV, 1684, traitant de la question du recrutement et de l'ouverture du registre des spahis et des soldats.

façons : soit d'après l'usage établi avant l'arrivée des Turcs, soit d'après les prescriptions du chériat (loi sacrée musulmane).

La dîme légale (achari-charie), c'est-à-dire le prélèvement du dixième et la dîme arbitraire (haradji-moufazi), qui atteignait les chiffres  $\frac{1}{9}$ ,  $\frac{1}{8}$ ,  $\frac{1}{7}$ ,  $\frac{1}{6}$ , etc., etc., mais toujours inférieurs à  $\frac{10}{10}$ . La dîme légale était perçue généralement sur les produits de la moisson (bitchub) : froment, orge, avoine, seigle. Le spahi prélevait également la dîme légale sur les autres produits agricoles : chanvre, millet, haricots, maïs, melon, pastèque, légumes, raisins et fruits. Sur les pastèques, les melons et les fruits, il percevait en plus de la dîme les prélèvements suivants :

Bostan-aktchessi et Bag-Ressoumi : un aktché par are de terre productive, pour les vastes étendues,  $\frac{1}{2}$  aktché seulement pour les surfaces restreintes. Les vergers et les vignobles attenants aux maisons rurales et ne dépassant pas  $\frac{1}{2}$  are étaient exemptés de cet impôt. Ces lopins de terre étaient considérés comme la propriété du paysan sur laquelle le spahi n'avait aucun droit (arazi-mulk).

### IMPOTS (Ressoums)

Les spahis timariots, outre la dîme légale, avaient le droit de prélever les impôts suivants :

1° Ressoumi riaïet ; 2° ressoumi benak ; 3° ressoumi mudjeret ; 4° ressoumi zemin ; 5° ressoumi otlak ; 6° ressoumi k'chtlak vé jaïlik ; 7° ressoumi tapou ; 8° ressoumi bjundruk ; 9° ressoumi tchift ; 10° ressoumi salarié ; 11° ressoumi tcaïr vé kechlya ; 12° ressoumi arouz ; 13° ressoumi ispentch ; 14° ressoumi assiab ; 15° ressoumi duhan vé mururié ; 16° ressoumi sebzeva ; 17° ressoumi giuvara ; 18° ressoumi gerdak ; 19° ressoumi ag'l vé téadi agnam ; 20° ressoumi tchift bozan ; 21° ressoumi vé achari demat ; 22° ressoumi fevakeha ; 23° ressoumi bag bahtché vé bostan aktchéssi ; 24° ressoumi demi-diët ; 25° ressoumi angarié ve metcharié ; 26° ressoumi odjoum vé tchumour ; 27° ressoumi kereste vé dag ; 28° ressoumi madénijan ; 29° ressoumi tchurektchiyan.

*Ressoumi riaïet (impôts sur les serfs).* — C'est une sorte de droit spahial sur les serfs. Ce droit existait avant

l'arrivée des Turcs dans la Péninsule des Balkans. Il était payé par les Rouméliotes à leurs seigneurs.

Cet impôt est équivalent à l'ispentch qui pesait sur les Chrétiens et les Musulmans raïas majeurs. Tout raïa âgé de 18 ans et capable de travailler c'est-à-dire de se servir d'une paire de bœufs était considéré comme majeur. Si le jeune homme âgé de moins de 18 ans capable de travailler et marié était également majeur. Le clergé de la religion chrétienne était dispensé de cet impôt en vertu de Fetvi Cheïk Ul Islam Ebou Soyout du xvi<sup>e</sup> siècle.

Le spahi était tenu de dénombrer et d'inscrire dans son registre, chaque année au commencement du mois de mars, les membres hommes et femmes de la raïa qui vivait sur ses terres.

*La raïa chrétienne.* — Le spahi percevait sous le nom d'ispentch (21) 25 aktchés par homme majeur. Les mineurs et les femmes, bien qu'inscrits dans le registre, ne payaient pas d'impôt (eabbi riaïet-ogoulari).

Les hommes raïas majeurs payaient en plus un impôt annuel (ressoumi riaïét) de 25 aktchés par tête.

*La raïa musulmane* qui comprenait les Tatars, les Tcherkezes, les Yourouks, les Perses, les Kourdes et les Tziganes payaient un impôt annuel de 20 aktchés par homme.

Des 25 aktchés payés par les Chrétiens, 20 constituaient le droit d'ispentch et 5 le droit d'assujettissement à Aga-spahi.

Le spahi prélevait ce droit à titre de tchift-haki, c'est-à-dire le droit de labourer avec une paire de bœufs. Les terres des spahis figuraient sur leur registre comme biens soumis au tchift-haki et les raïas travaillant leurs terres portaient le nom de tchiftchis des biens du spahi.

Lorsque le registre portant le nom des paysans vivant sur ses terres était visé par l'Etat, ceux-ci étaient considérés comme appartenant au spahi, pendant un certain temps (10, 20 ou 30 ans). Le spahi avait le droit de les ramener de force s'ils abandonnaient sa terre contre son

gré. En cas de contestations, les registres étaient des preuves irréfutables (22).

*Ressoumi benak.* — Cet impôt légal était perçu tous les ans au début de mars de tous les jeunes hommes raïas célibataires, comme droit de résidence et de travail sur les terres du spahi. Le célibataire raïa, chrétien ou musulman était tenu de payer au spahi 12 aktchés par an. Étaient exemptés de cet impôt les mineurs, les vieillards, les femmes et les invalides (23).

*Ressoumi mudjérét.* — Cet impôt ressemble à l'impôt sur le célibat payé par des jeunes hommes non mariés, sans enfants et sans propriété ni foyer. Tout raïa masculin majeur, pour pouvoir s'inscrire dans le registre d'un spahi était tenu, d'après le règlement du chériat, de payer tous les ans au mois de mai 18 aktchés au seigneur, à titre d'impôt personnel. Les hommes mariés, les femmes, les enfants, les vieillards et les mineurs étaient exempts de cet impôt. En sa qualité de représentant de l'Etat, le spahi était tenu de fournir chaque année au mois de mai, aux autorités, une liste des gens corvéables et non-corvéables de son fief, pour être réquisitionnés en cas de besoin (angaria). C'est en dressant cette liste que le spahi percevait l'impôt ressoumi-mudjeret.

*Ressoumi-otlak.* — L'impôt otlak-hakké ou ressoumi-otlak était le droit que le paysan payait au spahi pour avoir la permission d'exploiter les terres non-arables : les prairies, les forêts du fief qui servaient de pâturage au bétail. Ce droit était de 5 aktchés pour un troupeau de 100 moutons appartenant à un paysan vivant sur le terrain du spahi, les autres payaient le double de cette somme. Sur un troupeau de 300 moutons, le seigneur prélevait un bélier par an et sur un troupeau plus petit, une brebis tous les deux ans (chichek).

*Ressoumi k'chtlak ve yaïlik.* — Le spahi percevait un droit de pacage sur les troupeaux transhumants. Il pré-

---

(21) Ispentch, impôt des soumis.

(22) Hudjet. Bibliothèque nationale de Sofia, tefter n° 2, p. 51, (archives des Kadis).

levait 50 okas de beurre (24), 100 okas de fromage et 100 okas de fromage maigre (ourda). La redevance pour l'hivernage était de 10 okas de beurre pour 300 moutons, plus un supplément de droit de passage s'élevant à un agneau sevré par troupeau (25).

*Ressoumi tapou.* — Cet impôt était payé par la raïa agricole qui habitait le fief du spahi. Pour avoir le droit de cultiver, les paysans devaient être munis d'un permis nommé *tapou seneti*. Tout serf inscrit au registre seigneurial avait le droit de demander au spahi la concession d'un lopin de terre d'un are pour y construire sa maison et tous les bâtiments nécessaires à une exploitation agricole. Ce terrain, le serf le rachetait au spahi moyennant une somme fixée par quelques notables du village. Le raïa qui avait racheté de la terre pouvait avec l'assentiment du spahi se construire une maison, entretenir son bétail et il devenait alors chef de famille. Pour obtenir la permission seigneuriale de bâtir, il fallait payer un droit de 50 aktchès pour une maison de 1<sup>re</sup> classe, 40 aktchès pour une maison de 2<sup>e</sup> classe et 28 aktchès pour une maison de 3<sup>e</sup> classe. Ce droit s'appelait : *ressoumi izin*.

Le raïa pouvait posséder un terrain en toute propriété s'il l'achetait au spahi moyennant le droit : *ressoumi-tapou*. Il était alors redevable au spahi d'un supplément annuel de 1 aktché par are de terre de 1<sup>re</sup> qualité, 1 aktché par 3 ares de terre de 2<sup>e</sup> qualité, 1 aktché par 5 ares de terre de 3<sup>e</sup> qualité. La terre d'un spahi achetée ou non par les raïas était transmissible aux enfants des raïas, ou à leurs parents proches ou éloignés.

Les fils du raïa héritaient sans payer de mainmorte. Les filles héritaient si elles n'avaient pas de frères, elles payaient le *ressoumi tapou* et devaient rester sur le même timar. Le prix du droit de *tapou* était déterminé par des experts musulmans dont les décisions étaient irrévocables. Un spahi n'avait aucun droit sur les propriétés privées

---

(23) Hudjet. Bibliothèque nationale bulgare Sofia, teftir n<sup>o</sup> 26, p. 44 (archives des Kadis).

(24) Mesure de poids arabe supérieur au kilo.

d'un autre spahi ou de l'Etat, se trouvant dans son fief. D'après le Chériat, étaient considérés comme faisant partie de cette catégorie :

Les vignobles, les vergers, les moulins, les maisons, les boutiques, les hans (auberges) et autres biens semblables (*mulk-emlak*). Le spahi ne pouvait en aucun cas délivrer de tapou pour de pareilles propriétés directement placées sous le contrôle de l'Etat par les actes délivrés au nom du sultan par des fonctionnaires (*naïbs*). Les actes s'appelaient des *mulk-vamets* ou *mulk-senettlêris*. Tout bien immobilier de la catégorie *emlak* était transmissible aux plus proches héritiers du *cujus* suivant le tableau du droit de succession chériate (*féraiz*).

*Ressoumi boundrouk*. — Toute raïa majeure vivant sur le fief d'un spahi devait payer une redevance : *ressoumi boundrouk*. Les enfants, les femmes, les mineurs, les vieillards et les invalides en étaient exemptés. L'impôt était perçu au commencement du mois d'avril et s'élevait à 20 *aktchès* par tête.

*Ressoumi tchift*. — Cet impôt était payé par tous les paysans raïas majeurs pouvant se servir d'une paire de bœufs.

Les Musulmans payaient 20 *aktchès* par tête et les Chrétiens 25 *aktchès*, 20 à titre de *ressoumi tchift*, parce qu'ils étaient des *infidèles* (27).

*Ressoumi salarié*. — Les raïas payaient cet impôt par l'intermédiaire du spahi, ou gouverneur militaire du kaza. L'impôt était constitué par  $\frac{1}{9}$  des produits agricoles et était perçu en même temps que la dîme. Le seigneur prélevait d'abord sa dîme, puis le  $\frac{1}{9}$  du reste, ce qui fait qu'il ne restait plus au cultivateur que les  $\frac{8}{10}$  de sa production.

*Ressoumi tchaïr ve kehia*. — On désignait ainsi l'impôt que le spahi prélevait sur l'herbe et le foin récoltés sur ses terres. Il faut mentionner qu'on considérait comme

---

(25) Firman du sultan Abdul-Hamid (24 janvier 1776) qui règle la question de l'impôt : *ressoumi batch-ressoumi k'chlak*, *ressoumi otlak*, *ressoumi derbent*, *guétchid aktchéssi*.

(27) Hudjet. Bibliothèque nationale Sofia, tefter n° 26, p. 44 (archives des Kadis).

prairies les terrains qui avaient été déclarés comme tels lors de l'arrivée des Turcs dans la Péninsule des Balkans et surtout ceux qui avaient été classés dans cette catégorie sous le règne du Sultan Mahmoud II après son glorieux retour de Bagdad (1746).

Il était expressément interdit de transformer une prairie en terre cultivée alors qu'on pouvait faire d'un champ un pré, à condition de l'inscrire au registre du spahi.

Un champ transformé en prairie était exempté de la dîme et du ressoumi tchaïr pendant 3 ans.

Le ressoumi-tchaïr s'élevait à 1 aktché par are de terre de 1<sup>re</sup> qualité et 1/2 aktché par are de terre de 2<sup>e</sup> qualité. L'entretien et l'amélioration des prairies étaient l'objet d'une attention toute spéciale, en raison de leur nécessité pour la nourriture de la cavalerie turque. Le spahi pouvait délivrer des tapous dont la durée était de dix ans au maximum en prairie. Après ce délai, tout raïa payant le ressoumi tchaïr de 2 aktchès par charretée pouvait faucher ces prairies.

*Ressoumi arouz.* — Cette redevance était payée au spahi par la raïa pour obtenir la permission de se marier. Les garçons, les filles, les veuves et les veufs vivant sur son timar, qui contractaient les liens de mariage (28). Le spahi, en percevant la taxe du ressoumi arouz, délivrait le permis (teskeré). Cette taxe était perçue de la façon suivante : 30 aktchès quand la femme se mariait pour la première fois, 15 aktchès quand il s'agissait du deuxième mariage d'une veuve et 5 aktchès pour le troisième. Le prêtre ou l'Imam ne pouvait, sous peine de forte amende, donner la bénédiction nuptiale (nitcha), qu'après le paiement de la taxe et la délivrance du teskéré. La loi exigeait

---

(28) Aux xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, la permission du spahi était exigée pour se marier. Au cas où le nombre de jeunes filles d'un timar était trop grand, elles pouvaient se marier dans un autre timar, à condition d'avoir la permission du spahi (izin-namé). Le spahi prélevait alors une taxe spéciale (ressoumi-arouz). Si la jeune fille était enlevée, la taxe n'était pas perçue, le chériat ne permettant pas aux fidèles d'être en procès avec un autre homme à cause de son mariage.

que la taxe fût payée par les parents de la jeune fille, et si ceux-ci étaient trop pauvres, le jeune homme payait la taxe.

*Ressoumi ispentch.* — Cet impôt du sang fut institué par Murat-Han I<sup>er</sup> (1359-89) et a subsisté pendant plus de 150 ans. Sur 5 enfants mâles d'une famille, 1 était enlevé à ses parents et versé dans un corps spécial : les janissaires. Ces enfants étaient élevés militairement et convertis à l'Islam. Le spahi était chargé du recensement des enfants de la raïa et de choisir les garçons de 10 à 12 ans bien développés et destinés au corps des janissaires. Cette pratique dura de la seconde moitié du xiv<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1522 où le sultan Suleïman Han I<sup>er</sup> El Kanon (le législateur) permit le rachat en argent. Cet impôt du sang fut plus tard complètement transformé en une taxe payable en argent au profit des spahis et pour améliorer leur situation matérielle déplorable. Au début on percevait 10 aktchès par tête de 1<sup>re</sup> classe et 5 aktchès par tête de 2<sup>e</sup> classe (29). Étaient dispensés de cet impôt : les moines, les invalides, les vieillards, les femmes et les enfants. Plus tard, la taxe atteignit le chiffre de 25 à 30 aktchès par tête (30).

*Ressoumi assiab.* — Cet impôt était payé par tout raïa propriétaire d'un moulin à eau. Le spahi le percevait des raïas aussi bien chrétiens que musulmans. Il se montait à 60 aktchès par an. Si le moulin avait un toit, quatre roues et travaillait toute l'année ; 30 aktchès, si le moulin ne travaillait qu'en saison, et si pour cause de manque d'eau le moulin ne fonctionnait que trois mois, le meunier ne payait que 15 aktchès. Si le moulin s'élevait sur une terre privée, dont le propriétaire possédait le tapou, le spahi ne pouvait l'imposer.

*Ressoumi duhan vé mourourié.* — Cette taxe était la

---

(29) La classe était calculée d'après le montant du haratch.

(30) Il est intéressant de noter qu'aux xvii<sup>e</sup>, xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècle l'Ispeñth pesait aussi sur les porcs. On payait aussi 5 aktchès par porc gras et 2 aktchès pour les autres. Hudjet. Bibliothèque nationale de Sofia, tefter n<sup>o</sup> 2, p. 105 (archives des Kadis). Hudjet Bibliothèque nationale Sofia, tefter n<sup>o</sup> 36, p. 44 (archives des Kadis).

dîme sur le tabac. Elle consistait en 1 aktchè par are de champ de tabac. Le tabac une fois séché, le seigneur prélève en plus une taxe de 6 aktchès par charge de cheval. C'était le ressoumi mourourié. Le spahi délivrait en même temps au paysan le permis (mourourié ve rouhsat teskeressi). Les autorités avaient le droit de confisquer le tabac non muni de ce permis, comme passé en contrebande (katchërma).

*Ressoumi zebzevat.* — Cet impôt était la dîme sur les produits du potager destinés à la vente. Les légumes destinés à la consommation domestique et produits par les membres du foyer rustique n'étaient soumis à aucun impôt, même pas au Ressoumi zebzevat maktoussi. Il en était ainsi des pastèques, des melons, des courges, des piments et des tomates.

Si le potager figurait au registre du spahi, c'était celui-ci qui percevait la dîme ; si le terrain figurait sous la rubrique *moukat* (impôt annuel forfaitaire), le spahi percevait à titre de ressoumi moukatassi un droit de 1 aktchè par are. Cet impôt sous forme de dîme ou de moukat était perçu pendant la récolte.

*Ressoumi djuvara* (31). — Cette redevance pesait sur les raïas possédant des ruches. Il était perçu sous deux formes : à titre de dîme et à titre de moukat. Un raïa pouvait avoir 4 ruches non imposées ; si ce nombre était dépassé, il devait payer en nature et en argent (ressoumi kovan) 1 aktché par ruche. Le miel destiné aux besoins de la famille n'était pas imposé.

*Ressoumi guerdek.* — Le spahi percevait cet impôt des jeunes mariés, au moment des noces, à titre de droit de réjouissances nuptiales et de relations conjugales. Le spahi venait au domicile des jeunes mariés les féliciter, le jour des noces, il prenait part aux réjouissances. Après le repas, les jeunes mariés s'approchaient de lui, baisaient sa main et lui remettaient le tribut nuptial (ressoumi guerdek).

Le spahi donnait le droit au jeune couple de pénétrer dans la chambre nuptiale et se retirait ensuite. Le tri-

---

(31) Djuvara signifie ruche.

but s'élevait à 20 aktchès pour le jeune homme et 10 aktchès pour la jeune femme s'il s'agissait d'un premier mariage. Pour un deuxième ou un troisième mariage, on payait seulement la moitié de la taxe.

*Ressoumi ag'l ve teadi agnam.* — Cet impôt était le droit de construire des enclos pour parquer les troupeaux. C'était aussi un paiement pour la peine que se donnait le spahi de faire chaque année le recensement du bétail.

Le sultan Mural Han III promulgua en 1574 un firman spécial concernant l'élevage. Suivant cette ordonnance, tout propriétaire d'un troupeau de plus de 400 têtes (moutons et chèvres) était redevable d'un tribut annuel forfaitaire de 150 aktchès. Si le spahi s'occupait du recensement du petit bétail, il avait le droit de retenir 15 aktchès pour lui et le reste était versé au Trésor Public qui lui délivrait un reçu en règle. Tout propriétaire d'un troupeau payait comme droit de construire des parcs et des étables 1 aktchè par bête et au spahi 5 aktchès par troupeau. Le dénombrement se faisait avant la Saint-Georges.

*Ressoumi tchift bozan.* — Cette taxe était payée par les raïas ayant quitté le fief du spahi sans sa permission. C'était une sorte de dommages-intérêts pour les terres restées incultes. Cette redevance s'élevait à 150 aktchès par un tchiflik de terre arable si l'étendue de la terre était inférieure à 1 tchiflik, la somme à payer était égale à la moitié. La redevance était perçue depuis le premier jour de l'an musulman jusqu'au jour où la terre était de nouveau cultivée, le laps de temps étant inférieur à quinze ans.

En outre on pouvait faire rentrer le fuyard sur son fief par la force. Si le fugitif n'était pas inscrit au registre d'un autre spahi, les droits de poursuites n'expiraient qu'après trente ans (32).

*Ressoumi ve achari demet.* — C'était une sorte de dîme instituée dans quelques sandjaks seulement, et consistant au prélèvement d'un cinquième des gerbes. Le seigneur, accompagné du chef du village et de quelques notables, allait dans les champs compter les gerbes en

---

(32) Hudjet. Bibliothèque nationale Sofia, tefter n° 2, p. 97 (archives des Kadis).

meule et en prenait une sur huit. Les paysans étaient tenus de transporter les gerbes ainsi perçues sur l'aire commune (*beglik harmani*), de les y battre et de mettre le blé dans le grenier du *spahi*.

*Ressoumi veva-keha*. — Cet impôt frappait les vergers labourés et ensemencés ainsi que quelques arbres fruitiers et spécialement les feuilles de mûrier.

*Ressoumi bag, bagtché, vé-bostan*. — C'était la dîme perçue en nature et en argent sur les vignobles et les potagers. Il était perçu 1 *aktché* par *are* de vignoble et 1 *aktché* par *are* de potager de première qualité; un demi-*aktché* par *are* de terre de deuxième qualité. Il en était de même pour les terrains produisant des melons. Pour transformer un champ en vignoble ou en potager, il fallait une permission spéciale du *spahi* donnée moyennant un *aktché* par *are*. Le seigneur avait le droit de faire arracher un vignoble dans un délai de trois ans.

*Ressoumi demi-diet*. — Quand un crime avait été commis sur le fief, les paysans habitant le lieu du crime étaient tenus, si le criminel était resté inconnu, de payer une indemnité à l'Etat et aux héritiers de la victime. Le montant de l'indemnité était déterminé par les tribunaux turcs, si aucun accord n'était intervenu entre les intéressés. Le seigneur avait le droit de prélever un dixième sur cette indemnité.

*Ressoumi angarié ve metcharé Hakki*. — Cet impôt était une redevance personnelle à laquelle le *spahi* avait droit. Chaque paysan était tenu d'exécuter certaines corvées : fournir le bois de chauffage, et les femmes devaient faire des travaux domestiques dans la maison du *spahi*. Le seigneur voyageant sur son fief, pouvait se faire escorter de paysans sans les rétribuer. La corvée était réservée d'après le Chériat à la raïa chrétienne, considérée comme infidèle, qui achetait ainsi le droit de vivre dans l'Empire Ottoman (33).

---

(33) Edit de Moustafa Han II, 1772, relatif à la question de la corvée. Edit du sultan Abdul Hamid Han I<sup>er</sup>, 1776, relatif aux travaux d'équipe. Edit du sultan Selim Han III, 1770, relatif à la question du *ressoumi mekiaré Berat* du Grand Vesir *Kahiman Pacha*, 1768, sur la question *ressoumi mekiaré*.

*Ressoumi odoum ve tchoumour.* — D'après le Chériat et la tradition, cet impôt était perçu en nature. Tout raïa était tenu de fournir à son spahi pendant l'été le bois et le charbon de bois pour son chauffage. Tout foyer agricole devait apporter 10 charretées ou bien 20 charges de cheval, de bois, et 500 okas ou 5 charges de cheval, de charbon de bois. Cette redevance était aussi payable en argent : 10 aktchès pour le bois et 10 pour le charbon de bois. Cette imposition fut instituée par le Sultan Suleïman Han I<sup>er</sup> car le Chériat interdisait aux spahis de se fournir eux-mêmes de bois et de charbon de bois, ces métiers étant considérés comme serviles.

*Ressoumi kérésté.* — C'était le droit que le spahi prélevait pour permettre de couper des arbres pour la construction. Les paysans avaient le droit de prendre gratuitement dans les forêts de l'Etat le bois nécessaire à ses besoins ; quand c'était pour la vente, ils payaient une taxe d'un minimum de 100 aktchès. Cet impôt fut conservé, même après le Tanzimat, sous le nom de *Orman-Ressoumi*, payé à la Direction des forêts, placée sous la dépendance du Ministère des Forêts (Orman Nazaret-Altida).

*Ressoumi madenian.* — C'était le droit payé au spahi de faire des recherches de minerais et de les exploiter. Pour toute découverte d'un gisement, le spahi recevait 10 aktchès par an. Il percevait 5 aktchès sur chaque charretée de fer. Le minerai d'argent n'était pas imposable, s'il était transporté aux fonderies de l'Etat. Pour chaque nouveau puits, il percevait de 10 à 20 aktchès par an. Cet impôt a survécu au Tanzimat sous le nom de *Nizam Namen Madenian*, perçu au profit du Trésor public.

*Ressoumi tchurektchian.* — Cet impôt était primitivement perçu par l'Etat pour servir à l'accroissement de la marine. Jusqu'au règne de Souleïman Han I<sup>er</sup>, il était perçu en nature, dès lors, en argent et concédé au spahi. Il était perçu chaque année, au mois de mars, 10 aktchès par raïa majeur.

---

## LES PROPRIÉTÉS PERSONNELLES DES SULTANS

A côté des Timars et des Zaïms, beaucoup de terres étaient propriétés privées du sultan, de la sultane, de la famille impériale ou des grands vizirs. Ces propriétés portaient le nom de Hasses. Le revenu des produits de ces terres parvenait directement au sultan. Les lois concernant la raïa étaient les mêmes que dans les fiefs des spahis. Les raïas chrétiens de ces terres de la couronne étaient fréquemment astreintes à la corvée. Il semble cependant que les nombreux impôts que nous venons d'étudier n'étaient pas perçus sur ces terres d'où une situation en quelque sorte meilleure pour la raïa. Ces propriétés se trouvaient surtout en Asie Mineure, aux environs de Constantinople et en Thrace.

## LES PROPRIÉTÉS DES INSTITUTIONS RELIGIEUSES

### (Vakoufs)

Pour subvenir à l'entretien des institutions religieuses, les sultans leur léguaient de grandes propriétés exploitées surtout par des Chrétiens. Au cours des siècles, ces biens prirent une grande extension surtout à partir du moment où, en plus du sultan, de riches musulmans léguaient une partie de leurs biens à ces institutions pieuses. On peut dire, sans exagérer, qu'à une certaine époque, la moitié de la terre de l'Empire ottoman appartenait aux vakoufs (34). L'administration de ces biens était confiée à un ministère spécial, institué par Mahmoud II (Efkav Nazareti).

---

(34) L. C. Beck. Die heutige Türkei 1882.

Tous les impôts perçus par le spahi étaient également en vigueur dans les vakoufs. Les mouchevalis, dirigeants des différentes propriétés, étaient chargés de la perception des redevances.

## LES PROPRIÉTÉS DE L'ETAT

Les terres à la disposition du public pour son usage s'appelaient miriât. Elles étaient propriétés de l'Etat et le peuple en avait la jouissance. Le peuple pouvait se servir gratuitement des chemins, des fleuves, des sources, des fontaines, des places publiques, de certaines forêts et de certains pâturages.

## LA PETITE ET LA MOYENNE PROPRIETE

Les Turcs, bien que maîtres absolus dans le pays chrétien de la Péninsule des Balkans, ne réussirent pas à soumettre les Chrétiens d'une façon définitive au point de vue économique. Les Turcs, peuple surtout guerrier, ne pouvaient que difficilement établir un système agraire. Leur religion, de plus, les séparait des Chrétiens infidèles qui constituaient l'énorme majorité de la population. D'où il s'ensuivit que dès le début de l'Empire, ils furent contraints de faire certaines concessions aux Chrétiens.

1° Ils reconnurent de la terre en toute propriété à des individus ou à des villages à condition que ceux-ci soient ou fournissent des soldats à l'Empire. Les soldats chrétiens étaient préposés à la sécurité des routes et de la circulation. Très souvent, ils faisaient des corvées sur les biens de la couronne. Ils avaient le droit de porter des armes. Les plus célèbres de ces soldats étaient les derbendjis de Bulgarie qui gardaient les passages les plus

dangereux des Balkans, et les comordjis, qui formaient le train d'équipages et les konjoucharis, qui s'occupaient des chevaux du sultan. Ces privilèges restèrent en vigueur jusqu'au Hatti-Cherif de Djulkhané, qui établissait l'armée turque régulière. En réalité, l'importance de cette garde avait faibli beaucoup plus car les janissaires et des éléments irresponsables attaquaient et pillaient librement les soldats chrétiens.

2° Certains Chrétiens du temps de la conquête reçurent le privilège pour des raisons diverses de garder leurs terres en toute propriété à condition de payer un haratch de 1/20<sup>e</sup> de leurs revenus et un impôt annuel régulier au sultan.

3° Avec la décadence de l'Empire Turc, l'organisation militaire féodale faiblissait. Beaucoup d'importants timariots et zaïmats ne voulaient plus vivre dans les villages de leurs fiefs, mais s'installer à la ville voisine et céder leurs propriétés en exploitation aux Chrétiens à condition de leur payer en argent et en blé les anciennes redevances en nature, à titre de fermage (kessîm) (35) ; les Chrétiens acceptèrent, ces arrangements étant la seule façon de se débarrasser de la présence indésirable du spahi dans leur village.

Tout ceci détermina un progrès économique des Chrétiens qui leur permit, au xix<sup>e</sup> siècle, d'acheter des terres aux beys et de se créer ainsi des propriétés privées.

---

(35) Kessim vient du verbe Kessiorum : fragmenter, et au figuré une part.

## LOI TURQUE DE 1858 SUR LES BIENS FONCIERS

Cette loi établit cinq catégories de terres (36) :

1° Les terres arables, ou *mem lèks* ou *mulks*, sont des propriétés privées soumises au paiement de la dîme. Leurs propriétaires peuvent les aliéner. Après la mort du propriétaire, ces terres reviennent à ses successeurs légaux ou à ses héritiers ;

2° Les terres qui sont propriété de l'Etat (provenant pour la plupart des anciens *Zaïms* et *Timars*) tels que les prairies, pâturages, lieux d'hivernage pour les transhumants, champs de blé ;

3° Les terres des *vakoufs* appartenant aux institutions religieuses gérées suivant la volonté du donateur ;

4° Les biens publics, divisés en deux catégories :

a) Les terrains affectés à la communauté tout entière : chemins, voies, places ;

b) Ceux affectés au service de certaines personnes ou villages : sources, jachères ;

5° Les terres mortes (non exploitées), terres fertiles, en friche ou des forêts sans propriétaires. Toute personne peut en occuper une partie à condition de payer la dîme à l'Etat. Très souvent ces terres étaient exemptées de tout impôt, même de dîme, pour stimuler le peuple à les exploiter et à les habiter. L'article 103 de la loi citée dit : « Les terres occupées de cette façon ne doivent pas être laissées en friche plus de trois ans. Ce délai passé, elles peuvent être reprises et cédées à un autre paysan ».

Nous avons vu que la politique du Tanzimat dont faisaient partie les lois agricoles de 1855 n'a pu être réalisée par suite de la résistance acharnée des éléments conservateurs. Les principes fondamentaux du Tanzimat n'ayant pu agir, les Chrétiens restèrent *raïas*, ils conti-

---

(36) Hristo Arnaoudoff. Recueil des lois de l'Empire ottoman. Constantinople 1872 (en langue bulgare).

nuèrent à payer toutes les redevances, à être taillables et corvéables à merci, à servir comme fermiers ou comme domestiques chez les propriétaires turcs.

## LES IMPÔTS SUR LES CULTIVATEURS

Jusqu'à la guerre de Crimée (1853), les contributions suivantes pesaient sur les cultivateurs :

1° Vergui ;

2° Haratch ;

3° Beglik ;

4° Dîme.

A l'époque du Tanzimat et après lui, les impôts de l'Etat et des administrations autonomes furent accrus dans une proportion incroyable. L'empire ottoman, pour européeniser le pays, avait besoin de fortes sommes, et cet argent devait tout naturellement être fourni par le peuple.

1° *Les impôts jusqu'à la guerre de Crimée.*

a) *Le vergui.* — Cet impôt était perçu, comme nous l'avons dit dans notre étude du féodalisme, sur les hommes majeurs, capables de travailler. Les femmes, les enfants, les vieillards et les invalides étaient exempts de cet impôt. Pour le paiement de cette taxe, la raïa était divisée en trois classes :

La première classe versait 20 piastres ;

La deuxième classe versait 15 piastres ;

La troisième classe versait 8 piastres.

b) *Le haratch.* — Cet impôt était payé par les infidèles qui reconnurent de gré ou de force la domination musulmane ;

c) *Beglik.* — Cette redevance était une sorte de dîme prélevée sur les moutons et les chèvres. Il était prélevé un animal par troupeau de 10. Le reste du bétail domestique en était dispensé ;

d) *Dîme.* — Cet impôt était perçu sur tous les produits agricoles.

2° *Les impôts après la guerre de Crimée.*

Après la guerre de Crimée furent progressivement mis en vigueur :

a) *Emlak*. — Cet impôt pesait sur les biens immeubles, édifices, biens fonciers. La base de cette imposition était déterminée suivant la valeur de ces biens ; si, par exemple, une maison et ses dépendances étaient estimées 20.000 piastres, l'impôt était de 5 %, si la valeur était supérieure à 20.000 piastres, l'impôt était alors de 8 %. L'Emlak sur les biens fonciers non-bâties se montait à 4 % de leur valeur ;

b) *Udjar*. — C'était la taxe qui pesait sur les locaux commerciaux. Elle se montait à 8 % de leur valeur ;

c) *Nizamié*. — Cette taxe pesait uniquement sur les Chrétiens hommes. Vers la fin du xix<sup>e</sup> siècle, il était perçu 40 piastres par tête. A la naissance d'un garçon, le père payait le nizamié. C'était l'impôt le plus lourd qui pesait sur la population pauvre. Un paysan sans moyens, qui avait en moyenne six garçons, devait payer à l'Etat 240 piastres par an à titre de nizamié.

La répartition de cet impôt s'opérait de la façon suivante : si une circonscription (constituée par un quartier ou un village) comptait 800 enfants mâles par exemple, elle était tenue de verser 32.000 piastres à titre de nizamié. Au sein du village ou du quartier, les contribuables faisaient eux-mêmes la répartition des sommes à payer. Il était de coutume dans certaines circonscriptions de dispenser de ce paiement les enfants, les vieillards et les invalides. La somme globale était alors répartie entre les hommes valides et suivant leur état de fortune. Dans d'autres circonscriptions, les pauvres seuls étaient exempts de l'impôt. De nombreuses injustices étaient évidemment commises lors de la répartition.

d) *Tidjaret*. — C'était l'impôt sur le revenu. Il était réparti par l'administration centrale des vilayets. Les mezliks des vilayets le répartissaient à leur tour sur les kazas (37) et de là sur les quartiers et les villages. Pour la répartition de cet impôt, il n'était déterminé ni somme globale ni assiette. Les individus étaient divisés en classes

---

(37) L'Empire turc était divisé au point de vue administratif en sandjaks (départements) subdivisés en kazas (cantons) divisés eux-mêmes en communes et en quartiers.

suivant lesquelles se faisait la répartition. C'est ainsi qu'à Vélès la classe pauvre payait de 25 à 75 piastres par an ; la classe moyenne de 75 à 150 piastres par an, la classe riche de 150 à 350 piastres. Les villes s'efforçaient toujours de faire payer les villages ; les beys turcs, au contraire, allégeaient ses villages ; les kodjabachis se mettaient d'accord avec les gens riches pour faire payer les pauvres (38).

e) *Iol parassi*. — Cette contribution servait au rachat de la corvée. Elle se montait à 16 piastres par famille.

f) *Mouarif parassi*. — Cet impôt était destiné à l'entretien des écoles. Il s'élevait à 2 centimes par piastre de l'impôt global payé par chaque contribuable.

g) *Beglik*. — Il était perçu 6 piastres par mouton ou chèvre et 3 piastres par cochon.

h) *Dîme*. — C'était l'impôt le plus lourd et le plus injuste qui pesait sur le peuple dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Lors de sa perception, les plus grands abus étaient commis. La dîme de chaque village était vendue aux enchères. Celui qui l'achetait était chargé de la perception et essayait d'en tirer le plus de profit possible. Cette dîme s'élevait à 11 1/2 % sur tous les produits agricoles. Les beys turcs s'associaient généralement et achetaient la dîme de plusieurs kazas et mettaient alors les paysans en coupe réglée. Quelques capitalistes tzintzars ou grecs se joignaient à eux. Le nombre de gerbes de blé était évalué approximativement d'après le poids global et toujours à un nombre supérieur à la réalité. Quand les paysans demandaient un dénombrement exact, les spahis prétextaient n'avoir pas de temps à perdre. L'impôt sur les fruits et les légumes se payait en argent d'après l'appréciation du mezlik où siégeaient les spahis.

i) *Taxes diverses*. — Pour la célébration du mariage, il était perçu 16 piastres, 2 piastres pour un baptême. Il existait en plus d'autres petites contributions : pour le garde champêtre, les différentes corvées et les réceptions

---

(38) K'ntchov. Le présent et le passé de la ville de Vélès (en budgare). Périodique, t. 39, 1822 (Periodicesko-Spisanie).

offertes aux Turcs (tout Turc arrivant dans un village est l'hôte de ce village).

## GROUPEMENTS RURAUX

Les foyers agricoles réunis par un intérêt commun formaient les groupements suivants :

### 1° *Groupements économiques* :

a) Les *tchifliks*. — C'étaient des propriétés foncières appartenant à des Turcs ou des Chrétiens convertis, qu'ils avaient reçu par héritage ou comme don du sultan que les spahis transformaient plus tard en propriétés privées. Après la guerre de Crimée, il était permis aux Chrétiens d'acheter ces propriétés. Un tchiflik contenait généralement de 1.000 à 5.000 dulumes. Ces propriétés étaient cultivées par des Chrétiens ou des Musulmans auxquels le propriétaire fournissait les instruments agricoles, la semence et le cheptel. Les cultivateurs recevaient un salaire, avaient la moitié ou le tiers des produits, ou bien rachetaient ainsi la corvée. La paille destinée à la nourriture du bétail était toujours laissée au cultivateur.

2° *Groupements de parenté* (domatchinstvo). — Ces unités économiques reposaient sur le travail en commun des membres d'une famille (39).

Ces communautés étaient créées par la séparation d'un adulte avec sa famille du foyer paternel. Dans la plupart des cas, les parents eux-mêmes créaient des communautés à leurs enfants, ils les éloignaient d'eux avec leur famille et fournissaient le terrain, le bétail, la semence nécessaires au nouveau foyer. Après le décès du père, les fils se séparaient. Ces cas devinrent de plus en plus fréquents avec la pénétration de l'individualisme dans les villages et la décadence des zadrougas. La séparation des divers membres d'une famille se pratiquait plus dans le

---

(39) A l'époque actuelle, sous l'influence des écrivains russes : Brutzkus, Tchilintche, Tchaïnov-Dubrowsky et d'autres, il se développe toute une science sur l'économie des foyers agricoles ne faisant pas appel au travail salarié (Troudovoé hozaïstvo).

sud de la Serbie méridionale que dans le Nord et le Nord-Est où vivaient les « Chopi ».

A la tête de chaque Domatchinstvo (communauté) se trouvait l'homme le plus âgé de la communauté (domatchin) qu'on appelait aussi le « vieux » (staratz, staretz, stareïa) et qui jouissait du respect et de l'admiration de tous les autres membres. Il était le maître absolu de la communauté : il s'occupait de toute l'organisation intérieure, des achats et des ventes, et les paysans exprimaient son pouvoir absolu par l'expression imagée « à lui seul il met le feu, à lui seul il l'éteint ». Le chef de la communauté représentait son groupement devant les autorités et participait aux assemblées agricoles où on discutait des affaires communes. La femme du domatchin, la domatchitza, avait à sa charge l'organisation du ménage. Elle était secondée par ses brus et les filles de la famille. Toute belle-fille, en plus des devoirs du foyer commun, avait ses obligations propres envers son mari et leurs enfants. Elle devait être travailleuse, prévenante, d'où le rôle très difficile et très important de la femme dans la communauté. Le paysan, aidé de tous les membres de sa famille, se livrait à l'agriculture. Sans l'aide de la communauté, le paysan ne pouvait même pas vivre sur sa terre, tandis que l'artisan ou le commerçant qui prenait la main-d'œuvre en dehors de sa famille, n'avait pas absolument besoin de la communauté pour subsister. La famille de l'artisan ou du commerçant jouait, au point de vue économique, un rôle beaucoup moins important que la famille paysanne.

Dans les Communautés agricoles, les enfants prenaient part aux travaux et se rendaient utiles à la communauté dès leur première jeunesse. Ils étaient d'abord bouviers, bergers, puis aidaient au labourage et se préparaient ainsi à devenir domatchin ou domatchitza. Dans le domatchinstvo, la prospérité ne dépendait pas du rendement du travail et du degré de civilisation, mais de l'importance de la famille et de ses besoins domestiques. Un tel foyer agricole n'était pas une entreprise, mais une forme de famille rurale. « Le paysan, la terre, le bétail sont plutôt les membres d'une famille que les membres d'une

entreprise » (40).

Chez les Slaves, l'individualisme et le particularisme n'étaient pas si développés que chez les Latins. On voit toujours, chez les Slaves, manifester un communisme domestique. En parlant de la propriété du domatchinstvo, tout membre disait : « Ceci est à nous (notre champ de blé, notre vachè, notre cheval) », jamais il ne disait : « Ceci est à moi ».

Les membres de la communauté ne possédaient rien en particulier, exception faite pour certains dons à titre personnel dont les revenus allaient à la caisse commune. La nourriture, l'habillement, tous les objets domestiques étaient fournis par l'avoir commun. Quand une jeune fille ou une veuve se mariait, le trousseau, quelques moutons, quelques chèvres ou une vache lui étaient donnés en dot. Le montant du rachat de la fiancée par son promis était payé par la caisse commune (41).

Lorsqu'une veuve se remariait, elle recevait son ancienne dot, plus quelques pièces de petit bétail. Ses enfants restaient et continuaient à faire partie du domatchinstvo.

Le partage des biens était effectué à la mort du domatchin, si ses héritiers ne vivaient pas dans la communauté. Dans ce cas, la totalité des biens mobiliers et immobiliers était partagée en parts égales et tirée au sort. Les filles n'avaient pas part à la succession, elles recevaient une dot et un trousseau. Il restait alors dans l'ancien foyer le fils aîné ou le plus jeune et la mère veuve qui continuait à vivre avec eux.

### 3° Groupements mixtes.

Les grandes communautés agricoles avaient souvent besoin de main-d'œuvre salariée car les membres du domatchinstvo ne suffisaient pas aux travaux saisonniers.

Ces ouvriers agricoles portaient les noms suivants : momtzis, nadnitcharis. Ils étaient loués pour une durée

---

(40) Jovanovitch Drag. Politique agraire. Belgrade 1930, p. 297 (en serbe).

(41) Le rachat se pratique encore aujourd'hui en Serbie du Sud. Les parents de la fiancée reçoivent au moment des fiançailles de 2 à 30 napoléons ainsi que quelques cadeaux d'habits ou de linge.

plus ou moins longue : six mois à un an. Lors des grands travaux : fénaison, moisson, cueillette des fruits, on engageait des journaliers en grand nombre.

Cette organisation du travail qui ne comportait pas seulement l'utilisation de la main-d'œuvre de la famille, mais aussi d'une main-d'œuvre salariée représentait une sorte d'entreprise, qui, outre le travail des membres de la famille, demandait du domatchin des qualités d'organisation et d'entreprise, de chef d'exploitation.

## PARTAGE ET RÉPARTITION DU SOL

La totalité du sol cultivable était divisée suivant l'espèce de culture qui y était pratiquée : champs, prairies, vignobles, jardins potagers, terrains à melons et à pastèques, vergers. Il s'ensuit que selon la prédominance d'une de ces catégories de terrains dans la région, la culture correspondante y était la plus intensive. Si, par exemple, le sol et le climat se prêtaient à la culture du tabac ou du pavot, ces plantes étaient très répandues tandis que les autres cultures n'étaient développées que dans la mesure des besoins domestiques.

### 1° *Les biens servant à l'usage commun.*

Les paysans se servaient du bois des forêts, récoltaient les fruits et le feuillage des arbres, fauchaient l'herbe à leur gré. Ils se livraient à la pêche dans les rivières, chassaient, recueillaient le miel, utilisaient les plantes. Habituellement, les paysans se réunissaient à époques déterminées pour se livrer à la récolte des plantes, du feuillage et du bois.

### 2° *Les biens appartenant au village.*

En réalité, les villages de la Serbie du Sud ne possédaient pas de tels biens, car il existait dans cette région le système de la propriété privée.

Cependant, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, on y rencontrait certaines propriétés communes, appartenant à l'Eglise ou

à l'Ecole et où le travail était fait par les villageois, car de tels biens étaient d'utilité publique. Les paysans y travaillaient les jours fériés, ce qui n'était pas alors considéré comme un péché.

Très souvent, certains villages possédaient en commun de grandes parcelles de terre qui n'avaient pas encore été partagées. La commune avait le droit de partager ce sol et de le répartir à charge aux paysans de le travailler et d'y faire en temps voulu, une culture déterminée. La terre non-cultivée selon les ordres donnés était reprise et confiée au paysan le plus méritant.

S'il s'agissait d'une terre vierge, exigeant des travaux pour la rendre cultivable, le défricheur avait le droit de la considérer comme sa propriété.

## **IRRIGATION DES CHAMPS EN COMMUN**

### **CLOTURE ET GARDE**

Pour préserver les champs ensemencés des animaux domestiques et nuisibles, on clôturait à l'aide d'une haie vive ou de fils de fer barbelés ou d'une clôture faite de bois vert entrelacé. La clôture des champs était faite en commun par tous les propriétaires sans tenir compte des limites de leur propriété. Le travail était divisé entre les paysans d'après la superficie de leurs champs ou le nombre de charrues qu'ils possédaient. Le matériel était fourni par les forêts communes ou acheté sur la caisse commune.

Pour préserver les semences du vol, chaque village avait son garde champêtre payé sur la caisse commune. Celui-ci était généralement engagé de la Saint-Georges à la Saint-Dimitri. Les vignobles avaient un garde spécial payé par les vignerons à partir du moment où le raisin commençait à mûrir jusqu'aux vendanges.

Les vignobles et les vergers étaient gardés avant la récolte, surtout s'ils étaient de quelque étendue.

Outre son salaire, le garde champêtre recevait des dons en nature à l'occasion du battage et de la récolte des fruits. On recrutait ceux-ci parmi les Turcs qui avaient

le droit de porter des armes et qui avaient plus d'autorité auprès des Musulmans. Cependant, il y avait aussi des gardes champêtres chrétiens.

L'irrigation des champs et surtout des jardins se faisait selon un ordre déterminé que personne ne pouvait enfreindre, sous peine d'être mal vu de tout le village et de certaines condamnations.

Il y avait cependant du sang versé entre voisins parfois pour des questions d'eau.

L'irrigation se faisait au moyen de canaux creusés ou réparés au printemps par la main-d'œuvre commune.

## MODE D'EXPLOITATION DU SOL

### (Rotation des Cultures)

En Serbie du Sud, où la terre fertile abondait et où la population était clairsemée, les paysans, jusqu'à la deuxième moitié du xix<sup>e</sup> siècle, ensemençaient la même terre, avec la même semence, sans la laisser reposer, jusqu'à l'épuisement. Ils l'abandonnaient alors pendant de longues années et en cultivaient une autre. Ce système d'exploitation porte en économie politique le nom de système de la friche.

Cependant, dans les régions fertiles, plus peuplées, la culture était pratiquée d'une façon plus rationnelle. La terre disponible était divisée en parcelles diversement cultivées. Par exemple : pendant qu'une partie du sol était ensemencée de blé d'hiver, une autre était préparée pour les céréales de printemps. La terre épuisée ou affaiblie était laissée en jachère. Ce système est celui de la jachère.

Un troisième système d'exploitation, le plus répandu au xix<sup>e</sup> siècle, consistait à ensemencer une partie du sol en blé d'hiver, une autre en céréales poussant sur pentes (avoines) et la troisième en friche. La seconde année, on changeait l'emplacement des semences et la troisième année le sol était laissé en jachère. Ceci était le système corrigé de la triple exploitation. Ce mode d'exploitation était très peu utilisé en Serbie du Sud, sauf cependant aux

environs de Monastir, de Ressen où il avait été introduit par les petchalbars revenant d'Amérique.

Ces alternances pratiquées par les paysans étaient des procédés traditionnels transmis de l'antiquité et dont nulle initiative individuelle n'avait pu modifier le mode d'exploitation, étant un phénomène collectif et non point personnel et privé. Également, le jour du premier labourage, du début de la fauchaison, de la moisson, du battage, de la récolte des fruits, de la vendange, était strictement fixé dans chaque village selon de vieilles traditions et aucun changement n'était apporté car tout le village aurait alors à supporter les conséquences.

Si l'on songe combien les récoltes dépendent de la nature, qu'une gelée tardive, la sécheresse, la grêle et même les parasites peuvent détruire tout le labeur du paysan et le priver des éléments nécessaires à sa vie quotidienne, il est facile de comprendre pourquoi les principales actions des paysans sont faites suivant un rite presque religieux.

## LES PRINCIPAUX TRAVAUX AGRICOLES

L'agriculture exige un ensemble de travaux qui doivent se dérouler successivement, au cours de l'année entière. Le paysan, en plus, est chargé de faire d'autres travaux en rapport avec l'agriculture. La préparation des outils, l'édification des bâtiments pour le bétail et les produits agricoles.

Les principaux et les plus importants travaux étaient : le bêchage, le labourage, les semailles, la moisson, la récolte, le transport des produits, le battage, la préparation des divers outils agricoles.

1° *Le bêchage*. — Ce travail était un des travaux élémentaires les plus importants. Il consistait à retourner la terre à l'aide d'un instrument aratoire.

a) Le premier bêchage du terrain vierge s'appelait « défrichage » : il consistait à débarrasser le sol des pierres et des ronces qui le recouvraient. Ce travail, qui exigeait un gros effort physique, était toujours exécuté par des hommes.

b) Le buttage du maïs et des melons était exécuté par les femmes et les adolescents.

Dans certains lieux, il était d'usage de répéter l'opération du buttage.

Les vignes exigeaient un labourage spécial et fréquent, des travaux pour l'extraction des vieilles souches, la préservation des plants contre le froid, exécutés par les hommes ; les femmes et les enfants se voyaient attribuer les travaux plus faciles : élagage, attachage des branches chargées de raisins pour les empêcher de se briser.

c) Le bêchage des jardins pour les légumes et les fleurs était fait par les femmes et les enfants.

2° *Le labourage* : a) Après le défrichage, on procédait à un premier labourage. On utilisait le gros bétail, c'est-à-dire deux paires de bœufs, pour cette opération.

Le labour était fait au moyen d'une charrue en bois, qui fut remplacée plus tard par une charrue en fer dans la campagne de Skopljé et en Pélagonie, apportée d'Amérique par les petchalbars. Au premier labourage succédait un second qui préparait la terre à recevoir la semence. Le sol ainsi préparé était divisé en parcelles portant le nom de champ. Le labourage était effectué par des hommes de plus de quinze ans et exceptionnellement par des femmes. Le champ était labouré péniblement et lentement, sillon par sillon. Chaque village possédait une façon traditionnelle de labourer.

b) Il existait un labourage des terres à améliorer le sol qui consistait à retourner le sol plusieurs fois, avant l'ensemencement, après le fumage, et la moisson, pour retourner les racines.

c) *Jachère* : Habituellement, on laissait se reposer le sol après l'avoir labouré et nettoyé des racines et des mauvaises herbes ; la terre ainsi retournée absorbait plus d'humidité. On se servait pour ce travail de plusieurs paires de bœufs.

3° *L'ensemencement*. — L'enfouissement de la semence se faisait au moyen de la charrue ou de la hersé.

a) *Enfouissement à la charrue* : La semence était enfouie par un second labourage. Le semeur devait être assez habile pour répartir également la semence. La semence était transportée à dos de cheval ou en chariot jusqu'au champ et le semeur en prenait de petites quantités

dans son semoir. Le maïs était semé dans le sillon qu'on recouvrait ensuite à l'aide de la charrue.

b) *Enfouissement à la herse* : On employait ce mode de travail aux semences d'hiver qui n'avaient pas besoin d'être enfouies profondément.

4° *La moisson et la récolte*. — La récolte des produits après un labeur de plusieurs mois était, pour l'agriculteur, un grand succès et une grande joie, de sorte que l'exécution de ces travaux était toujours accompagnée de chants et de réjouissances. Le début de la récolte était lié à des cérémonies religieuses et des coutumes traditionnelles ; les premiers fruits étaient portés à l'église ou distribués aux voisins. On tenait beaucoup à ce que la récolte commençât un jour faste. Le premier pain de la nouvelle farine était donné aux voisins. La moisson durait généralement quarante jours et même deux mois dans certains endroits. La récolte des légumes et des fruits commençait également un jour déterminé. Les vendanges étaient annoncées publiquement par un crieur (tellal). Le premier et le dernier jours de vendanges étaient marqués par un grand repas accompagné de chants, de musique et de rondes. La vendange était faite par des amis et des voisins invités par le propriétaire. Une telle invitation était considérée comme un honneur.

5° *Transports des produits*. — Après la moisson, on transportait les gerbes sur l'aire et les fruits à la maison. Ce transport se faisait à dos de chevaux, de mulets, d'ânes, à l'aide de chariots et même à dos d'hommes. Le chargement exigeant une grande force était exécuté par des hommes adultes, tandis que les femmes aidaient et les enfants conduisaient les animaux. Généralement, plusieurs voisins se réunissaient pour effectuer le transport de leurs produits.

*Le battage*. — Le battage était fait sur l'aire, dans la cour de la maison ou dans le champ même si celui-ci était trop éloigné du village. Le battage était effectué par des chevaux, des ânes ou des buffles qui piétinaient les gerbes. Tous les membres du domatchinstvo participaient à l'éparpillement des gerbes pour que les animaux en fassent sortir le grain, au vannage qui se pratiquait en envoyant des pelletées de grains en l'air qui retombaient vannées et au ramassage des grains.

Le blé était partagé sur place, c'est-à-dire : une part pour la dîme, pour la semence, pour le garde champêtre, pour les tziganes.

7° *Fabrication des outils.* — Les paysans fabriquaient chez eux tous les outils de bois, ils achetaient uniquement les parties de métal. Ils faisaient aussi les instruments destinés aux travaux domestiques : quenouille, métier à tisser, le rouleau du métier, le peigne du tisserand. Ils fabriquaient aussi les meubles et les ustensiles de cuisine. Les outils plus perfectionnés étaient faits par des ouvriers spécialisés. Le paysan, aidé par les membres de sa famille, élevait de petits édifices ne demandant pas de connaissances spéciales.

## LES DIFFÉRENTES CULTURES

La Serbie du Sud, grâce à son climat et à son sol fertile, ses particularités morphologiques, fut toujours la région des Balkans la plus riche en cultures variées. On y trouve toutes les céréales, depuis celles qui croissent à l'extrême-Nord jusqu'aux plantes exigeant un climat subtropical : le coton, le pavot.

### 1° *Les céréales.*

a) *Le froment* : La céréale la plus répandue après la guerre de Crimée (1853) était le froment (42). Cette céréale se cultivait surtout dans les régions de Koumanovo, Ovtché-Polje, Kossovo et en Pélagonie.

On connaissait dans le commerce surtout trois espèces de froment : celui de Koumanovo, de Ovtché-Polje et de Kossovo. Le blé de Koumanovo et d'Ovtché-Polje était vendu sous le nom de *osatka* : le rendement était de 9 à 10 quintaux métriques à l'hectare. Dans la région de Ovtché-Polje et en Pélagonie, on cultivait aussi du froment de meilleure qualité, le *tzervenka*, qui rendait 6 à 8 quintaux métriques à l'hectare.

---

(42) Pendant la guerre de Crimée, le prix du blé avait augmenté en Europe et la Serbie du Sud avait alors commencé à en exporter via Salonique.

Le froment était exclusivement cultivé pour la vente, tandis que le pain était préparé avec du seigle, de l'avoine et du maïs. Le froment était consommé par la population urbaine ou servait à l'exportation.

b) *Le seigle* était la céréale la plus employée pour la préparation de la nourriture domestique. Le seigle était porté en petite quantité au marché et vendu à la population urbaine pauvre. Les paysans des petits domatchinstvos qui ne récoltaient que pour leurs besoins domestiques, cultivaient surtout le seigle, ceci surtout dans les régions montagneuses.

c) *L'orge* : L'orge, qui mûrit avant toutes les autres céréales, était cultivée en grande partie pour servir à la nourriture d'été. En outre, elle était utilisée pour le bétail ainsi que sa paille, une des meilleures pour cet usage. Par la vente de l'orge, les paysans se procuraient le premier argent nécessaire aux autres récoltes.

d) *L'avoine* : Cette céréale était très peu cultivée au xix<sup>e</sup> siècle, car elle était peu employée pour la nourriture du bétail d'une part et son rendement était très restreint d'autre part.

e) *Le maïs* : Cette céréale fut acclimatée en Serbie du Sud en même temps qu'en Europe occidentale, c'est-à-dire à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle (44).

Bien que le climat de la Serbie du Sud ne soit pas absolument favorable au maïs, il n'en était pas moins cultivé en assez grande quantité au cours du xix<sup>e</sup> siècle.

Les Turcs en consommaient très peu. Il était surtout destiné à l'exportation en Albanie. La meilleure qualité de maïs était récoltée dans le Haut et le Bas-Polog ainsi qu'en Pélagonie et en Methohia.

f) *Le riz* : Cette céréale, au contraire des autres, n'était cultivée que dans certaines régions : les environs de Kotchané, de Stroumitsa et un peu dans la région de Chtip et de Vélès. La production était en moyenne de 135 quintaux métriques. La superficie cultivée variait de 14 à 1.600 hectares. Contrairement aux autres céréales, le riz était destiné principalement à la vente. La totalité de

---

(44) N. Jorga. Ancienneté de la culture du maïs en Roumanie. Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine, 1921.

la production s'écoulait sur les marchés intérieurs. Le décorticage du riz se faisait d'une façon tout à fait primitive à l'aide de petits moulins à eau (denki).

g) *Les autres céréales* : Outre les céréales déjà énumérées, on cultivait en Serbie du Sud le sarrasin, l'épeautre, le millet, le blé dur.

2° *Les plantes industrielles*. — Certaines régions de la Serbie du Sud réunissaient des conditions très favorables à la culture des plantes sub-tropicales : le tabac, le pavot, le coton. Dans ces contrées, la culture des plantes industrielles occupait la première place, avant les céréales. L'importance de cette culture augmenta considérablement au xix<sup>e</sup> siècle où l'exportation commença à prendre de l'importance.

La culture des céréales fut alors abandonnée petit à petit dans ces régions pour être remplacée par celle des plantes industrielles qui rapportait plus. Ceci concernait toutes les régions au sud de Skoplje. La culture de ces plantes fut la cause principale d'un enrichissement rapide de la population rurale, de tels produits étant facilement vendables à toutes époques.

a) *Le tabac* : Cette plante a été, semble-t-il, introduite dans l'Empire ottoman par les Anglais au début du xvii<sup>e</sup> siècle (1605) sous le règne du Sultan Ahmed I<sup>er</sup>. Le Sultan Osman (1625) interdit la culture et l'usage du tabac. A sa mort, les gens fumaient beaucoup. Le Sultan Murat IV promulgua un édit (1618) interdisant de fumer le tabac et condamnant les récalcitrants au bûcher. Le tabac fut acclimaté en Serbie du Sud au cours du xviii<sup>e</sup> siècle, mais la culture intensive de cette plante ne se développa que dans la seconde moitié du xix<sup>e</sup> siècle. Le tabac a sans doute été introduit de l'Asie Mineure en Serbie du Sud par la Thrace.

On pourrait diviser cette région, comme suit d'après la qualité du tabac :

1° *Région de Skoplje*, qui fournit le meilleur tabac (N. T. Havenensis X. N. purpupeus), de couleur jaune clair, fin et très agréable à fumer. La récolte est en moyenne de 800 à 1.200 kg. par ha. dans les plaines et de 450 à 600 kg. dans les régions montagneuses.

2° *Région de Koumanovo* : Fournit du tabac de même qualité que la précédente. Le meilleur tabac est celui du district de Kratovo. La récolte est de 600 à 800 kg. à l'hectare.

3° *Région de Tikvech-Stroumitsa* : Le tabac de cette région est de même qualité que celui de Skoplje. Il produit 650 kg. à l'hectare. Nous insistons surtout sur la qualité du tabac de Stroumitza.

4° *Région de Prilep* : Dans cette région, on cultivait au XIX<sup>e</sup> siècle plusieurs espèces de tabac : yeremlia, basma, sketcha, djoumaya. Cette région produisait de grandes quantités de tabac servant à la consommation indigène et à l'exportation.

5° *Région de Bregalnitsa* : Les tabacs cultivés dans cette région sont originaires de Djoumaya et de la Thrace (Zihna). Ils portent le nom des localités où ils sont cultivés : tabac de Chtip, Radovichté, Tzarevoselo, Kotchané. La production varie de 800 à 1.200 kg. à l'hectare (45).

Les principaux travaux relatifs à la culture du tabac comprennent ceux exécutés au cours de la croissance de la plante durant 50 à 80 jours, les travaux de séchage et la préparation à la vente. Ces travaux demandent beaucoup d'attention et de patience, ce qui fait que la culture du tabac est très différente de celle des céréales et aussi beaucoup plus lucrative.

La culture et la vente du tabac dans l'Empire ottoman étaient libres après le paiement des taxes à l'Etat.

Quelques entreprises autrichiennes et allemandes avaient leurs filiales à Skoplje, par l'intermédiaire desquelles était acheté le tabac destiné à l'exportation en Autriche et en Allemagne. Très souvent le tabac était vendu vert avant la récolte, parce que les producteurs avaient besoin d'argent. Ce genre de vente était toujours au détriment des producteurs. Le tabac était entreposé à Skoplje où il était séché, emballé et expédié.

Le tabac était toujours plus facile à vendre que les céréales, d'où le bien-être des paysans dans les régions où cette culture était développée.

---

(45) Dr Uroch Stajic : La culture du tabac en Serbie. Belgrade 1927, p. 47 (en serbe).

b) *Le pavot* (papaver somnifer) : La culture du pavot à opium a été apportée des Indes en Serbie du Sud par l'intermédiaire de l'Asie Mineure. Au xix<sup>e</sup> siècle, elle fut acclimatée dans la vallée du Vardar, dans la partie Est de la Macédoine et prit rapidement la seconde place parmi les plantes industrielles et est devenu le plus lucratif des produits agricoles. Grâce au climat favorable, le pavot donnait de la morphine de bonne qualité dans la proportion de 10 à 16 %. La vente était excellente, et se faisait par boules de katran (résine). La graine de pavot servait à la préparation d'une huile spéciale appelée *charlagan*, que les Turcs employaient beaucoup en cuisine. Le prix de l'opium brut augmenta sans cesse dans la deuxième moitié du xix<sup>e</sup> siècle pour atteindre le prix de 2 livres turques le kilog. Ainsi stimulée, la culture du pavot se développa rapidement. En 1890, le seul district de Vélès produisit 13.500 okas d'opium brut avec une production moyenne de 2 okas par douloum. Chaque douloum fournissait également 50 okas de semence vendue de 50 à 80 paras l'oka. Le district de Vélès produisit 338.000 okas de graine. Les producteurs de ce district tiraient de l'opium brut et des graines de pavot un revenu annuel de 32.900 livres turques-or (46). Etant donnée l'importance de cette culture dans les districts de Kavadaritsi, Chtip, Radovichté-Stroumitsa, Ovtché-Polje, Skoplje, Tetovo, Koumanovo et Kratovo, on peut comprendre l'enrichissement de la Serbie du Sud grâce à la vente de l'opium et des graines de pavot. L'opium brut était avec juste raison considéré comme une valeur sûre au même titre que l'or avec cette différence que plus il était vieux, meilleure était sa qualité et plus grande sa valeur.

Cette grande source de richesse donna rapidement une indépendance économique aux Chrétiens qui l'opposaient de plus en plus aux Turcs, incapables d'une vie économique organisée.

Les principaux travaux relatifs à la culture du pavot étaient la préparation du sol, plusieurs labourages successifs, semailles, éclaircissements des plants, buttage, récolte des capsules de pavot, récolte de l'opium brut par des

(46) K'ntchoff. « Velès », périodique, Sofia 1892 (en bulgare).

ouvriers adroits, enfin récolte des graines (47).

Source inépuisable de richesse, les champs de pavots en fleurs sont aussi le plus beau spectacle qu'on puisse admirer dans ce pays que la nature a si bien doté.

« Parce qu'ils sont blancs, ils reflètent toutes les couleurs qui passent. Je les ai vus très gris à l'aube, orangés le soir et verts par les minuits sans astres. Sous la pleine lune, ils furent pareils à des millions de globes dépolis animés d'une flamme secrète. Ces lampes couvraient toute la terre. Ils deviennent noirs sur le ciel jaune des crépuscules... Leur blancheur même est infiniment diverse. Quand la brise matinale gonfle leur masse, on croirait voir tantôt une robe de soie, une molle étoffe chinoise tirée des plus purs cocons, et tantôt une mer d'écume, un étang de lait opaque, sous la chaleur grandissante, une plaine de neige, de grands linges déployés. Et midi mortel leur impose l'apaisement des suaires » (48).

c) *Le lin, le chanvre* : Ces plantes étaient très peu cultivées avant le xix<sup>e</sup> siècle, où le coton les remplaça. Elles servaient exclusivement aux besoins de la population et leur préparation faisait partie des travaux domestiques.

Dans la vallée de la Morava du Sud, aux environs de Bujanovatz, la culture du chanvre alimentait certains métiers : il servait à la fabrication des cordes, exportées pour la plupart en Serbie du Sud (environs de Vranié et Leskovatz). Dans la deuxième moitié du xix<sup>e</sup> siècle, la culture du lin et du chanvre recula brusquement devant le coton importé. Ce fut d'abord la population urbaine qui employa les tissus de coton, bientôt suivie par la population rurale.

d) *Le coton* : Le coton croît dans les environs de Stroumitsa et de Valandovo. Il a été apporté et acclimaté

---

(47) Les graines étaient généralement semées en automne pour laisser pousser les racines profondément et pouvoir supporter les gelées tardives. La récolte de l'opium était confiée à des ouvriers spécialisés. Avant le coucher du soleil, on pratique une fente sur l'écorce de la capsule. Le matin, apparaît une résine blanche laiteuse (latex) qui, au contact de l'air, devient dure et bleuâtre. A l'aube, les récolteurs le recueillent à l'aide de petits couteaux. La sève ainsi récoltée était moulée en balles de 1/2 à 1 kg. 1/2, enveloppées dans des feuilles de pavot et portées au marché.

(48) Princesse Bibesco. Les huit Paradis, Grasset, Paris, p. 141.

dans ces régions au cours de la deuxième moitié du xix<sup>e</sup> siècle. Pendant quelque temps même la culture du coton s'étendait au Nord de Demir-Kapou, et à en juger par certaines traces jusqu'à Skoplje même. Le coton de la Serbie du Sud avait une fibre courte et pour cette raison il servit jusqu'en 1880 à l'industrie. Il était exporté surtout en Italie. Dans les dernières années du xix<sup>e</sup> siècle, il fut remplacé par une autre espèce de coton à fibre longue, connue sous le nom de « sakelaridis » et alors exclu de l'industrie pour servir au remplissage des matelas, des couvertures (yorgan), des édredons ou bien à la confection de certaines parties du vêtement turc et paysan.

On extrayait de la graine une huile spéciale. Le coton était vendu aux commerçants de Salonique et par leur intermédiaire réparti à l'intérieur de la Serbie du Sud ou exporté. Le coton et sa graine étant des produits faciles à vendre, leur culture prit une extension rapide. Aujourd'hui, le coton n'est plus cultivé que dans la campagne de Stroumitza et la production est de 50 wagons par an.

#### *Les autres plantes industrielles.*

Parmi les autres plantes industrielles d'importance secondaire, on cultivait en Serbie du Sud le *sésame*, d'où on extrayait de l'huile, l'*anis* qui servait à parfumer l'eau-de-vie, les *pois chiches* employés comme ersatz du café et comme dessert chez les pauvres, les *léblébis* (pois chiches grillés).

## LES OUVRIERS AGRICOLES

En Serbie du Sud il existe toujours plusieurs catégories d'ouvriers agricoles. Ils peuvent être divisés en deux groupes principaux : les ouvriers indépendants ou journaliers et les ouvriers permanents et saisonniers.

Les ouvriers permanents étaient liés par un contrat valable pour six mois en général, de la Saint-Dimitri à la Saint-Georges et renouvelable. Il existait aussi des contrats annuels de la Saint-Dimitri à la Saint-Dimitri. Leur salaire était fixé en argent (ak), mais ils recevaient quel-

ques produits. Le patron était tenu de les loger et de les nourrir, l'ouvrier devant apporter ses habits et son linge.

Il existait deux sortes d'ouvriers permanents : les domestiques et les journaliers.

a) Les domestiques pouvaient être mariés ou célibataires. Ceux-ci étaient préférés car leur entretien était moins coûteux pour l'employeur. Quand ils étaient mariés, ils étaient logés à part et recevaient des produits pour leur nourriture, même un morceau de terrain pour leurs besoins propres. Ils avaient le droit d'élever leur cochon, quelques moutons, une vache, de la volaille. Ce système était très compliqué et différent suivant les régions et les usages.

b) Les journaliers : Les uns permanents, liés par contrat et devant se rendre au travail tous les jours à heures fixes.

Les autres libres, employés en cas de besoin, surtout au moment des grands travaux saisonniers, pour suppléer à l'insuffisance de la main-d'œuvre du foyer agricole.

## LES TRAVAUX SAISONNIERS EXÉCUTÉS EN COMMUN

En Serbie du Sud il existait trois sortes de travaux exécutés en commun (taïfa), la moisson, la fenaison et le débitage des arbres en planches.

1° *Les moissonneurs.* — C'était un groupe d'ouvriers et d'ouvrières appelé « taïfa », ayant à sa tête un chef, le « dragoman ». Le travail, dans le taïfa, était strictement divisé et le salaire réparti suivant la qualité du travail. Dès le début du printemps, des villages de la montagne fournissant les moissonneurs portaient des hommes entreprenants offrir leurs services dans les plaines, en qualité de dragomans. Ceux-ci recrutaient d'habitude les moissonneurs, d'accord avec le patron, il fixait leur nombre, leur salaire, leur nourriture. Ils recevaient alors des arrhes pour se procurer les outils nécessaires et les sandales des moissonneurs. Ils revenaient alors au village et à l'occa-

sion d'une fête, d'un festin, ils recrutaient les ouvriers pour constituer sa taïfa.

La moisson était réservée aux jeunes filles et, avec le consentement du patron, les garçons pouvaient aussi y prendre part. A côté des moissonneurs, la taïfa comprenait aussi les noueurs de gerbes et les glaneurs.

*Composition de la taïfa.* — Le dragoman se mettait en relation avec les plus vieux membres des familles pour fixer le nombre de filles que chaque famille pouvait fournir à la taïfa. Il achetait alors les outils nécessaires et les sandales pour le voyage. Une semaine avant le départ, chaque moissonneur était invité à se tenir prêt. Ils allaient à pied de leur village jusqu'au lieu de leur emploi. Les effets de rechange et les outils étaient transportés par le kiridji que payait le patron. Le voyage pouvait durer quelques jours. On ne marchait que le jour au son des chansons. Le dragoman était chargé de la discipline de la taïfa, de sa bonne conduite. Les filles et les garçons étaient séparés.

*Le travail de la taïfa.* — Le jour de l'arrivée de la taïfa chez l'employeur était réservé au repos. Le dîner était particulièrement soigné et il était discuté de la division du travail. La division du personnel était faite par le dragoman. Les ouvriers étaient groupés en unités fixes : les « tchèkors ». Ils commençaient le travail tous en même temps et avançaient selon leur adresse ou leur habitude. Le travail commençait au lever du jour et durait jusqu'au coucher du soleil. A midi, il était accordé aux moissonneurs un repos de 1 h. 1/2 à 2 heures. Le dragoman surveillait le travail, il annonçait le repos (païdos).

*La nourriture.* — Elle était toujours fournie par le patron et comprenait du pain, des haricots, du riz et de l'ail. Le patron préparait la nourriture, mais une grande taïfa avait toujours son boulanger et son cuisinier. Les moissonneurs n'avaient pas le droit de s'occuper de la préparation et du transport de la nourriture. Ils pouvaient seulement apporter de l'eau et chacun à son tour (postand-jiki).

*La paye.* — La somme fixée était remise aux dragomans à la fin du travail. Le salaire était déterminé suivant le nombre de paires d'ouvriers. Les meilleurs mois-

sonneurs recevaient d'habitude quelques piastres de plus. Lorsque le dragoman avait reçu la somme globale il réunissait tous les moissonneurs pour fixer en commun la part de chacun : tant pour les garçons, tant pour les filles, tant pour les bons moissonneurs et tant pour les autres. La taïfa délibérait en commun de ces questions et prenait une décision.

Chacun recevait sa part qu'il confiait au dragoman jusqu'au retour au village après avoir prélevé une petite somme destinée aux cadeaux de retour.

*Les faucheurs.* — C'était aussi un groupe d'ouvriers agricoles se louant en commun dans les différents villages quand le travail manquait dans leurs foyers, qui participait à la fenaison. Les faucheurs, au contraire des moissonneurs, étaient toujours des hommes adultes. Ce travail, un des plus pénibles, exige une grande force physique ainsi que beaucoup d'habileté et de souplesse. Les faucheurs travaillaient, voyageaient et mangeaient en commun. Ils avaient un chef et se partageaient la paie en parties égales. Les faucheurs de la Serbie du Sud allaient travailler en Asie Mineure où ils étaient très appréciés pour leur zèle et le soin qu'ils apportaient à leur travail. Cette sorte d'ouvriers saisonniers était pour la plupart recrutée dans les villages de montagnes où ils n'avaient pas suffisamment de terre cultivable pour un travail continu.

*Les scieurs de long* (bichkadjis). — Ce travail demandait une certaine habitude de la menuiserie, ce qui faisait considérer les scieurs de long comme des demi-artisans. Ils partaient en groupe au travail, en hiver, d'habitude quand ils n'avaient rien à faire dans leurs foyers. Ils recevaient un salaire fixe ou bien travaillaient à forfait ou à moitié c'est-à-dire qu'ils prenaient la moitié des planches débitées. Ils vivaient, travaillaient et mangeaient en commun. Un groupe était composé de quinze hommes qui comprenait des maîtres et des aides. Les maîtres touchaient la plus grande partie de la paie.

---



## CHAPITRE III

---

# L'ÉLEVAGE

### *Historique de l'Evolution*

La Serbie du Sud, ainsi que nous l'avons vu est une région essentiellement montagneuse où prédominent les montagnes moyennes. Les flancs de la montagne sont couverts de forêts, les plateformes, les sommets et les crêtes d'herbe. Les Slaves, dès leur arrivée en Serbie du Sud, remarquèrent et surent utiliser ces caractères très favorables au développement de l'élevage. Ils y rencontrèrent d'ailleurs des pasteurs traditionnels, les Valaques (1), qui devant les Slaves se retirèrent sur les hauts plateaux.

Les Valaques exercèrent une telle influence sur l'élevage dans la Péninsule des Balkans qu'au cours des <sup>xiii</sup><sup>e</sup> et <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècles, tous les éleveurs étaient appelés des Valaques, exception faite pour les Albanais.

A la fin du moyen-âge, l'agriculture dominait l'élevage, mais avec l'arrivée des Turcs, il prit de nouveau la première place, surtout lorsqu'après l'invasion turque, une tribu nomade, les Youroucks d'Asie-Mineure, vint s'installer en Serbie du Sud. Les Turcs eux-mêmes, firent

---

(1) Le premier document officiel mentionnant la présence des Valaques en Serbie du Sud est celui du grand Joupan Stevan Nemanja (1198-9). Ce document permet aux Valaques enfuis des monastères de retourner dans leur pays, ainsi qu'à ceux qui voudraient venir vivre au monastère. Les documents serbes postérieurs mentionnent de grandes migrations saisonnières des Valaques. In Anuaire Institutii de Historie nationala, 1921, p. 279-299. Bucarest.

de leur mieux pour encourager l'élevage, principalement des moutons et des chevaux, pour leurs besoins en lait, beurre, viande, laine, ainsi que pour la remonte de leur cavalerie. Cette tendance fut favorisée par la retraite des Slaves dans les montagnes sous la poussée de l'invasion turque. Les Slaves se consacrèrent alors à l'élevage. Citons à ce sujet le cas intéressant des tribus miyaks qui se réfugièrent dans les montagnes Bistra, Yama, Stogova, Krtchin et Korab. A l'heure actuelle, ces Miyaks sont encore les meilleurs éleveurs de la Serbie du Sud, et au cours du xix<sup>e</sup> siècle, certains d'entre eux possédaient des troupeaux de 15.000 moutons.

A côté des Slaves et des Yourouks, les Albanais s'adonnaient aussi à l'élevage. Au moyen-âge, et jusqu'à la 2<sup>e</sup> moitié du xix<sup>e</sup> siècle, ils étaient exclusivement des pasteurs. Après leur conversion à l'Islam, les autorités turques les favorisèrent et leur permirent d'occuper les meilleurs pâturages du sud-ouest de la Serbie du Sud qu'ils ont encore.

Les Valaques constituent encore aujourd'hui un groupe bien caractéristique d'éleveurs qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, se retirèrent dans la haute montagne devant l'invasion slave et se consacrèrent uniquement à l'élevage dès la fin du xvi<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup> siècle. A l'heure actuelle, ils ont une organisation spéciale en tribus, conservée depuis des temps très reculés. Ils s'occupent surtout de l'élevage nomade.

## LES MODES D'ÉLEVAGE

*Les troupeaux nomades.* — Les éleveurs de troupeaux nomades les plus caractéristiques étaient les Valaques. Ils n'avaient pas de villages fixes. A l'origine ils étaient répandus dans toute la Péninsule, mais au xix<sup>e</sup> siècle, on les rencontrait surtout en Serbie du Sud et aux environs de la montagne du Pinde, en Grèce. Vers la Saint-Georges, ils partaient avec leur famille et leur troupeau pour la montagne et spécialement vers Ossogovo, Platchokovitza, les

monts du Malech du Char-Planina, Zakoupitsa, Kaimakt-chalan et Perister.

Arrivés au pâturage, ils dressaient les « batchilas » (2), à la lisière inférieure du pâturage, à la limite de la forêt. A proximité des batchilas, se dressaient leurs habitations, des huttes couvertes de planches, de paille, de gazon ou de feuillage. La disposition de ces cabanes est caractéristique ; au milieu se dressait la hutte du Valaque, la plus riche appelée kehaïa, qui était la mieux faite, et autour d'elle les huttes modestes des autres pasteurs.

Ces colonies estivales des Valaques ressemblaient beaucoup à celles des Huns au moyen-âge, qui étaient aussi nomades.

Les batchilas et le troupeau ne restaient qu'un certain temps au voisinage des huttes et vers la moitié de l'été, ils émigraient vers les sommets de la montagne pour redescendre vers la fin du mois d'août. Vers la Saint-Dimitri (8 nov.), ils chargeaient leurs bagages, leurs femmes et leurs enfants sur des chevaux et se dirigeaient vers le Sud, la campagne de Salonique ou la Thessalie. Ils suivaient toujours les principales artères de communication. Il leur fallait trente à quarante jours pour aller des montagnes d'Ossogovo à la campagne de Salonique. Les pasteurs étaient toujours suivis de leurs familles. Tous les soirs on dressait les tentes pour passer la nuit. Les troupeaux paissaient dans les prés, et on ne payait aucun droit de pacage.

Arrivés à la campagne de Salonique, les Valaques affermaient un pacage et habitaient la maison du bey. Les brebis hivernaient et mettaient bas. Après la fonte des neiges (après Saint-Georges), les Valaques retournaient à la montagne où ils arrivaient après un voyage de vingt à trente jours. Leurs plus gros troupeaux étaient ceux de moutons (quelquefois 10.000), puis de chèvres et ensuite les chevaux. Les chevaux transportaient les bagages et la famille pendant les déplacements. Les Valaques mènent aujourd'hui encore la même vie, mais avec cette différence qu'ils passent l'hiver dans les plaines et non plus

---

(2) Batchilas, sorte de hangars, servant de bergerie et de fromagerie.

dans la campagne de Salonique ou en Thessalie ; de tels voyages leur étant devenus impossibles à cause des nouvelles frontières politiques.

*L'élevage semi-nomade.* — Les déplacements nomades se voyaient au xix<sup>e</sup> siècle et postérieurement chez les Albanais, les Turcs (Youroucks) et les Yougoslaves. Ces peuples n'étaient que semi-nomades. Ils avaient leurs villages fixes d'où ils partaient en montagne ou au bord de la mer. De tels déplacements étaient surtout remarquables chez les tribus yougoslaves « miaks » et « brsiaks ». Ces deux peuplades étaient, après les Valaques, les meilleurs éleveurs de la péninsule des Balkans.

L'hiver, des villages des montagnès Bistra, Korab, Stogovo, ils descendaient dans les environs de l'Elbassan, dans la campagne de Salonique, en Thessalie, en Thrace, en Epire. La descente commençait au début d'octobre et pour leurs déplacements ils utilisaient la vieille route Via Ignatia et remontaient vers leurs villages dès la fonte des neiges et dans la haute montagne en été. Ces semi-nomades n'emmenaient pas leurs familles pendant leurs déplacements. Ils les laissaient dans les villages de montagne. La montagne exploitée par les éleveurs était divisée en « k'chlés ». Toute k'chla portait un nom et était affermée. Au printemps, les éleveurs se groupaient en « karachitsés » qui exploitaient chacune un k'chla. Les membres d'un karachitsa étaient nommés : kehaïas (ayant plus de 1.000 moutons) et raspoudjis (ayant moins de 1.000 moutons).

Le personnel d'une telle exploitation était constitué par le kehaïa (sorte de chef), batch (chargé de la préparation des produits laitiers), le kantardji (chargé du pesage), odaïdji (chargé de la surveillance des produits), les bergers et un ou plusieurs Albanais, appelés dourektjis, chargés de préserver les troupeaux des voleurs.

*L'élevage en bouljouks.* — Le mode d'élevage le plus répandu en Serbie du Sud au cours du xix<sup>e</sup> siècle, était celui pratiqué par les agriculteurs qui, en plus de leurs champs, possédaient des troupeaux de moutons et de chèvres de 100 à 5.000 têtes. De tels semi-éleveurs envoyaient leurs troupeaux dans les montagnes environnantes lorsque les pâturages étaient grillés dans la plaine. Les troupeaux y séjournaient deux ou trois mois. Plusieurs pro-

priétaires associaient leur bétail pour former un grand troupeau. En hiver, les animaux étaient surtout nourris de foin.

## LA PRÉPARATION DES PRODUITS LAITIERS

(*batchiyanié*)

Les Yougoslaves préparaient pendant l'été dans les batchis des fromages, du beurre, du fromage blanc maigre, tandis que les Valaques fabriquaient surtout leur fromage spécial, katchkaval. Les batchis valaques s'appelaient encore « mandras », dénomination que nous allons adopter.

a) *Les batchis* : Plusieurs éleveurs s'associaient en automne pour préparer l'été suivant en commun les produits laitiers de leurs troupeaux. Le lieu où devaient s'élever les batchis (batchilo) était choisi au début du printemps. Le batchi était d'habitude un endroit sec abrité des vents du Nord, exposé au soleil et au voisinage de sources et d'eaux courantes. On construisait une cabane où on préparait les produits et des parcs à bestiaux. Ces constructions étaient très primitives et faites à l'aide du matériel trouvé sur place.

Cette exploitation demandait le personnel suivant : l'odaïdji, les hommes de peine et les bergers.

On exigeait de ce personnel une connaissance très élémentaire du métier. Il était payé en argent, chaussé, habillé et nourri. On préparait dans ces batchis du fromage de première qualité. Cent okas de lait donnaient 5 à 7 okas de fromage. Le fromage était partagé entre les associés proportionnellement au nombre de brebis et à la quantité moyenne fixée à l'avance. Le beurre était préparé et conservé dans de grandes cuves. Le bas-beurre servait à la préparation du fromage maigre. Le fromage et le beurre étaient vendus et le fromage maigre servait aux besoins domestiques. Les batchis les plus connus se trou-

vaient sur les montagnes : Ossogovo, Malech, Platchkowitza, Bistra, Yakoupitsa, Korab, Schar, Perister.

En plus des produits laitiers, les éleveurs vendaient des agneaux, du petit bétail, de la laine.

En Serbie du Sud, au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, le commerce du bétail était très développé (djeleptchistvo). Les animaux étaient menés à Constantinople, en Asie Mineure. Nous reviendrons sur cette question dans le chapitre du commerce.

b) *Les mandras* : Dans les mandras on préparait surtout du katchkaval et secondairement du fromage blanc et du fromage blanc maigre. Une mandra se différenciait d'un batchi en ce que les bâtiments étaient construits solidement, qu'ils étaient plus grands et que la préparation du katchkaval constituait un véritable métier dont il en exigeait l'organisation. Les Valaques surtout préparaient ce fromage. Ils donnaient le lait de leurs brebis et participaient au travail dans les mandras. Ces exploitations étaient installées au voisinage immédiat des batchis d'été des Valaques.

La mandra était dirigée par l'éleveur le plus riche qui possédait le plus de brebis, le kehaïa. Le katchkaval était exporté et le fromage maigre servait aux besoins domestiques. Les travaux de la mandra étaient effectués en commun. Toutes les familles y prenaient part suivant le nombre de leurs brebis et la quantité de lait fourni.

Le partage de l'argent du katchkaval vendu se faisait après la vente. D'habitude, les kehaïas faisaient des avances aux familles pauvres pour leur entretien et celui du bétail. Ces avances étaient retenues sans intérêt lors du partage de la vente du fromage.

## L'ELEVAGE DES VERS A SOIE

L'élevage des vers à soie était très développé en Serbie du Sud, surtout aux environs de Skopljé, Stroumitsa, Vallandovo, Djéfdjelli, Prizren, Djacovitsa, Petch. Cet élevage se pratique encore dans les districts de Vallandovo, Djévdjelli et de Stroumitsa.

Il est, pour la première fois, fait mention de l'élevage du ver à soie en Serbie du Sud dans les mémoires de Stefan Detchanski et du roi Douchan. Le ver à soie fut probablement amené de Byzance où il était déjà élevé en grand dans ces contrées au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle. Pendant la domination turque, cet élevage augmenta considérablement du fait que les Musulmans portaient volontiers du linge de soie. Pour satisfaire aux besoins intérieurs de l'Empire, l'exportation de la soie fut défendue sous le règne du sultan Mehmed II (1456).

Au cours du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, cet élevage prit de grandes proportions, surtout à partir du moment où la soie brute commença à être exportée en Italie et en France.

Suivant quelques données non vérifiées, la Serbie du Sud produisait environ 3 millions de kilos de cocons par an.

A Djévdjéli et à Voden, il existait des installations pour le séchage et le dévidage des cocons.

A une certaine époque, le dévidage des cocons se faisait en grand à Skoplje et constituait un vrai métier. A Djévdjéli, à Stroumitsa, à Vallandovo, presque toutes les vieilles maisons étaient installées de façon à pouvoir servir à l'élevage des vers à soie et au séchage des cocons. Les indigènes produisaient eux-mêmes les œufs et en exportaient en Bosnie et même plus loin. Cependant, vers la fin du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, ils commencèrent à acheter les œufs à Salonique à certaines firmes françaises. Les vers à soie se nourrissaient de feuilles de mûrier. Ces régions étaient plantées de mûriers espacés de deux ou trois mètres, on coupait les rejetons couverts de feuilles et on les donnait aux vers à soie. Une fois les feuilles mangées on recueillait les branches qui servaient à faire du feu, les forêts étant rares dans ces régions. Sous les mûriers on semait du maïs, du blé, des haricots, du tabac. L'élevage des vers à soie se faisait sur des claies de roseau. Les claies étaient rangées en deux ou trois étages superposés. Beaucoup de maisons avaient des pièces spéciales servant de magnaneries, au dernier étage.

Des essais pour produire des cocons deux fois par an furent faits mais sans être adoptés malgré les grands avantages économiques qu'ils présentaient parce qu'un préjugé populaire considérait cela comme un péché.

Les vers à soie faisaient leurs cocons dans le feuillage de certaines plantes ou dans des bottes de paille de seigle. La culture des vers à soie entraîna un rapide enrichissement de certaines villes et de certaines agglomérations. Un exemple caractéristique est celui des villes de Djévdjelli et de Bogdantsi. Les habitants qui s'occupaient de sériciculture étaient riches. Ils portaient dans les villages les vêtements de la ville, s'habillaient de soie.

---

## CHAPITRE IV

---

# LE COMMERCE ET L'ARTISANAT

### *Historique de l'évolution*

La Serbie du Sud, grâce à ses voies de communication la sillonnant dans tous les sens, et à sa situation géographique, avait un commerce intérieur et extérieur très développé. A côté de ses richesses naturelles, le développement de son commerce d'exportation a été grandement facilité grâce à la situation périphérique qu'elle occupait dans la péninsule des Balkans, à sa qualité de région intermédiaire entre l'Orient et l'Occident, qualité qui ne fit que grandir au cours du Moyen Age.

Les Grecs et les Romains voyagèrent d'abord dans les Balkans dans un but militaire et plus tard, avec la découverte des grandes et riches mines de Kratovo (Tranaparia), de Novo-Brdo et d'autres encore, autour desquelles furent créés de grandes agglomérations, leurs voyages prirent aussi un caractère économique. La Thrace, la Dobroudja, la Pélagonie furent pendant longtemps les greniers à blé de la République grecque et de l'Empire romain. Les nombreuses fouilles entreprises en Serbie du Sud pour la plupart (Lyhnydos, Stobi, Skupi, etc...) prouvent d'une façon irréfutable qu'il existait dans l'antiquité ainsi qu'au début du Moyen Age quelques villes importantes dans cette région avec une culture raffinée et une vie économique développée. Les restes des vieilles voies romaines sont à l'appui de cette attestation.

Les Byzantins avaient fait prospérer le commerce dans ces régions, construit quelques villes dont la plus connue est Justiniana Prima.

Avec l'invasion des barbares, l'arrivée des Slaves, ce progrès économique fut interrompu pendant quelque temps pour redevenir florissant au x<sup>e</sup> siècle.

Sous la domination des Etats serbes du Moyen Age, le commerce fut très prospère, il se faisait surtout avec les habitants de Raguse et les Vénitiens, ce que témoignent de nombreux traités de commerce, signés surtout sous le règne de Douchan où les Ragusains faisaient du commerce en grand avec la Serbie du Sud et se rendaient fréquemment dans ses principales villes.

L'arrivée des Turcs dans la Péninsule des Balkans marqua un arrêt dans le commerce, à cause des grandes entreprises guerrières et de l'insécurité des routes. Mais au début du xvi<sup>e</sup> siècle, un nouveau contact s'établit entre la Serbie du Sud et Raguse entre l'Empire turc et les républiques du littoral de l'Adriatique.

Au cours de ce siècle-là les Ragusains installèrent des comptoirs dans toutes les grandes villes de la Péninsule. Un de ces comptoirs fut établi à Skoplje, bien que cette ville fût en dehors du rayon de la route de Raguse, qui, par l'Herzégovine et le Novi-Pazar, menait à Kossovo, puis par Toplitsa à Nich et plus loin rejoignait la route de Constantinople. Une ramification de cette route allait de Prichtina à Skoplje et plus loin par Kustendil et Samakovo rejoignait la route de Constantinople près de Tatar-Pazardjik. A Skoplje habitaient quelques grands commerçants de Raguse qui avaient fait de cette ville une étape importante du commerce entre Raguse et Constantinople et avec la Grèce. Les Ragusains, pour plus de sûreté, faisaient volontiers leur commerce avec la Péninsule par voie de terre.

Au courant du xviii<sup>e</sup> et du xix<sup>e</sup> siècle, le commerce abandonna progressivement la direction de la mer Adriatique pour emprunter par Salonique celle de la mer Egée. Cette nouvelle voie gagne de plus en plus au courant du xix<sup>e</sup> siècle et atteint même la Metohia. C'était la route que le commerce emprunta jusqu'à la guerre des Balkans (1912) à la suite de laquelle la nouvelle frontière sépara politiquement Salonique de son arrière-pays.

## LES DIVERSES TENDANCES DU COMMERCE DE LA SERBIE DU SUD

Dans l'antiquité, la Serbie du Sud servait d'intermédiaire commercial entre l'Orient et l'Occident et la direction de son commerce hésitait constamment entre l'Europe et l'Asie.

Jusqu'à la découverte de l'Amérique, les pays méditerranéens occupaient la première place dans le commerce international. Les hautes cultures qui se développèrent dans ces régions : les civilisations égyptienne, celte, phénicienne, hellène, romaine, byzantine, donnèrent aux peuples méditerranéens le goût des produits chers importés d'Afrique, des Indes, de l'Est de l'Asie. Leur domination politique des autres peuples leur rendait possible une expansion économique. La circulation intérieure et extérieure des marchandises se faisait de l'Est à l'Ouest, d'Asie en Europe, du bassin de la Méditerranée vers le Nord ou l'Ouest par l'Italie ou la Péninsule des Balkans. Avec la découverte de l'Amérique, de nouvelles voies maritimes s'ouvrirent vers les Indes et l'Est de l'Asie. L'importance commerciale et culturelle du bassin méditerranéen n'a fait que régresser et les centres commerciaux se déplacèrent de l'Est à l'Ouest, d'Italie en Europe occidentale.

La Thrace, la Macédoine et la Grèce jouaient un grand rôle d'intermédiaire à l'époque florissante du commerce méditerranéen. Les centres étaient Constantinople, Salonique, le Pirée, et en Asie, Scutari, Smyrne. Ces régions constituèrent une entité politique avec les régions avoisinantes, de l'Asie et la partie Nord-Est de l'Afrique, aux cours des empires romain, byzantin et turc. Le contact fréquent de ces régions entre elles, leur qualité d'intermédiaire, leur passé politique commun, ont été les éléments du développement d'une culture propre, d'une vie particulière avec une psychologie spéciale. Ces régions, ainsi que les régions voisines de Serbie et de Bulgarie, étaient appelées le Proche-Orient (The Nearer East) (1).

---

(1) D.-G. Hogarth. The nearer East.

L'influence de la culture byzantine fut surtout sentie dans la Péninsule des Balkans et particulièrement en Serbie du Sud. Byzance a exercé son influence pendant des siècles directement ou indirectement sur les institutions de l'Etat et de la Religion, sur l'organisation économique de la majeure partie de la population de la Péninsule : les Slaves, et plus tard sur les Turcs.

Cette influence culturelle a largement survécu à la chute politique de Byzance. Ses successeurs, les Roméïs, plus tard les Grecs et les Tzintzars, restèrent les principaux éléments culturels de la Péninsule. Par l'intermédiaire de l'Eglise et des professions libérales, ils donnaient le ton à la vie spirituelle et par le commerce à la structure économique de l'Empire ottoman. Cet état dura jusqu'au début du xix<sup>e</sup> siècle où commence la renaissance culturelle et politique des Slaves des Balkans et la création d'états nationaux, la décadence byzantine est antérieure au réveil des Slaves. Elle se produisit à l'époque où Byzance perdit sa priorité commerciale sur l'Italie qui commençait à créer quelques centres commerciaux pendant que les Turcs envahissaient Byzance. Le commerce de la Serbie du Sud ne se fit plus dès lors directement vers Constantinople mais par l'intermédiaire de l'Adriatique : Dratch, Raguse et Venise. Les Vénitiens, puis les Ragusains, répandirent en plus du commerce la culture de la Renaissance qui n'eut aucune emprise sur les habitants de la Serbie du Sud. Après la découverte de l'Amérique et de la nouvelle route des Indes, les centres commerciaux se déplacèrent de l'Italie vers le Nord et l'Europe centrale et le commerce d'intermédiaire de la Serbie du Sud se déplace de l'Adriatique et se dirige vers le Nord par Sarajevo, Belgrade, Budapest, Vienne et Leipzig. Ce mouvement qui a commencé dans la deuxième moitié du xviii<sup>e</sup> siècle, atteint sa phase définitive dans la seconde moitié du xix<sup>e</sup> siècle où le commerce de la Serbie du Sud, complètement détourné de l'Adriatique, est dirigé vers le Sud à Salonique et de Salonique en Europe Centrale. Le changement de la direction du commerce au xix<sup>e</sup> siècle engendra une véritable révolution dans la manière de comprendre le négoce et dans les façons du monde économique byzanto-tzintzar. L'influence de l'Occident fut de plus en plus sensible, sa culture pénétra progressivement.

Beaucoup d'institutions furent délaissées comme mortes et le modernisme envahit la Serbie du Sud.

Les foires, le transport des marchandises par caravanes furent abandonnés. A Salonique, la ville principale de la Macédoine, puis à Monastir, furent fondées quelques grandes maisons de commerce. Les Grecs et les Tzintzars tenaient toujours la tête du commerce, bientôt concurrencés par les Yougoslaves. Le mouvement du commerce fut définitivement fixé de Salonique vers Skoplje et Monastir et pour certaines denrées de Skoplje et Monastir vers Salonique.

La Serbie du Sud perdit encore plus sa qualité internationale de pays commercial intermédiaire, car la création d'Etats nationaux autour d'elle rendit impossible, par des barrières douanières, le mouvement libre des denrées.

Le commerce intérieur se développa rapidement car la population était mûre à des besoins plus grands rendant les marchés intérieurs plus importants.

## LE DÉVELOPPEMENT DES MARCHÉS INTÉRIEURS

Pendant l'Empire turc, la population urbaine de la Serbie du Sud était composée principalement de Turcs, de Tzintzars, de Grecs et de Juifs, pendant que les Yougoslaves étaient la minorité. C'était un peuple d'agriculteurs qui vivaient à la campagne. Ce n'est qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle qu'ils commencèrent à émigrer dans les villes et à s'occuper d'artisanat, de commerce, et à exercer des professions libres.

Les villes se développèrent sous l'Empire turc d'après leur situation géographique et leur rôle politique.

On note un accroissement rapide des cités situées sur les voies de caravanes : Ohrida, Vélés, Chtip, Prichtina, ou aux endroits des grandes foires : Prilep, Vélés, Sérés. Les villes où se trouvaient les garnisons et l'appareil administratif turc prirent un rapide essor, tel Skoplje. La décadence de certaines voies commerciales amenèrent la régression des villes situées sur ces parcours tandis que celles bâties sur les nouvelles voies étaient florissantes.

Au début du xix<sup>e</sup> siècle, quand le commerce fut définitivement fixé vers Salonique et le système de foires délaissé, on assista à une rapide décadence des villes-étapes de la route de Raguse, telle Prichtina et des villes sièges de grandes foires : Vélés. Les cités situées sur la nouvelle voie commerciale se développent rapidement, telles : Skoplje et Monastir. La construction de la ligne de chemin de fer Morava-Vardar, celles de Monastir, de Kossovo, accrurent l'importance économique de ces villes dans la deuxième moitié du xix<sup>e</sup> siècle.

A côté de ces grands centres économiques se développèrent des petites cités où les paysans, à côté des Turcs, étaient d'importants consommateurs, car vers la fin du xix<sup>e</sup> siècle la population rurale délaissait les villages pour se diriger vers les marchés où elle vendait ses produits et achetait les matières fabriquées. Des marchés d'une certaine importance n'apparurent que dans la deuxième moitié du xix<sup>e</sup> siècle où les paysans commencèrent à acheter de plus en plus de produits fabriqués : fils de coton, châles, couleurs d'aniline, objets de fer-blanc, bijouterie fantaisie. La population urbaine s'enrichit et ses besoins augmentèrent et sa consommation se fit de plus en plus grande. Le tissu et la toile filée à domicile furent progressivement abandonnés et remplacés par des tissus achetés au marché. Les besoins en denrées exotiques, en sucre, pétrole, thé, café, poivre, augmentèrent. L'artisanat se développa rapidement. Le nombre des métiers augmenta; leurs travaux furent de plus en plus recherchés. La production était en progrès constant, le nombre des produits agricoles exportés augmentait rapidement et les moyens d'achats commençaient à venir de l'étranger par les systèmes du « gourbetlik » et du « petchalbarstvo ». Le prix des différents produits d'exportation, tabac, opium, céréales, était constamment en augmentation et ils étaient de plus en plus recherchés. Ceci amena l'enrichissement rapide de toutes les classes productives et une grande migration des Yougoslaves du village à la ville où ils trouvaient une plus grande sécurité et un plus grand champ d'activité. A côté de la raison économique, ce déplacement de la population rurale fut engendré par la grande insécurité des personnes et des biens qui régnait à la campagne au début du xix<sup>e</sup> siècle, conséquence des guerres fréquentes

et de l'activité des comitadjis. Ceci amena la création d'une dizaine de villes d'environ 10.000 habitants, phénomène qui ne fut observé ni en Serbie, ni en Bulgarie où les villes atteignant un tel chiffre de population étaient rares.

## LES CENTRES ÉCONOMIQUES

I. *Bitolia (Monastir)*. — Par son importance politique militaire, administrative et économique, Monastir venait dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle, immédiatement après Salonique, ville la plus importante de Macédoine (2).

Toutes les voies commerciales importantes de la partie occidentale de la Péninsule des Balkans aboutissaient à Monastir et la rendaient très vivante. Monastir fut très prospère vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, plus grâce à la ligne de chemin de fer la reliant à Salonique qu'à sa situation géographique. Une route menait d'Ohrid à Bitolia par Resen.

Elle était également reliée à Prilep par une bonne route qui menait également par une ramification à Tikvech et à Vélès. Monastir était aussi en communication avec la Grèce du Nord-Ouest et l'Albanie du Sud par la route d'Épire. Cette ville était déjà connue avant le XIX<sup>e</sup> siècle comme une ville commerciale et industrielle, mais son grand développement commercial se fit au courant du XIX<sup>e</sup> siècle. A cette époque, l'arrivée des Aromans de Moskopoljé, de Nakolitsé, de Chipien, de Vrchenim-Fouché, celle des « mouhadjirs » (émigrés turcs) de Serbie, de Bulgarie et de Bosnie augmenta sa population (3).

---

(2) Salonique se trouve en dehors du territoire de la Serbie du Sud et c'est pour cela que nous ne lui accorderons pas un chapitre particulier.

(3) D'après Grisebach, Monastir comptait en 1839, 36.000 habitants (Reise, p. 77). D'après A. Boué, Monastir avait en 1842 40.000 habitants (Turquie, p. 26, T. II). D'après Jahl, il comptait en 1865 34.000 habitants (Reise, p. 185). D'après M. Barth, Monastir avait en 1864 40.000 habitants (Reise). D'après Rostovski, il comptait en 1897 31.200 habitants (G. Tsviitch, les Bases, III, p. 1032, en serbe). D'après Weygand, Monastir avait en 1889 50.000 habitants. D'après K'ntchof, Monastir avait en 1900 37.000 habitants.

Monastir augmenta d'importance surtout à partir du moment où elle devint un important centre militaire de l'Empire ottoman. L'arrivée des Tzintzars, après la destruction de Moskopoljé, contribua à son essor (1788) (4).

Bitolia, au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, était le centre économique de toute la région environnante. Il y existait depuis longtemps des bazars. Tous les métiers connus dans l'Empire ottoman y étaient représentés. Vers la fin du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, il y avait environ 32 ésnafs (corporation) ayant chacun sa tchartchi (rue). Les bazars étaient également rangés suivant les principales espèces de marchandises.

Cette ville comptait dix principaux bazars où on pouvait acheter et vendre toute espèce de marchandises. Parmi les plus importants étaient :

1° *Le bezisten*. — C'était le principal bazar où on vendait les produits manufacturés. Le plus important de ces produits était : le fil de coton et le coton. On pouvait aussi y acheter des tissus à meilleur marché, des tissus français, de la soie de Chine, des étoffes anglaises, des tapis de Perse et tous les autres objets de luxe. A. Boué cite ce bazar comme très bien organisé : « Mais les marchands de drap et d'étoffe ont un bazar particulier et convenable » (5). Le bezisten lui-même était un grand bâtiment massif formé de plusieurs rangées de plus de cent boutiques. On ne sait pas exactement la date de sa construction, mais il est probable qu'il ait été élevé au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle.

2° *La grande tcharchi* était l'une des plus importantes tcharchis de Monastir. On y vendait des tissus, des vêtements de laine du pays, des paletots, de grandes pèlerines que portaient les Valaques, des tricots, des habits de laine, des couvertures. Ces produits étaient faits surtout par les femmes valaques, dans leurs foyers.

3° *Bit-bazar*. — On y vendait des bas de laine, des chemises.

4° *Marché au blé*, où on trouvait les entrepôts de blé. A Monastir, le froment servait surtout à l'exportation. Il allait en Albanie. On vendait aussi de la farine, mais en moindre quantité.

---

(4) Cousinerie. Voyages, p. 17, t. I.

(5) A. Boué. Turquie, p. 258, t. II.

5° *Hat-bazar* (marché au bétail), où on vendait le bétail et le bois. Le bétail était surtout exporté en *Albanie*, à Salonique et en Grèce.

6° *Marché au lin*, où on vendait surtout le lin. Il était acheté principalement par les Juifs qui, sous forme d'industrie domestique, en faisaient différents tissus qu'ils vendaient aux commerçants de Monastir. On trouvait aussi sur ce marché quelques grands dépôts de vin et d'eau-de-vie. Les boissons alcooliques venaient surtout de Tikvech et de Vélés.

*Marché au poisson* ; on y vendait du poisson apporté d'Ohrid ou pêché dans les eaux courantes des environs.

Il existait aussi d'autres marchés moins importants : le yemich-bazar où on vendait des légumes et des fruits ; le marché au sel et d'autres encore.

Les artisans les plus importants étaient les savetiers, cordonniers, exécuteurs de travaux en filigrane (couïoundjis), maroquiniers, selliers, teinturiers, matelassiers, couteliers et menuisiers.

Bitolia est mentionnée pour la première fois sous ce nom au ix<sup>e</sup> siècle, comme ville importante de l'Etat de Samoïlo (6). Sous le nom de Monastir, elle est mentionnée pour la première fois au xvii<sup>e</sup> siècle par le géographe turc Hadji-Kalfa. Pendant la période des Etats Serbes, Bitolia a joué un grand rôle politique et économique surtout dans l'Etat du roi Voukachin. Les Turcs prirent Bitolia vers 1393. Sous la domination turque, son importance alla en grandissant pour atteindre au xix<sup>e</sup> siècle son point culminant.

Ce grand progrès est dû en premier lieu à la migration des Albanais à la fin du xviii<sup>e</sup> et au début du xix<sup>e</sup> siècle, à la formation de l'Etat national grec qui poussa les Turcs à faire de Bitolia un grand centre militaire et politique. Sa prospérité économique s'accrut encore pendant la guerre de Crimée et est allée grandissante jusqu'à la Grande Guerre où Monastir fut presque complètement détruite.

II. *Skoplje*. — C'est une très vieille cité. Elle fut bâ-

---

(6) K. Jeritchek. *Geschichte der Bulgarien*, p. 196.

tie au temps des Dardans (7). Quand les Romains conquièrent la Péninsule des Balkans, Skopljé devint un important centre économique et stratégique. Elle était habitée par les Romains de la septième légion. La Skopljé romaine fut complètement détruite par le tremblement de terre de 518. Il semble que les habitants aient échappé à cette catastrophe, car ils reconstruisirent près de la Scupi de l'époque et à l'emplacement de la Skopljé actuelle. Sous le règne de Justinien I<sup>er</sup> (8), il fut consacré à Skopljé une attention toute particulière. Elle fut élevée au rang de ville impériale sous le nom de Justiniana Prima, Justinien la dota richement et la perfectionna. Il fit construire un aqueduc, des églises, des fontaines, des marchés, des bains. Certains flatteurs d'empereurs appelaient Skopljé « la jeune mariée de Byzance ». Les Slaves commencèrent à attaquer Skopljé vers la fin du vi<sup>e</sup> siècle. En 695, ils la prirent aux Byzantins pour l'abandonner bientôt. Après cette attaque, Byzance essaya, mais en vain, de ranimer Skopljé. Les Koumans, les Normands, les Bulgares, les Serbes attaquèrent, prirent et abandonnèrent tour à tour Skopljé. Sous le règne des Nemanitchi, Skopljé fut définitivement conquise par le roi Miloutin (1282) et dès lors, resta aux mains des Serbes jusqu'à quelques années après la tragédie de Kossovo (1392). Sous les règnes de Miloutin et de Douchan, Skopljé devint le centre politique, culturel et économique de leur vaste Etat. C'est là que se déroulèrent les principaux événements de notre histoire du Moyen Age : l'institution de la patriarchie serbe, le couronnement du tsar Douchan et la promulgation des lois de Douchan. Skopljé devint en même temps le centre du commerce intérieur et extérieur. Dans cette ville se

---

(7) Les Dardans sont mentionnés pour la première fois au iii<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Ils furent définitivement soumis l'an 35 par Octavian August, et il reçut la même année à Rome le triomphe illyrien. La ville principale de leur pays était Scupi, près de Skoplje actuel, à l'emplacement du village Zlokoutchani, au confluent du Lepenatz et du Vardar.

(8) Ce grand monarque est né dans le voisinage immédiat de Skopljé dans la localité de Tavriskon, près de la petite ville de Vederiana qui se trouvait, on le suppose, sur l'emplacement actuel de Skopljé. Il est plus probable cependant que la vieille Vederiana soit Vélès actuel.

tenaient quatre foires annuelles et notamment celle du Saint-Archange. L'organisation de ces foires était calquée sur les panaguiurs de Byzance. Le taux de la douane, les taxes dont la perception était réservée à un monastère, étaient exactement fixés. Pour assurer l'ordre et la paix, le jour de la foire, il était promulgué des ordonnances sévères. La foire de Saint-Archange (du 8 au 16 novembre) rassemblait à Skoplje un grand nombre d'agriculteurs et de commerçants qui venaient de villes très éloignées de la Péninsule. On y vendait toutes sortes de marchandises et de bétail. Il s'y faisait l'échange des produits entre l'Est et l'Ouest. C'est à cette époque que Skoplje obtint la permission de frapper des pièces d'argent : les dinars (9).

Après les ères romaine, byzantine, bulgare et serbe, commença l'ère turque qui dura cinq cent vingt ans, presque autant que la domination romaine. Quand Skoplje fut conquise par Mehmed Jaguit Pacha (6 janvier 1392), ses habitants serbes tombèrent en esclavage, furent massacrés ou dispersés, et la ville fut habitée par des colons venus d'Asie Mineure. Au début de l'Empire turc, Skoplje devint la base principale des forces turques destinées à de nouvelles conquêtes dans le Nord. Plus tard, avec une nouvelle période de paix relative, Skoplje reprit de la vigueur économique et fit d'importants progrès. Au cours du xvi<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup> siècle, elle atteint à une prospérité économique incroyable. Les Ragusains étaient en relations commerciales avec Skoplje au xvi<sup>e</sup> siècle. Ils formèrent dans cette ville une colonie importante qui leur servait d'étape sur la route de Constantinople. Ainsi, au mois de janvier 1559, il y avait à Skoplje 13 commerçants ragusains dont 2 seigneurs de la famille des Putzitch. Cette ville servait d'intermédiaire pour les relations entre Raguse et la Grèce. Le commerce y était très développé. Les Ragusins apportaient à Skoplje des tissus d'Italie, des pays d'Occident, d'Angleterre et de Flandre. Cette marchandise était ensuite distribuée dans toute la Turquie. Ils exportaient de Skoplje des matières premières et sur-

---

(9) Le dinar portait au côté face l'image de N.-S. assis sur le trône et du côté pile, frappé en lettres cyrilliques, le nom de Skoplje.

tout le réputé sahtian (cuir). C'est de cette époque, sans doute, que date le Kourchoumli Han de Skopljé qui était un bazar fortifié. Une très complète et très belle description de Skopljé, à la moitié du xvii<sup>e</sup> siècle a été laissée par le géographe turc Hadji-kalfa (10). Un autre voyageur du même siècle (1669), Evli-Tchelebi (11), complète et embellit l'image de cette ville. Il décrit avec admiration la tcharchi de Skopljé qui était très pittoresque avec ses arcades, ses coupoles, qu'on ne voyait qu'en Bosnie ou à Alep en Syrie. Il dit du marché de Skopljé qu'il possédait 70 quartiers, 2.150 boutiques et 10.000 maisons d'un ou de deux étages, ce qui est, bien entendu, un peu exagéré. D'après lui, Skopljé comptait à cette époque 20.000 maisons turques, 1.000 maisons catholiques, et 100 maisons grecques et serbes. Dans son voyage, l'Anglais Edward Brown donne une description plus plausible de Skopljé au xvi<sup>e</sup> siècle (12). Vers la fin du xvii<sup>e</sup> siècle (16 et 17 octobre 1689), cette ville fut frappée d'un grand malheur duquel elle n'arriva pas à se relever pendant de longues années : le général autrichien Piccolomini l'incendia. Dans son rapport à ce sujet, adressé à l'Empereur Léopold, il écrit : « C'est avec gros cœur que j'ai mis le feu à des bâtiments si bien construits que je n'en avais encore jamais vu de pareils au cours de cette guerre : des mosquées faites du marbre et du porphyre le plus fin, avec des milliers de veilleuses et des Corans dorés qui, à Rome, auraient attiré tous les regards, de belles antiquités, des parcs, des lieux de réunion, tout cela d'un goût barbare, de grands entrepôts... » (13). Quand Skopljé fut incendiée, elle comptait 60.000 habitants et était aussi grande, d'après ce général, que Prague.

La ville ne put se relever jusqu'au xix<sup>e</sup> siècle, de cet incendie. Elle commença alors à prendre une importance

---

(10) St. Novakovitch Hadji-Kalfa et Tchatif Tchelebia. Spomenik XLII (en serbe).

(11) Dimitri St. Tchobadjitch : Voyage de Evli-Tchelebi. Spomenik, XLII (en serbe).

(12) Edward Brown. Relation de plusieurs voyages éd. et trad. françaises, 1674, Paris.

(13) Docteur M. Kostitch. L'incendie de Skopljé 26-27 oct. 1687. Serbie du Sud, 1922 (en serbe).

économique et administrative (14). Après l'apaisement de la rébellion des janissaires et d'autres dissidents commença une période de paix, de travail et de prospérité économique. A cette époque, beaucoup de chrétiens des villages avoisinants vinrent s'installer à Skoplje pour s'occuper d'artisanat et de commerce. Alors que cette ville était au xvi<sup>e</sup> et au xvii<sup>e</sup> siècle, une ville essentiellement turque, dont le commerce était entre les mains des Ragusains, des Juifs, des Tzintzars et des Grecs, elle devint au xix<sup>e</sup> siècle un centre où les Yougoslaves jouaient un rôle important. Un des premiers commerçants yougoslaves notoires fut Hadji-Traïko (1840), qui était très riche et jouissait d'une très grande influence auprès des Turcs haut placés en Serbie du Sud, et principalement auprès de Amsi-Pacha. Après venaient les commerçants riches et connus : Hadji-Georg, Hadji-Christo, les frères Popovitch, Kostadin, Ikonomoff et d'autres. Ce furent les premiers commerçants importants indigènes yougoslaves qui montrèrent en plus de grandes aptitudes au commerce, une grande culture et beaucoup d'intérêt aux œuvres nationales (15).

Après la construction de la ligne de chemin de fer Morava-Vardar (1888) et de la ligne de Kossovo (1873), Skoplje devint le centre d'exportation de la Macédoine du Nord et de la Vieille Serbie. L'exportation portait surtout sur les produits agricoles : blé, petit bétail, peaux, laine, fromage, beurre et katchkaval. L'exportation se faisait surtout par Salonique, le plus souvent par l'intermédiaire de la grande entreprise des frères Alatini de Salonique. Vers la fin du xix<sup>e</sup> siècle, les maisons de commerce les plus importantes de Skoplje commençaient à importer directement d'Europe, surtout les produits exotiques, et cette ville devint pour certains produits importés

---

(14) Baron Félix de Beaujour. Fin du xviii<sup>e</sup> siècle, note que Skoplje comptait de 5 à 6.000 habitants. La population de cette ville augmenta rapidement. Le consul français à Prichtina, St. Boj., compte 15.000 habitants. Les voyageurs postérieurs, A. Boué (1836), Grisebach (1839), sont d'accord sur ces chiffres.

(15) Kostadin Ikonomoff a donné à l'école de Skoplje 15.000 piastres et sa bibliothèque contenant 500 livres. Journal de Constantinople, 1851, n° 59 (en bulgare).

d'Autriche et de Roumanie : le sucre, le pétrole, un marché plus important que Salonique. Après la guerre de Crimée, on abandonna le vieux système des caravanes byzanto-tzintzar pour instaurer un nouveau mode commercial. Les tcharchis se modernisèrent progressivement en appliquant les coutumes européennes. La modernisation du commerce commença vers la moitié du xix<sup>e</sup> siècle et est encore en progrès. Skoplje, en 1892, comptait 32.000 habitants. L'importance de cette ville dans l'exportation ne cessa de croître pendant les dernières années du xix<sup>e</sup> siècle et fit de Skoplje après la guerre des Balkans (1912), le centre du commerce d'exportation et d'importation de la Serbie du Sud.

III. *Vélès*. — Cette ville joua un rôle économique important dans la vallée du Vardar jusqu'à la moitié du xix<sup>e</sup> siècle où ce rôle revint à Skoplje. La décadence économique de Vélès commença alors et progressa rapidement.

Dans cette ville on préparait surtout du *sahtian* depuis les temps les plus reculés.

Le plus réputé était le sahtian jaune fait de peaux de chèvres. Près du quart des habitants faisaient ce métier de sorte qu'à Vélès on préparait 4.000 morceaux de cuir par an (16). Le sahtian de Vélès était exporté à Budapest où se tenait le marché mondial de cette espèce de marchandise.

En plus de leur sahtian, les commerçants de Vélès achetaient celui de Prizren, de Djakovitza et de Petch et surtout le sahtian blanc qu'ils envoyaient à Vienne où se tenait le marché aux cuirs de cette sorte. A Vélès, on organisait un grand festin populaire quand les commerçants partaient en voyage avec leur marchandise. A leur retour, ils étaient également fêtés. Dans la deuxième moitié du xix<sup>e</sup> siècle survint un grand changement dans ce commerce. A la suite des droits douaniers élevés, prélevés à l'importation et à l'exportation, le commerce de cet article devint moins lucratif (17). Les conséquences de cette

---

(16) K'Ntchov. La ville de Skoplje. Periodicesko-Spisanie, t. XXIX, Sredetz.

(17) K'Ntchov. Vélès. Periodicesko-Spanisanit, t. XXIX, p. 356.

politique douanière furent catastrophiques pour Vélès. Quelques grandes maisons qui avaient de grosses quantités de sahtian en réserve firent faillite. Le travail cessa dans les ateliers. Les agriculteurs ne trouvèrent plus à vendre leur petit bétail dont la peau servait à la préparation du cuir ; il s'ensuivit un appauvrissement général de la ville et de ses environs. Le commerce des céréales s'était surtout développé à Vélès pendant la guerre de Crimée alors que le prix des céréales avait augmenté dans toute l'Europe. A cette époque, les habitants de Vélès exportaient le blé par le Vardar, sur des radeaux, vers Salonique. Le blé arrivait de Chtip et de Skoplje à Vélès d'où il partait pour Salonique. Quand l'importation du blé d'Amérique commença, Vélès ne put soutenir la concurrence et le commerce du blé tomba en décadence.

Cette ville possédait de nombreux vignobles qui donnaient du vin de faible qualité servant le plus souvent à la fabrication de l'eau-de-vie. Vélès produisait annuellement 6.000 charges de chevaux d'eau-de-vie (18) (chaque charge pesait 130 kgs et était vendue de 180 à 200 piastres de sorte que Vélès avait un revenu annuel en eau-de-vie s'élevant à 1 million de piastres). Cet alcool était surtout exporté en Bulgarie et en Serbie dans la région de la Morava. Après le congrès de Berlin 1878, ces provinces furent séparées de l'Empire ottoman et les droits d'entrée de l'eau-de-vie rendirent impossible le commerce de l'alcool.

Les trois branches principales de l'exportation : sahtian, blé, eau-de-vie, étant tombées en décadence dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, Vélès connut une régression rapide et ses habitants commencèrent à émigrer et à aller à la petchalba. On introduisit à cette époque la culture du pavot aux environs de la ville. Elle devint rapidement très lucrative.

D'après une statistique, le kaza de Vélès a produit en 1889, 8.000 okas d'opium, et en 1900, 13.000 okas. Un oka d'opium était vendu 2 livres turques-or. L'opium rapportait à Vélès annuellement 27.000 livres turques-or. Les graines de pavot dont la production était de 338.000 okas.

---

(18) Hahn. Reise von Belgrade nach Salonique, p. 170.

étaient vendues 2 piastres l'oka, ce qui faisait un rapport de 5.900 livres turques-or par an. A Vélès se tenait aussi une foire très connue qui durait quinze jours et commençait le premier lundi après la Saint-Georges.

A cette foire, on vendait surtout le petit bétail et la poterie. Bien qu'au xix<sup>e</sup> siècle Vélès n'eût plus l'importance commerciale qu'elle possédait dans les siècles précédents, la culture du blé, du pavot, du tabac, la fabrication des poteries et de l'huile de pavot fournissaient à cette ville un bien-être matériel relatif. Ceci eut une répercussion sur la vie spirituelle des habitants de Vélès qui, dans la fondation des écoles et des salles de lectures nationales, dans la lutte pour l'émancipation de l'église grecque prirent la première place parmi tous les habitants de la Serbie du Sud.

IV. *Prizren* (Theranda) était, sous l'Empire romain, une des principales étapes sur la route allant du littoral de Scadar vers l'intérieur des Balkans. A l'époque byzantine elle s'appelait Prizdrian. Dans les Mémoires serbes du Moyen Age, elle est notée sous le nom de Prizdren. Elle acquiert une très grande importance dans les Etats serbes sous le règne du roi Miloutin, époque à laquelle elle devint un marché important où les Ragusains avaient de grands comptoirs et où les Italiens et les Grecs étaient représentés. Sous le tsar Douchan, Prizren connaît quatre fois par an, le jour de la Vierge, du Saint-Archange, de Saint-Nicolas et du Saint-Sauveur de grandes foires. Les droits sur le marché de Prizren et les taxes étaient affermés par les Ragusains. Dans cette ville résidait le consul de Raguse (consul generalis). A Prizren florissait l'artisanat. Les artisans étaient organisés en esnafs. Au xiv<sup>e</sup> siècle, cette ville frappait sa monnaie. Après la mort du roi Ouroch, Prizren entra en décadence et en 1371, elle est mentionnée comme un centre commercial de seconde importance.

Les Turcs l'occupèrent le 20 juin 1455. Prizren perdit alors son importance de ville commerciale. Les Turcs s'y installèrent et au xvi<sup>e</sup> siècle, les Albanais commencèrent à s'y établir, surtout la tribu Miridit qui pillait la ville. Au xvi<sup>e</sup> siècle, on comptait des Albanais dans la population de la ville. A cette époque, Prizren redevient un centre commercial important (12.000 maisons environ). Dans la riche tcharchi de Prizren on faisait com-

merce de vin, de bétail, de laine et de cuir préparé.

La corporation la plus développée était celle des armuriers. On y fabriquait des sabres damasquinés. Lors de la migration des Serbes sous le patriarche Arsènié Tcharnoevitch (1690), Prizren fut abandonnée par un grand nombre de Serbes et elle n'est plus mentionnée au XVIII<sup>e</sup> siècle que comme une petite localité.

Elle retrouva sa prospérité au début du XIX<sup>e</sup> siècle. En 1805, elle est mentionnée comme petite ville bien peuplée sur la voie des caravanes venant de Skadar. Après la répression de la rébellion albanaise et l'introduction du Tanzimat dans l'Empire ottoman, Prizren se développa de plus en plus. En 1844, elle comptait 6.000 maisons et 24.950 habitants composés surtout des orthodoxes. L'artisanat florissait dans cette ville, surtout l'armurerie, la coutellerie, l'orfèvrerie, la préparation du cuir et des vêtements. Après l'apaisement des Albanais (1831), un courant commercial s'établit par Prizren en venant de Skadar et le long de la vieille route de Zeta. Ensuite furent établies des relations commerciales avec Sarajevo, Belgrade, la Hongrie et l'Égypte. En 1866, un consulat russe se tint à Prizren suivi de consulats italien, autrichien et serbe. La construction de la ligne de chemin de fer de Kossovo détourna le commerce de Prizren, de Sarajevo et de Belgrade et le dirigea vers Skoplje et Salonique.

Cette ville connut une grande prospérité commerciale pendant la guerre de Crimée où elle exporta des produits agricoles et du bétail. A cette époque, suivant les mots d'un contemporain, l'argent tombait comme la pluie. Les Serbes détenaient tout le commerce (19).

Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les conditions de vie des Serbes étaient très difficiles à Prizren et leur nombre baissait constamment.

En 1910, elle comptait 32.850 habitants dont 23.800 musulmans, 4.350 orthodoxes, tandis qu'en 1844 elle avait 18.800 orthodoxes.

---

(19) P. Kostitch. La société de Prizren « St-Sava ». Bratstvo t. XVI, p. 233 (en serbe).

## LES COMMERÇANTS ET LES ARTISANS DANS LA SERBIE DU SUD

En Serbie du Sud, les Yougoslaves n'apparaissent comme commerçants qu'au début du xix<sup>e</sup> siècle, le négoce étant jusque-là entre les mains des Vénitiens, des habitants de Raguse (Doubrovnik), des Juifs, des Grecs, des Tzintzars et des Arméniens. A. Boué dit que les Yougoslaves ne s'adonnèrent au commerce que dans les derniers temps, n'ayant ni le goût ni l'adresse pour ce métier, et qu'il y en avait très peu s'occupant de commerce hors de leur pays (20). Les Turcs entravaient par tous les moyens le commerce des chrétiens et plus particulièrement des Yougoslaves. Les Turcs concluaient des traités de commerce avec les Vénitiens et les Ragusains par lesquels ils leur cédaient tout le commerce de la Péninsule, tandis que les peuples soumis étaient considérés comme *vilis contribuens plebs* (21). De cette règle étaient exclus les Juifs qui avant l'invasion turque jouaient déjà un rôle important dans le commerce de la Serbie du Sud (22). Plus tard, cette autorisation fut étendue aux Grecs et aux Tzintzars, et aux Yougoslaves seulement au début du xix<sup>e</sup> siècle.

1<sup>o</sup> *Les Juifs*. — Les Juifs étaient un élément très important du commerce de la Péninsule des Balkans durant la domination turque. Cet élément, les Turcs le trouvèrent dans le pays en arrivant (23). Il semble que la majorité des Juifs était établie en Macédoine et notamment à Salonique, Monastir, Skoplje, Chtip. A Skoplje, avant l'attaque de Piccolomini (1689), il y avait environ 3.000 Juifs qui prirent même part à la lutte contre les Autrichiens (24). Les juifs étaient de très bons commerçants, mais ils aimaient surtout à se consacrer aux opérations de

---

(20) A. Bout. Turquie, page 118, t. III.

(21) Gelzer. Byzantkulturgeschichte, p. 127-128.

(22) V. Berard. La Turquie et l'Hellénisme contemporain, p. 320.

(23) Berard, *ibid.*

(24) Novakovitch. De la Morava au Vardar, p. 55 (en serbe).

banque : change, prêt à la petite semaine. Ils prêtaient à beaucoup de nos évêques et même au patriarche de Petch, Une note dit qu'un certain Juif de Skopljé, Issoufikovitch, prêta au patriarche Arsène IV, 600 piastres sous caution des métropolités Athanase de Kolassi, Siméon de Samolovo et Alexis d'Ujitze (25). Lady Montagu, dans sa lettre datée d'Andrinople à Londres, le 18 avril 1718, dit : « Les juifs en Turquie jouissent d'un crédit incroyable et dans certains domaines ont plus de privilège que les Turcs eux-mêmes. Ils sont gouvernés par leurs lois propres et forment une sorte de république dans l'Empire turc. Ils ont accaparé la presque totalité du commerce autant par leur compréhension et la bonne entente qui les unit que par la paresse des Turcs. Chaque pacha a un Juif qui est son homme d'affaires auquel il confie ses secrets et ses intérêts. On ne conclut aucun marché, on ne fait aucune espèce de commerce sans leur intervention. Les commerçants français, anglais et américains même se voient obligés de s'en servir pour leurs affaires » (26). Vers la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, la situation des Juifs en Turquie commença à devenir moins brillante. Avec les Grecs et les Tzintzars, ils supportent beaucoup de violences de la part des beys et des pachas auxquels ils donnaient de nombreux bakchichs (27).

Les juifs commencèrent alors à se dépayser ou à prendre une nationalité étrangère, surtout française. Certains s'étaient convertis à l'Islam pour pouvoir ainsi continuer leur commerce et se préserver des violences des Turcs. Un tel état de choses provoqua le mécontentement de la communauté juive et la haine envers ces convertis appelés doummès (traîtres).

Au cours du xix<sup>e</sup> siècle, la situation des juifs dans l'Empire turc était meilleure que celle des autres infidèles. En plus du prêt, ils avaient la grosse partie de l'exportation et de l'importation, disposaient de capitaux et se mettaient en relation avec tous les centres commerciaux de l'Europe. Les Juifs exerçaient aussi d'autres professions

---

(25) Mémoire (Spomenik) 33-39 (en serbe).

(26) Lettres, p. 19-20, t. II.

(27) M. Ivanitch. La Macédoine et les Macédoniens (en serbe), p. 198-199.

libérales : la médecine et la pharmacie en particulier. Beaucoup de Juifs étaient médecins et pharmaciens civils ou militaires en Serbie du Sud. Il y avait aussi des artisans parmi eux, qui se réservaient les métiers les plus faciles, les plus nobles et les plus lucratifs.

2° *Les Grecs*. — Au début de l'Empire turc, les Grecs ne faisaient pas beaucoup de commerce. Les Turcs concluaient des traités de commerce avec Venise et Raguse, tandis que leurs sujets grecs commerçants réputés, ne pouvaient travailler, car ils étaient traités en *raïas* indignes de s'occuper d'affaires — *vilis contribuens plebs* (28). Les Grecs durent employer beaucoup de ruse et d'adresse, ce qui est propre à la race hellène, pour adoucir leur situation et obtenir le droit de s'occuper du commerce. Petit à petit, certains droits leur furent octroyés grâce à leur flotte commerciale que les Turcs ne possédaient pas et à leur adaptation du costume, du langage et des mœurs turques. Au xvi<sup>e</sup> siècle déjà, les bateaux grecs naviguaient en Méditerranée sous pavillon ottoman. Revêtus du costume turc pour n'être pas reconnus des Européens, les Grecs, vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, se montraient d'habiles commerçants dans les villes italiennes et surtout à Ancône. Le xvii<sup>e</sup> siècle vit une plus grande pénétration des Grecs dans le commerce. Au xviii<sup>e</sup> siècle, parallèlement aux Arméniens et aux juifs, les Grecs faisaient du commerce dans tout l'Empire.

D'après Beaujour, ils avaient beaucoup à souffrir de l'insécurité de leurs biens, de la tyrannie des pachas et des beys insurgés. Au cours du xviii<sup>e</sup> siècle, les Grecs fondèrent de grandes entreprises commerciales à Trieste, Vienne, Leipzig et Londres. Pendant l'occupation autrichienne de la Serbie (1709-1739), ils s'introduisirent dans le commerce des pays autrichiens (29). Ils devinrent en même temps les principaux facteurs commerciaux de la Serbie du Sud. De leur base — Salonique — ils dirigeaient tout le commerce de cette région. La force commerciale des Grecs reposait sur leur organisation spéciale du commerce ; le travail était divisé entre membres de la même

---

(28) H. Gelzer. *Byzankultergeschichte*, p. 127-128.

(29) M. Drag. Pavlovitch. *Finance et agriculture en Serbie pendant l'occupation autrichienne (en serbe)*. Bull. 64, 21.

famille. L'un s'établissait à Salonique, un autre à Monastir, un troisième à Kortcha, puis d'autres à Trieste, à Vienne, à Londres et dans tous les pays balkaniques. Tout le commerce entre l'Allemagne et l'Empire turc était aux mains des Grecs (30). Le commerce entre la Hollande et l'Empire turc à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle était également aux mains des Grecs (31). L'expédition de Napoléon en Egypte, le blocus continental et d'autres conflits entre la France et les autres pays d'Europe donnèrent un très grand essor à la fortune des Grecs. Tout le commerce d'Odessa à Marseille était entre leurs mains. Les Grecs, dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, étaient l'élément dirigeant de l'économie de toutes les localités importantes de la Serbie du Sud. Tous les marchés, toute la vie économique avaient un caractère grec. A. Boué raconte que dans l'Empire ottoman les Grecs et les Tzintzars avaient le plus de goût et d'habileté au commerce et qu'on les trouvait dans tout l'Empire turc et même dans les pays étrangers, surtout ceux avoisinant la Turquie (32). A. Boué s'exprime en leur défaveur en ce qui concerne leurs qualités morales et leurs façons de faire du commerce. « Les Grecs et les Juifs sont les deux pestes morales du commerce. Savez-vous pourquoi il y a si peu de bonne foi dans les marchés du midi de l'Europe : c'est qu'ils sont infestés de Grecs et de Juifs » (33). Les commerçants grecs et la façon de faire du commerce à la grecque laissèrent de profondes traces dans tous les pays de la Péninsule. Cette influence dura le plus longtemps en Serbie du Sud où on la ressent encore actuellement. L'esprit grec d'exploitation à outrance fut la principale cause de la grande lutte des Yougoslaves pour l'émancipation de leur église, menée dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle, prélude de la lutte pour la liberté nationale.

3° *Les Tzintzars*. — Les Tzintzars étaient mêlés aux Grecs. On les trouvait même dans les principales villes européennes, en dehors de la Péninsule des Balkans. En Turquie, ils étaient partout où il y avait quelque argent à gagner. Ils étaient nombreux à Monastir, à Skoplje, à

---

(30) Beaujour. Tableau du commerce, p. 82, t. II.

(31) Beaujour, *Ibid.*, v. 124, t. II.

(32) A. Boué. Turquie, p. 72, t. I-118, t. II.

(33) Beaujour. Tableau, p. 209, t. II.

Chtip. A l'instar des Grecs, ils s'occupaient surtout de commerce sur terre, rarement à leur nom, surtout sous un nom grec. Ils n'avaient pas de culture propre, ils étaient fiers d'emprunter celle des Grecs. Sous l'étiquette grecque qui avait une renommée dans toute l'Europe, ils pouvaient facilement conclure des contrats de commerce. Les Tzintzars, riches et adroits, étaient respectés dans les pays où ils étaient établis et ils menaient une vie riche et raffinée. Ils ne se livraient jamais à des travaux agricoles : ils étaient avant tout des commerçants, des hôteliers, plus rarement des artisans, koujoundjis (travaux de filigrane), simidjis (pâtisseries), resbaris (sculpture sur bois), doungeris (menuiserie), abadjis (tailleurs) (34). Plus tard ils occupèrent certaines professions libérales, la médecine en particulier, le métier de médecin étant très lucratif en Turquie.

Les <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècles virent le développement de grandes villes tzintzares en Macédoine occidentale, qui en étaient non seulement les centres commerciaux, mais jouaient un rôle important dans le commerce de toute la Péninsule, les Tzintzars important la plus grande partie des produits manufacturés d'Europe Centrale et plus particulièrement de Leipzig. La ville tzintzare la plus importante de l'époque d'où partirent toutes les familles s'éparpillèrent plus tard en Serbie du Sud était Moskopoljé (elle se trouvait près de l'actuelle Cortcha, en Albanie). Vers la moitié du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, cette ville contenait 12.000 maisons et de 40 à 60.000 habitants (35). Elle possédait une vingtaine d'églises, des écoles et un gymnase grec. Moskopoljé fut frappé de malheur une première fois en 1788 où elle fut pillée par le père du fameux janissaire Ali-Pacha (36). C'est alors que les habitants de la ville s'éparpillèrent dans toute la Turquie d'Europe. Beaucoup s'installèrent à Monastir. Un groupe alla former une nouvelle ville dans les montagnes de la Serbie du Sud : Krouchevo. Moskopoljé fut définitivement détruite par Ali Pacha Tepenlenli, de sorte qu'au début du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, il ne

---

(34) Jov. Tzviitch. Naselja (habitations — en serbe), t. I, p. CXXXIV. — Osnove (les bases — en serbe), t. III, p. 983.

(35) D'après Weygand, Moskopolje comptant 60.000 habitants.

(36) Cousinery. Voyage, p. 17, t. I.

restait de cette ville qu'un hameau de 200 cabanes de bergers (37). Partout où les Tzintzars s'installaient en Serbie du Sud, ils donnaient rapidement à la ville une importance commerciale et leur façon prévalait définitivement en donnant aux marchés (tcharchis) un caractère gréco-tzintzar. Au près des Yougoslaves installés depuis peu à la ville, ils passaient pour une aristocratie urbaine menant une vie meilleure et plus raffinée (38). Les Tzintzars se mêlaient très rarement aux Yougoslaves de sorte qu'au cours du xix<sup>e</sup> siècle ils constituaient une minorité en Serbie du Sud. Ils fréquentèrent presque jusqu'au xx<sup>e</sup> siècle les écoles grecques et dans les derniers temps commencèrent à envoyer leurs enfants dans les écoles roumaines, sous l'influence de la propagande de ce pays.

Malgré leur grand penchant pour le commerce, leur tendance à l'avarice, les Tzintzars riches instituaient des fonds, aidaient les écoles, faisaient construire des églises.

4° *Les Arméniens*. — Les Arméniens faisaient concurrence aux Juifs, aux Grecs et aux Tzintzars pour le commerce dans l'Empire turc. Ils furent les principaux banquiers de l'Empire dans la première moitié du xix<sup>e</sup> siècle. Des Arméniens, sous forme de colonies militaires avaient déjà été installés dans la Péninsule au x<sup>e</sup> siècle. Vassili II, après avoir conquis le royaume de Samoïl, installa en Serbie du Sud des colonies arméniennes et grecques. Au xiv<sup>e</sup> siècle, on mentionne des Arméniens à Stronmitsa et à Kratovo (39). Dès le début de l'Empire turc, au xv<sup>e</sup> siècle, les Arméniens furent connus comme des brasseurs d'affaires, concurrents des Juifs et des Grecs (40). Pertusier écrit d'eux qu'ils faisaient le commerce avec la persévérance et l'amour du gain qui les dominent (41). Au cours du xix<sup>e</sup> siècle, leur nombre s'était accru en Serbie du Sud. Ils faisaient du commerce en gros à Salonique, Skoplje et Monastir. Les commerçants arméniens étaient très nombreux en Bulgarie, surtout en Thrace, dans la ville de Plovdiv (Philippoli) où aujourd-

---

(37) Beaujour. Voyage, p. 328, t. I.

(38) Pouqueville. Voyage, p. 47, t. II.

(39) Ivanov. Macédoine du Nord (en bulgare), p. 104.

(40) Pertusier. Bosnie, p. 122.

(41) Cousinery. Voyage, p. 61, 62, 73, t. I.

d'hui encore subsistent quelques grandes maisons de commerce. Ces Arméniens, à côté du commerce, exerçaient des professions libérales, surtout la médecine et la pharmacie.

*Les Turcs et les Albanais.* — Les Turcs étaient les maîtres et menaient une vie à l'orientale, paresseuse et sans soucis.

Leurs principales occupations étaient de faire la guerre et de servir le sultan. Avec l'appauvrissement général de l'Empire au cours des derniers siècles, beaucoup de Turcs, dans les villes, se trouvèrent obligés de se livrer à un métier. Ils prirent le monopole de certains métiers que les chrétiens n'avaient pas le droit d'exercer. Ils essayèrent même de s'occuper de commerce : ils vendaient au détail de l'épicerie (bakals).

Les Albanais étaient rarement commerçants ou artisans. Quelques-uns, cependant, se mirent au commerce à Debar, Prizren, Djacovitsa, Gostivar.

*Les Yougoslaves.* — Peuple essentiellement agricole et pastoral, les Yougoslaves, jusqu'à la deuxième moitié du xix<sup>e</sup> siècle, ne s'occupaient à vrai dire ni de commerce, ni de métiers. Cependant, déjà vers la moitié du xviii<sup>e</sup> siècle, où le féodalisme turc entraînait en décadence, donnait la possibilité aux paysans de quitter les terres des spahis, beaucoup de Yougoslaves commencèrent à s'installer dans les villes et leurs environs où ils trouvaient une vie plus sûre et un gagne-pain plus facile. Ces nouveaux venus apprirent différents métiers, s'adaptèrent à l'économie urbaine, à la façon de vivre et progressivement s'enrichirent. Dans certaines villes, telles que Ohrid, Monastir, Vélès, Prizren, les Yougoslaves s'adonnaient au commerce même depuis une époque antérieure, entretenaient des relations commerciales avec l'étranger, mais leur nombre n'était pas comparable à celui des Grecs et des Tzintzars. Vers la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, la sécurité des biens et des gens était compromise, surtout dans les villages par le brigandage, conséquence du désordre apporté dans l'Empire par les pachas insurgés. Les paysans se trouvaient obligés d'émigrer vers les villes, de s'adapter à la vie urbaine et d'y exercer soit un commerce, soit un métier. A cette époque, les Turcs également se réfugiaient dans les villes et leur présence dans les cités augmentait

le nombre des consommateurs d'où une plus grande circulation des denrées nécessitant un plus grand nombre d'intermédiaires. Les guerres qui éclatèrent en Europe au début du xix<sup>e</sup> siècle, la circulation incessante de l'armée turque allant réprimer la révolution des chrétiens et l'insurrection des pachas, donnèrent un nouvel essor au commerce.

Les Yougoslaves de la Serbie du Sud, travailleurs, firent preuve à cette époque de grandes qualités pour le commerce et l'enrichissement. Ce processus subit un rebondissement à l'époque du Tanzimat où le régime de l'Empire ottoman traitait avec moins de rigueur les chrétiens soumis. Au cours du xix<sup>e</sup> siècle et surtout pendant et après la guerre de Crimée, les Yougoslaves commerçants et artisans deviennent de plus en plus nombreux. Au contraire des autres commerçants, ils n'engageaient pas la totalité de leur capital dans le commerce mais achetaient aussi des biens immobiliers, surtout fonciers, de sorte qu'à cette époque il est rare de rencontrer un Yougoslave s'occupant exclusivement d'un commerce ou d'un métier. En conclusion, le xix<sup>e</sup> siècle est caractérisé par une pénétration continue des Yougoslaves dans le commerce de la Serbie du Sud, qui arrivent à avoir petit à petit tout le commerce intérieur et extérieur en leurs mains et ainsi à s'enrichir rapidement.

7° *Les commerçants étrangers en Serbie du Sud.* — Les commerçants étrangers étaient admis dans l'Empire ottoman. Un certain nombre d'entre eux étaient installés en Serbie du Sud.

a) *Les Français.* — Les Français occupaient une situation enviable dans l'Empire ottoman. D'après le traité conclu entre la France et la Turquie en 1553, les Français jouissent de grands privilèges : pleine liberté de navigation et de commerce sur terre et sur mer avec un taux de douane de 5 %, une juridiction des consuls français sur des questions civiles ou criminelles concernant les Français vivant sur le territoire turc et obligation aux autorités turques de fournir l'aide nécessaire pour l'application des condamnations prononcées par les consuls ; liberté de religion avec droit de garde des lieux sacrés, droit de léguer ou de transporter les biens *ab intestat* (au temps du droit d'aubaine). Ils n'avaient pas le droit d'épaves. Ce

traité fut très utile au commerce maritime français car les autres peuples : espagnol, italien, anglais, allemand, ne pouvaient naviguer en eaux turques que battant pavillon français.

Dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, le commerce entre la France et la Turquie atteignit un grand développement. Les Français exportaient en Turquie des tissus, de la soie manufacturée, des fez, du papier, du sucre, du carmin, des bijoux d'or et d'argent, des jouets. Ils importaient de Turquie du blé, du café, des poils de chèvre, du tabac, de la laine, de la soie. En 1770 fut fondée à Marseille une grande compagnie d'exportation et d'importation : la Compagnie du Levant. Il existait à cette époque à Salonique des maisons de commerce françaises qui avaient des agents dans les principales villes du Sud de la Macédoine (42). Le commerce français dans la Péninsule des Balkans se développa surtout pendant le règne de Napoléon, où la Serbie du Sud jouait le rôle d'intermédiaire le plus important entre la France et le Levant. Les principaux entrepôts de ces entreprises commerciales se trouvaient à Sarajevo. Les caravanes de Macédoine et de Bosnie arrivaient à peine à suffire à transporter les énormes quantités de marchandises accumulées à Salonique et à Sarajevo. Le transport se faisait surtout par la route de Sarajevo. D'après les notes consulaires, il fallait dix-huit jours pour effectuer le voyage de Salonique à Sarajevo en passant par Chtip, Prichtina, Novi-Pazar, Prépoljé. Plus tard, après la conclusion de traités de paix entre la Russie et la Turquie, cette route fut abandonnée. Dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, les Turcs commencèrent à s'adapter aux commerçants français qui trouvaient de grands adversaires parmi les Grecs et les Juifs. Les Anglais se montraient aussi envieux du commerce français empruntant la voie de la Bosnie, surtout en ce qui concernait le coton qu'ils tentaient de diriger par la voie Salonique-Sofia ou bien Vidin-Orchava, routes beaucoup plus praticables aux caravanes que celle de Sarajevo. Les Turcs favorisèrent les Anglais car ils craignaient la prédominance de la France et commencèrent à percevoir des taxes sur les caravanes

---

(42) Mémoire.

françaises, sous prétexte de les protéger. Ces taxes étaient perçues à Salonique, Chtip, Serès, Vélès, Tetovo (43). Après la défaite définitive de Napoléon et l'abandon de l'Illyrie par ses troupes, le commerce français délaissa la route de Sarajevo pour emprunter les vieilles voies du Levant.

Vers la moitié du xix<sup>e</sup> siècle, la France exportait en Turquie des tissus de soie, de coton et de laine, du sucre, du cuir, des outils, des machines, du papier, des livres, de la porcelaine, de la verrerie, des accessoires servant aux travaux manuels féminins, des montres, des boutons, des bijoux d'or, des parfums, de la térébenthine et de l'alcool. Elle importait de Turquie de la soie brute, du tabac, du coton, de la graine servant à faire de l'huile, des peaux, du bois, de l'opium, des fourrures de lapins, des sangsues, de la noix de galle (44). Dès cette époque, le commerce français subit un progrès continu. Les Français installèrent des consulats à Salonique, à Monastir, à Skoplje. Les commerçants français allaient souvent en Turquie et bon nombre d'entre eux se rendaient en Serbie du Sud. Ils prêtaient même de l'intérêt aux minerais de cette région, mais aucune exploitation importante n'a été tentée jusqu'à la guerre des Balkans.

b) *Les Anglais*. — Les relations commerciales de l'Angleterre et de la Turquie étaient aussi anciennes que celles qu'elle entretenait avec la France : elles dataient de la reine Elisabeth. Le premier traité de commerce entre l'Empire ottoman et la Grande-Bretagne fut conclu en 1580. A cette époque, il existait une grande rivalité entre la France et l'Angleterre et chacun de ces pays faisait de son mieux pour exercer une plus grande influence auprès de la Porte. Les Anglais firent une lutte acharnée pour que toutes les autres nations soient obligées de naviguer sous leur pavillon. Mais, ainsi que nous l'avons déjà vu, ce privilège revenait aux seuls Français. Les Anglais, cependant, après de longues négociations, obtinrent le droit de naviguer sous leur propre pavillon. Ces efforts du gouvernement anglais coïncident avec les tendances de

---

(43) Ubicini. Lettres sur la Turquie, p. 404, t. I.

(44) Ubicini. Lettres sur la Turquie, p. 402, t. I.

cette nation à la création d'un commerce universel et on la voit à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle occuper tous les grands comptoirs du monde. Tous les efforts de Napoléon au début du XIX<sup>e</sup> siècle pour chasser les Anglais du Levant échouèrent.

Le blocus du commerce anglais à Salonique resta sans succès car à cette époque les Anglais étaient déjà les maîtres de la Méditerranée. Ils faisaient du commerce libre à Salonique, y créaient des entrepôts d'où les marchandises étaient réparties dans toute la Péninsule et jusqu'en Europe Centrale. Ils faisaient ainsi une sérieuse concurrence au commerce français.

Après la conclusion du nouveau traité de commerce avec la Turquie (1838), les commerçants anglais obtinrent le droit de faire du négoce dans tout l'Empire ottoman. Les bateaux anglais pouvaient franchir librement les Dardanelles et naviguer dans la Mer Noire. Les négociants anglais payaient un droit de douane de 3 % *ad valorem*. Ils payaient les taxes d'exportation sur place. Ce traité fut reconnu par les autres grandes puissances, en particulier par la France et l'Autriche. Il facilita grandement le développement du commerce dans la Péninsule et en Serbie du Sud (45).

c) *Les Allemands*. — Les négociants allemands n'apparaissent en grand nombre dans l'Empire ottoman qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. A cette époque, la Compagnie orientale de Vienne s'efforce de se saisir du commerce d'exportation de l'Empire turc. Salonique était le siège principal de ce commerce. Les Allemands importaient de Macédoine de grosses quantités de coton destinées à l'Europe Centrale. Ce coton était transporté par caravanes jusqu'à Zemoun et de là par le Danube à Vienne. Pendant les guerres austro-turques, la marchandise empruntait la voie de la Méditerranée jusqu'à Trieste. Les commerçants allemands exportaient en Turquie des tissus des foires de Leipzig, de la verrerie, des teintures et des ustensiles. Les Allemands avaient leur consulat à Salonique et les Autrichiens à Salonique, Monastir, Skoplje (46). Beaujour (47) donne une statistique intéressante d'après laquelle l'Alle-

---

(45) Joukitch. Voyage en Bosnie (en serbe), III, 88.

(46) Beaujour. Tableau du commerce.

(47) A. Boué. Turquie, p. 170, t. III.

magnè exporte en Turquie pour 4 millions 463.000 piastres de marchandises et les autres pays européens pour 4 millions 158.320 piastres. L'importation allemande se montait à 4.544.000 piastres et l'importation française à 1.163.000 piastres. Le commerce allemand croît continuellement pour occuper la première place vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

d) *Les autres pays.* — Parmi les autres pays qui faisaient du commerce avec la Turquie par Salonique et ainsi avec la Serbie du Sud, citons : l'Italie, la Hollande, l'Espagne, la Suisse et la Russie (48).

## LES QUARTIERS COMMERÇANTS DES VILLES

### (Tcharchis)

Les boutiques et les échoppes étaient groupées selon le commerce ou le métier qui y était exercé, dans des rues portant le nom du commerce ou du métier groupé là. Ces villes aux rues étroites, bordées de petites boutiques sombres, regorgeant de marchandises de toutes sortes, étalées sous des auvents, closes par des volets de bois, rappelaient les quartiers commerçants de Byzance, transportés en Serbie du Sud par les Grecs et les Tzintzars.

Jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les tcharchis étaient strictement séparés. Aucun métier ne pouvait passer dans le tcharchi d'un autre. Cependant, la pénétration des produits manufacturés en Serbie du Sud et le passage des métiers au commerce, comme c'était le cas pour les épiciers (48 bis) et les kaftandjis (sorte de tailleurs) amenèrent une fissure dans cet ordre fixe. Au début, de tels passages dans une autre tcharchi se faisaient en groupes. Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les tcharchis strictement groupés étaient peu nombreuses. Seuls certains métiers restaient dans leurs rues spéciales : surtout ceux qui com-

---

(48) Aujourd'hui encore, dans les villages de la Serbie du Sud, les épiciers sont considérés comme des artisans.

(48 bis) Vient du turc : bez - toile.

mençaient à se perdre (kouïoundjis, kasandjis).

Les tcharchis provenaient des trois institutions économiques suivantes : bezisten, odalar et marché.

1° *Le bezisten*. — Primitivement c'était l'endroit où on vendait de la toile (48 *ter*). Le bezisten devint ensuite le bazar. Les bezistens étaient constitués par de multiples couloirs et des petites rues où les boutiques avaient un toit en forme de coupole vitrée. Cet ensemble de boutiques, d'étalages et de couloirs était couvert. Les boutiques étaient rangées suivant les métiers ou le commerce qu'on y exerçait. Plus tard, cet ordre fut rompu. Les bezistens étaient toujours des marchés libres pour tous sans tenir compte de la religion, de la nationalité, de la classe. Ceci faisait qu'on rencontrait en ces lieux une grande diversité d'articles, de vendeurs et d'acheteurs.

En Serbie du Sud, les bezistens les plus connus étaient ceux de Skoplje (49) et de Monastir (50). Outre les bezistens, les grands hans et les caravansérails servaient aussi de marchés dans les villes. Les caravansérails commencèrent à être moins utilisés à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, alors que beaucoup d'entre eux furent détruits par les fréquentes guerres austro-turques et supplantés par les tcharchis naissantes.

Les hans construits plus tard étaient beaucoup plus petits et servaient exclusivement aux voyageurs. Au début du xix<sup>e</sup> siècle, on établissait surtout de petits hans sur les routes principales (51). Un des plus grands caravansérails des villes était Kourchoumli-Han à Skoplje. On ne connaît pas la date exacte de construction de ce han, qui, d'aspect massif, ne compte qu'un étage et semble avoir été construit dans les premiers siècles de l'Empire turc. A côté du bâtiment principal s'élèvent les écuries. A l'entrée sont deux portes massives bardées de fer et fermées au moyen de chaînes. De chaque côté de cette entrée sont deux guérites creusées dans le mur. A l'intérieur, près de l'entrée, des escaliers très raides mènent à

---

(49) St. Novakovitch. De la Morava au Vardar, p. 64 (en serbe).

(50) A. Boué. Recueil, p. 258, t. II.

(51) A. Boué. Recueil, p. 201, t. I. Grisebach Reise, p. 226.

l'étage. Les mêmes escaliers se trouvent au Nord. L'étage est composé de 17 pièces (odayés) tandis que le rez-de-chaussée comprend 21 compartiments servant de dépôts. Au milieu de la cour se dresse un jet d'eau. Ce han était surtout fréquenté aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles par les commerçants de Raguse et de Venise. Kourchoumli-Han servit de bazisten jusqu'au début du xix<sup>e</sup> siècle. Vers la moitié de ce siècle, il ne servait plus qu'à la vente au détail de quelques denrées. A propos des hans des villes il importe de noter qu'ils servaient surtout de dépôts. Les commerçants allaient d'habitude séjourner chez leurs amis et ne laissaient au han que leurs marchandises.

2° *Odalaris*. — Autrefois, les artisans possédaient dans les tcharchis leurs maisons d'habitation où ils travaillaient, vendaient leurs produits et logeaient les ouvriers célibataires. L'étalage, la mise en montre des produits est d'une date postérieure, époque à laquelle notre commerce commence à s'imprégner des façons occidentales. Il existait des bâtiments spéciaux habités par les artisans de la même corporation. De ces odalaris, les corporations passèrent dans des ateliers et des boutiques et c'est ainsi que se développèrent les tcharchis.

3° *Les marchés*. — Depuis des temps très anciens il était de coutume d'exposer, le jour du marché, qui avait lieu au moins une fois par semaine, tous les produits à vendre sur la place du marché. Ce jour-là, les paysans venaient à la ville vendre leurs produits et en acheter d'autres. Le marché avait lieu le plus souvent le samedi. Selon les coutumes de la localité, il pouvait aussi se tenir un autre jour. Le marché était divisé en plusieurs parties, d'après les produits exposés. Ainsi, à la fin du xix<sup>e</sup> siècle, il existait à Skoplje treize grands marchés : At-pazar, où l'on vendait du foin et de la charronnerie ; Koïn-pazar, où on vendait le petit bétail ; Aïvan-pazar, marché aux bestiaux ; Pastrema-pazar, marché à la viande fumée ; Teretché-pazar, marché aux céréales ; Yag-pazar, pour le beurre et le fromage ; Zarzavat-pazar, marché aux légumes ; Tchoumlek-pazar, où on trouvait du lait et du babeurre ; Tenekedji-pazar, où on vendait les objets de fer-blanc ; Naloun-pazar, où on trouvait des sabots ; Yemich-pazar, marché aux fruits ; le marché aux laines, où on vendait

la laine et les lainages ; Bakal-pazar, marché au poisson sec et à l'épicerie.

Les produits manufacturés n'étaient pas exposés au marché car les tcharchis et les grands magasins vendaient seuls ces produits. Il y avait cependant des étalages de bimbelotterie. Au *xix<sup>e</sup>* siècle, on commença à abandonner ces systèmes et à créer des tcharchis qui, à vrai dire, étaient strictement établies suivant les corporations. Tout commerçant ou artisan possédait dans la tcharchi sa boutique aux volets de bois. L'esprit gréco-tzintzar commençait à régner et un ordre déterminé à s'établir. Vers la fin du *xix<sup>e</sup>* siècle, à Skoplje, par exemple, il existait dix tcharchis principales, celle des armuriers (toufehjdjis), des tailleurs (kaftandjis), des selliers et des maroquiniers (saratchs), la tchartchi couverte, celle des fabricants de pipes (tjiboukdjis), des crieurs (teladjis), des épiciers (bakals), des batteurs de cuivre (kazandjis). La plus importante de ces tcharchis était la tcharchi couverte où se trouvaient les boutiques de produits manufacturés (52).

Les boutiques étaient des bâtiments à un étage, mal éclairées et construites en matériaux peu solides. Seules les grandes maisons possédaient des magasins à deux étages, bien construits et munis de portes et de volets de fer, et bien préservés de l'incendie. Les devantures étaient protégées par des volets de bois qu'on enlevait le jour. A l'intérieur, il y avait des comptoirs et des étagères où étaient rangées les différentes marchandises. La vente se faisait d'habitude de la façon suivante : la marchandise était sortie sur de larges comptoirs devant l'acheteur qui était assis. A Skoplje, aujourd'hui encore, on peut voir dans les petites rues, dans la tchartchi turque, un pareil mode de vente. Seules, les grandes maisons de commerce avaient plusieurs pièces où la vente s'opérait à l'euro-péenne.

On ouvrait les boutiques très tôt le matin et on les fermait dès la tombée de la nuit. A midi, elles restaient ouvertes et le personnel y déjeunait. Les chrétiens recevaient leur déjeuner de chez eux, les musulmans du restaurant (atchinitza).

---

(52) St. Novakovitch. De Morava à Vardar, p. 40 (en serbe).

## Les rapports juridiques

La location créait des rapports juridiques privés régularisés par un contrat entre le propriétaire et le locataire. Ces contrats de location étaient le plus souvent oraux. Les boutiques étaient louées d'habitude pour plusieurs années. Le prix de la location était fixé pour un an, de la Saint-Dimitri à la Saint-Dimitri, et payé en plusieurs versements. Le propriétaire ne pouvait pas congédier le locataire si celui-ci s'engageait à payer le loyer offert au propriétaire. Ces locations reposaient sur l'honnêteté et la confiance réciproques. On tenait beaucoup à la parole donnée. Tout commerçant qui se respectait tenait cependant à avoir sa propre boutique.

Dans les tcharchis, il y avait beaucoup de bâtiments appartenant aux vakoufs, loués pour un an, à l'enchère publique. Ceci mettait souvent le locataire dans une situation difficile car il risquait de se trouver contraint de quitter au bout de quelques années le local où il s'était créé une clientèle. C'est pour cette raison qu'on commença d'éviter de tels bâtiments comme n'offrant pas de sécurité. Pour pallier à cet état de choses, en 1613, l'ulém de Constantinople donna ces boutiques en double loyer, c'est-à-dire que le vakouf restait le propriétaire de la boutique, le locataire payait son loyer annuel mais recevait un droit durable de location, droit qui se transmettait par héritage à sa lignée directe. Pour ce droit, le locataire était tenu de payer au vakouf, au moment du contrat, une somme déterminée, non comprise dans le loyer principal. Ce contrat s'appelait mouadjela, n'équivalait pas à un achat, mais était une sorte de legs par tapou comme les contrats agricoles. Le droit d'un tel locataire consistait en ceci qu'il passait à ses descendants directs, hommes ou femmes. Ces boutiques ne pouvaient être transformées, cédées, échangées, ni transmises en héritage à la seconde lignée, sans une permission spéciale du mutevali. Si le locataire mourait sans héritiers directs, la boutique revenait automatiquement au vakouf qui en disposait.

## LES DIFFÉRENTS COMMERÇANTS ET ARTISANS

La différenciation actuelle entre commerçants et artisans en Serbie du Sud n'existait pas sous l'Empire turc, ni antérieurement. Les métiers ou plus exactement l'exécution des travaux manuels primitifs ressemblait beaucoup au commerce et le peuple appelait tous les producteurs, sauf les agriculteurs, des artisans. A Monastir, à Skoplje, se trouvaient de véritables commerçants qui s'occupaient exclusivement de l'importation et de l'exportation en gros. Dans le reste de la masse des producteurs urbains, cette différence ne se faisait pas sentir. C'est seulement dans la deuxième moitié du xix<sup>e</sup> siècle, surtout sous l'influence de l'Occident et avec la pénétration des produits industriels, que le commerce se sépare des métiers. De véritables maisons de commerce furent créées surtout pour la vente des produits manufacturés et des denrées exotiques. L'organisation de ces maisons rappelait encore celle des corporations et de nombreux métiers absorbaient souvent le vrai commerce.

D'après les données qui nous sont parvenues, il y avait plus de cent métiers différents en Serbie du Sud, parmi lesquels il faut compter aussi, bien entendu, ceux considérés actuellement comme de simples occupations. Tous ces métiers étaient organisés en corporations (esnafs)) (53).

1) Les abadjis — préparaient les habits de drap portés dans ces régions. Autrefois, ils se rendaient à domicile pour couper les vêtements.

2) Les afiondjis — cultivaient le pavot et se considéraient comme des artisans. En réalité ceci était une sim-

---

(53) Sur le nombre des esnafs en Serbie du Sud et surtout à Skoplje, il existe plusieurs études avec des chiffres différents. D'après K'ntchov, il y avait à Skoplje 40 esnafs (la ville de Skoplje. Periodicesko-Spisanie (en bulgare), (livres 31 et 32). D'après Veselinovitch elle comprenait 42 esnafs (les métiers à Skoplje, Annuaire de N. Tchupitch, livre 17, p. 233 (en serbe). Nous nous sommes servis des données publiées par Jov. Hadji Vassilievitch dans le livre Skoplje (en serbe), Belgrade 1930, en les considérant comme les plus exactes.

ple occupation n'exigeant que des notions élémentaires.

3) Les ahtchis — faisaient la cuisine orientale.

4) Les bakals — tenaient des épiceries.

5) Les bachtovandjis — cultivaient les légumes.

Ceux-ci pourraient plutôt être rangés parmi les agriculteurs, mais ils se disaient, artisans et possédaient leur esnaf.

6) Les bestchis — tisaient la toile de coton.

7) Les bitchakdjis — fabriquaient des couteaux et des canifs, et d'autres petits objets de fer ou d'acier.

8) Les bitchkadjis — ou scieurs de long étaient plutôt des ouvriers agricoles, mais dans les petites localités ils étaient organisés en esnaf.

9) Les branchnars — vendaient la farine. Leur esnaf était de date récente. Auparavant, la farine était vendue en même temps que le sel.

10) Les brdars — fabriquaient les métiers et les instruments servant au tissage.

11) Les vounaris — vendaient la laine dans des boutiques ou en plein vent.

12) Les gazodjis — préparaient les différentes sortes de limonade.

13) Les gaïdars — préparaient les peaux des cornemuses et les outres.

14) Les gaïtandjis — fabriquaient et vendaient la passementerie.

15) Les grintcharis — fabriquaient les poteries.

16) Les deldourmadjis — préparaient le deldourm, sorte de glace comestible.

17) Les drndars — cardaient le coton et la laine servant au bourrage des matelas, des édredons et des mitans (sorte de gilet matelassé).

18) Les drvars — vendaient le bois de chauffage.

19) Les drvodeltsis — travaillaient le bois.

20) Les demirdjis — faisaient et vendaient des objets de fer : croix, couteaux.

21) Les dovandjis — coupaient le tabac.

22) Les doukmedjis — faisaient des objets en alliage de cuivre, chandeliers, mortiers, braseros, seaux.

23) Les ekmedjis — préparaient et vendaient le pain, les croissants, faisaient cuire pour les particuliers.

24) Les jitars — vendaient le blé.

25) Les ibrikdjis — faisaient des ustensiles de cuisine en cuivre.

26) Les ipektchis — dévidaient les cocons.

27) Les yorguandjis — préparaient la literie.

28) Les yemichdjis — vendaient les fruits.

29) Les kaftandjis — vendaient les mintans, les enteris, les jeleks (vêtements nationaux), des tissus de coton, du velours et des châles.

30) Les kasandjis — préparaient et vendaient les ustensiles de cuivre.

31) Les kasaps — tuaient le bétail et débitaient la viande. Cet esnaf comprenait aussi les marchands de bestiaux.

32) Les kafedjis — qui comprenaient, à côté des cafetiers, les marchands de vin et d'eau-de-vie.

33) Les katcharis — préparaient les ustensiles de bois servant à la conservation des boissons : fûts, tonneaux.

34) Les kovatchis — battaient le fer et faisaient les socs des charrues.

35) Les kojaris — vendaient le cuir et les peaux bruts.

36) Les kolaris — fabriquaient et réparaient les voitures.

37) Les kondourdjis — faisaient les chaussures modernes.

38) Les kalouptjis — préparaient les formes en bois pour les fez et les chaussures.

39) Les kantardjis — préparaient les kantars servant au pesage.

40) Les kamenaris — taillaient la pierre.

41) Les kachickaris — faisaient les cuillers et autres ustensiles en bois.

42) Les kravaris et les bivolaris — élevaient des vaches et des buffles pour le lait. Ils n'avaient pas de boutique, mais portaient le lait à domicile, ou le vendaient dans les rues.

43) Les kouyoundjis — faisaient des bijoux en argent ou en or : colliers, bracelets, bagues, boucles d'oreilles, croix, chandeliers. Ces objets étaient massifs ou en filigrane.

44) Les louledjis — faisaient des pipes et des porte-cigarettes de terre.

45) Les limonadjis — faisaient de la citronnade.

46) Les maïstoris — les maîtres-maçons.

47) Les manoufactourdjis — vendaient les produits manufacturés.

48) Les moumdjis — préparaient le savon et les bougies de suif.

49) Les moutafdjis — fabriquaient des tapis grossiers, préparaient les tissus de poil de chèvre, servant à faire des couvertures de cheval, des sacs.

50) Les nalbatis — préparaient les fers à cheval et les posaient.

51) Les naloundjis — fabriquaient des sabots.

52) Les youjaris — ou cordiers.

53) Les opantchars — tressaient les sandales.

54) Les papoudjis — ou savetiers.

55) Les saradjis — ou selliers-bourreliers.

56) Les samardjis — qui fabriquaient des bâts.

57) Les samsaris — qui étaient les intermédiaires commerciaux.

58) Les sandouktchis — qui faisaient des caisses de bois servant pour la garde-robe.

59) Les sertmedjis — préparaient les filets pour la pêche.

60) Les simidjis — ou pâtisseries.

61) Les sermadjis — exécutaient des broderies d'or et d'argent, servant à l'ornement des habits masculins et féminins chez les Turcs.

62) Les strougaris — ou raboteurs de bois.

63) Les tabazis — préparaient les peaux et en fabriquaient des vêtements. C'était un des plus vieux métiers de la Serbie du Sud.

64) Les telalis — les crieurs publics, surtout turcs ou juifs.

65) Les tenekidjis — fabriquaient des ustensiles de fer-blanc ou de fonte.

66) Les terzis — brodaient d'or et d'argent la soie et le velours.

67) Les terzis — s'occupaient des habits féminins, coupaient les sous-vêtements chauds matelassés.

68) Les toufekdjis — ou armuriers.

69) Les tkatchis — tissaient la laine et le coton.

70) Les frenk-terzis — ou tailleurs des habits modernes.

71) Les kurtchis — ou fourreurs.

72) Les kerestedjis — vendaient les matériaux de bois nécessaires à la construction.

73) Les kiostekchis — préparaient des sortes de chaînes tissées avec des boules de verre et des porte-montres.

74) Les kioumourdjis — ou charbonniers.

75) Les tchibouktchis — faisaient des pipes et des porte-cigarettes de bois.

76) Les tchoumlektchis — fabriquaient les ustensiles de cuisine : cruches, terrines.

77) Les halvadjis et bosadjis — préparaient le halva (sorte de dessert) et la bosa (boisson préparée avec de la crème de maïs fermentée).

78) Les handjis — vendaient les boissons alcooliques et possédaient des hans.

79) Les djambassis — servaient d'intermédiaires à l'occasion de la vente ou d'achat de bestiaux. Ils étaient aussi maquignons. C'était surtout le métier des tziganes.

80) Les tchulafs-douzler — ainsi s'appelaient ceux qui préparaient les belles coiffures.

## L'ORGANISATION DES COMMERÇANTS ET DES ARTISANS

Au xix<sup>e</sup> siècle, l'organisation en esnafs des commerçants et des artisans gardait encore en Serbie du Sud toutes ses caractéristiques et donnait un certain caractère à l'économie urbaine. Chaque artisan appartenait à un esnaf. Parfois plusieurs métiers voisins se réunissaient en un seul esnaf. Les esnafs étaient des corporations ayant à la fois un caractère juridique privé et un caractère juridique public. Elles protégeaient le producteur, c'est-à-dire l'artisan et le commerçant.

Les esnafs de la Péninsule des Balkans tirent leur origine des organisations artisanales et commerciales grec-

ques appelées : « Gigma ». A Byzance, au x<sup>e</sup> siècle, certains artisans étaient organisés en esnafs comme le témoigne un codex écrit sous le règne de Léon VI qui, en plus des statuts ecclésiastiques, nous parle aussi des métiers et du commerce sous le titre de « To Ekadixicov Bibiko » (54). Les esnafs byzantins étaient des organisations autonomes munies de chartes impériales. A la tête de chaque esnaf était un chef. Il n'était pas obligatoire de faire partie de ces corporations.

Les esnafs apparaissent chez les Yougoslaves au xiv<sup>e</sup> siècle, à l'instar de Byzance. Depuis l'arrivée des Slaves dans la Péninsule jusqu'au xix<sup>e</sup> siècle, le commerce était aux mains des étrangers et en Serbie du Sud, aux mains des Grecs, des Ragusains et des Vénitiens. Le besoin ne se faisait donc pas sentir de telles organisations. Les esnafs étaient organisés suivant le type byzantin ou ragusain. Dans les lois serbes du xiv<sup>e</sup> siècle, ils tendaient à diminuer le nombre des artisans pour éviter une concurrence déloyale et un danger commun (55).

Sous le règne du tsar Douchan, existaient les esnafs suivants : ceux des forgerons (56), des potiers (57), des orfèvres (58), des tailleurs (59), des fourreurs (60), des scornianis (61), des cordonniers (62), des batteurs de cuivre (63), des menuisiers (64), des maçons (64 bis), des tailleurs de pierre (65), des selliers (66).

---

(54) Dr H. Goehring, *Das Zunfwesen Konstantinopoles in X Jahrhundert-Ein Vortrag ueber* « le livre du préfet ». *Jahrbuch*, 1909.

(55) St. Novanovitch. Selo, p. 67 (en serbe).

(56) Glasnik, t. XV, p. 270 ; Detchanska Hriss. 22, 6 i ; Mon. Serbica 63, 9 i.

(57) Glasnik, t. XV, p. 270 ; Spomenik, t. III, p. 42 ; Spomenik, t. IV, p. i 7.

(58) Spomenik, t. IV, p. 7 ; Mon. Serbica 63, 98 ; Codex du tsar Douchan, p. i 33.

(59) Spomenik, t. III, p. 44.

(60) M. Poutsitch, Spomenitsa, liv. I, p. 128.

(61) Spomenik, t. IV, p. 7.

(62) Spomenik, t. III, p. 44.

(63) Detchanska Hriss., p. 125.

(64) Spomenik, t. IV, p. 7.

(65) Glasnik, t. XV, p. 304.

(66) Detchanska Hriss., p. 125.

Il semble que les Turcs avant même leur arrivée dans la Péninsule des Balkans, en contact avec Byzance, aient adopté des métiers pratiqués à Byzance ainsi que leur organisation, en leur donnant des noms d'origine arabe. L'influence des Turcs sur les métiers de la Péninsule fut très grande. Non seulement ils apportèrent quelques nouveaux métiers, mais ils donnèrent leur terminologie à tous les métiers déjà pratiqués et à leur organisation.

Cette terminologie fut adoptée par les peuples de la Péninsule et c'est elle que nous retrouvons en Serbie du Sud. Les principaux mots turcs employés dans l'artisanat étaient les suivants : esnaf (67), zanat (68), roufet, kalfa, tchirak, oustabacha, esnaf-oulilé, hak, aïlouk, sandouk, tefter, kehaïa, tchaouch, mouchteria, teskeré, achtia, tchekmedjé.

Les dénominations de certains outils étaient également turques. On remarquait aussi certains mots italiens apportés certainement par les Ragusains et des mots allemands apportés par les colons allemands les Sasses.

## Les Statuts

Les esnafs avaient leurs statuts. Le sultan Mousta-pha III donna de nouveaux statuts aux esnafs en 1773. D'après eux, les corporations obtinrent le droit de régler eux-mêmes leurs différends. Pendant le Tanzimat, les esnafs subirent quelques modifications. Ils n'avaient pas de statuts écrits mais transmis de génération en génération, sous forme de coutumes strictement fixées.

Les statuts étaient les mêmes pour tous les esnafs. Ils déterminaient exactement les travaux des esnafs, les rapports des esnafs envers leurs membres, envers un tiers, et envers les autorités.

---

(67) Detchanska Hriss., p. 61.

(67 bis) Esnaf est le pluriel du mot arabe sounoufoul, qui signifie espèce, ordre et qui au figuré veut organisation.

(68) Zanat vient du mot arabe saanat, ce qui signifie occupation.

Chaque esnaf jouissait d'une autonomie complète. Les statuts fixaient également la durée de l'apprentissage pour obtenir le titre de kalfa, ainsi que le temps du compagnonnage. Ils fixaient les rapports entre maîtres, compagnons et apprentis. Ils réglaient aussi la façon de choisir les fonctionnaires de l'esnaf, ainsi que les droits et les devoirs des membres, la compétence du comité directeur et de l'assemblée d'un esnaf, le mode et l'exécution des châtiments. Les statuts disaient que chaque artisan ne pouvait ouvrir boutique que dans sa tchartchi, et réglaient les questions du métier. Le comité directeur de l'esnaf se réunissait d'abord dans les « odalars » et quand ils furent abandonnés, l'esnaf se procura un local particulier.

## Le Comité Directeur

Tout esnaf était dirigé par un bureau composé de l'oustabacha, du tchaouch, du secrétaire et de douze maîtres âgés. A la tête de l'esnaf était le kehaïa qui représentait l'esnaf devant les autorités. Chaque association possédait sa caisse et son sceau.

*Le kehaïa.* — Il dirigeait l'esnaf. Il servait d'intermédiaire entre les autorités et l'esnaf. Il était élu à vie par les maîtres et les kalfas. Ce titre honorifique pouvait lui être enlevé s'il ne remplissait pas consciencieusement son devoir, le kehaïa était toujours un musulman.

A l'origine, il n'y avait qu'un seul kehaïa pour tous les esnafs.

Plus tard, chaque esnaf eut son kehaïa. Ce titre était envié de beaucoup de musulmans car il rapportait certains revenus.

Le kehaïa distribuait le travail et déterminait le prix et la qualité des produits, surveillait la production et le travail. Il délivrait les permis nécessaires à la promotion aux grades de kalfa et de maître. Personne ne pouvait ouvrir une boutique sans sa permission, ni la faire fermer. Il déterminait le nombre maximum d'apprentis qu'un maître pouvait avoir. Il recevait les plaintes, menait les enquêtes, réglait les différends, prononçait les

sentences, d'accord avec les oustabachas et les autres membres du comité directeur, les kalfas et même dans certains cas, avec les apprentis. Les peines prononcées étaient surtout sévères en cas de tromperie ; le châtiement le plus usité consistait à frapper le délinquant sur la plante des pieds. Le comité directeur possédait un « falak » (69) dans lequel on mettait le coupable qui recevait son châtiement devant tout l'esnaf réuni.

Le nombre de coups de bâton variait de dix à vingt-cinq. La peine pouvait consister en une amende qui était versée à la caisse de l'esnaf. Le châtiement le plus sévère était l'interruption du travail. Le kehaïa, d'accord avec le comité, pouvait châtier un maître en lui faisant interrompre son travail de trois jours à cinq semaines.

La peine suprême au Moyen Age était l'anathème.

*Le Oustabacha.* — Il s'occupait des affaires intérieures de l'esnaf, d'accord avec le reste du comité et le kehaïa. Le kehaïa le consultait toujours avant la prononciation des sentences. Il était chargé de la garde du sceau de l'esnaf.

*Le kalfa-bacha.* — Il avait à peu près les mêmes prérogatives que le oustabacha, mais seulement en ce qui concernait les kalfas. Il était choisi parmi les vieux compagnons.

## L'Assemblée de l'Esnaï

Ces assemblées siégeaient suivant les besoins et discutaient des questions importantes concernant l'esnaf. Le droit de vote était réservé aux maîtres. Les kalfas n'étaient que de simples auditeurs. L'assemblée était présidée par le kehaïa et en son absence par le oustabacha ou le kalfa-bacha. Elle élisait les fonctionnaires de l'esnaf. Le plus souvent on y discutait le prix des produits et l'augmentation du salaire des kalfas.

---

(69) Instrument de torture.

## L'Apprenti, le Kalfa et le Maître

a) *Les apprentis.* — On les appelait des tchiraks. Les enfants apprenaient le plus souvent le métier de leur père. Il était de coutume de les envoyer comme apprentis chez un autre maître pour mieux apprendre l'obéissance et l'activité. Les enfants dont les parents n'étaient pas artisans, les petits paysans, étaient d'abord pris à l'essai afin de voir s'ils avaient des aptitudes au métier. On confiait au maître les enfants de 12 à 15 ans. Le père ou le tuteur remettait son enfant ou son pupille entre les mains du maître qui avait tous pouvoirs sur lui (70). Il habitait et mangeait dans la maison du maître. En retour, les parents de l'apprenti apportaient au maître des provisions alimentaires. L'apprentissage durait d'habitude un an et demi. Les six premiers mois, l'apprenti servait aux besoins domestiques du maître et se rendait à l'atelier quand il n'avait plus rien à faire à la maison.

Au bout de six mois on l'initiait aux travaux les plus élémentaires du métier. Si l'apprenti savait travailler au bout de dix-huit mois, il était promu petit-kalfa. Il restait deux ans dans cette situation, au bout desquels il devenait kalfa.

Le maître avait le droit de renvoyer à son gré l'apprenti. D'après la constitution de l'esnaf, le renvoi devait toujours avoir une raison valable. L'apprenti renvoyé ne pouvait plus être accepté par aucun maître du même esnaf. Les règlements ne permettaient pas de changer de maître.

*Les kalfas.* — On obtenait le droit d'être kalfa après deux ans et demi ou trois ans d'apprentissage. Les kalfas s'occupaient uniquement du métier et n'étaient pas employés aux travaux domestiques. Ils recevaient un salaire

---

(70) Quand il remettait l'enfant au maître, le père prononçait les mots suivants : « La chair est à toi, les os à moi », ce qui voulait dire qu'il pouvait battre l'enfant à sa guise, à condition de ne pas l'estropier.

fixé tous les ans et des cadeaux en nature : chaussures, vêtements. Les kalfas et les apprentis logeaient dans la maison du maître et primitivement dans les odalars de l'esnaf. Ils mangeaient ensemble et vivaient en communauté.

Les kalfas et les apprentis rentraient chez eux le samedi soir pour changer de linge et prendre un bain, s'ils étaient de la localité. S'ils venaient de loin, ils ne rejoignaient leurs foyers que pour les fêtes, Noël, Pâques ou les événements de la famille, mariages, décès. Les statuts des esnafs comprenaient des règlements portant sur la conduite des kalfas. Les jeunes devaient le respect aux plus âgés de l'esnaf ou d'une autre corporation : ceci était sévèrement surveillé. Les kalfas assistaient aux assemblées à l'occasion de l'élection du kehaïa. Après deux ans de compagnonnage le kalfa pouvait devenir maître. Pour être promu maître, un kalfa devait présenter un « chef-d'œuvre » devant le kehaïa, l'oustabacha et douze membres du comité qui nommaient alors le kalfa, maître.

*Les maîtres.* — Quand un kalfa était promu maître, l'esnaf lui procurait une boutique dont il discutait le loyer. L'apprenti, en devant kalfa, recevait du maître les outils les plus nécessaires à son métier. Plus tard, il s'en procurait d'autres et, en devenant maître, complétait son outillage.

Le nouveau maître recevait dès le premier jour de l'ouverture de sa boutique la visite des autres maîtres de l'esnaf qui, s'il était pauvre, lui faisaient cadeau d'une petite quantité de leurs produits.

Les kalfas n'avaient pas le droit de se marier. Devenus maîtres, ils étaient considérés capables de se fonder un foyer et de nourrir une famille. Les nouveaux maîtres se mariaient en général dans la famille où ils avaient fait leur apprentissage et ils recevaient de leurs anciens maîtres un petit capital pour s'installer.

---

## Les sorties de l'Esnaf (teferitch)

Chaque esnaf organisait une fois par an une sortie. Ces sorties auxquelles prenaient part les représentants de l'autorité et de l'église se faisaient en grande pompe. C'est surtout au moment de ces sorties qu'on se faisait les montées en grade. Les frais de l'excursion étaient supportés par les maîtres et les kalfas. Ce jour-là, d'habitude, les chrétiens se rendaient sur les terres d'un monastère. L'esnaf, ce jour aussi, déterminait le montant des dons à faire à l'église.

## L'Église et les Esnafs

L'église se mêlait beaucoup aux esnafs. Elle exigeait des maîtres, des kalfas et des apprentis qu'ils soient pieux, qu'ils suivent régulièrement la messe, qu'ils remplissent leurs devoirs envers les malades et les morts. L'église, à côté des autorités laïques, sanctionnait aussi les statuts des esnafs. Elle exigeait que tout esnaf ait son patron, qu'il fasse faire dans les nouvelles églises quelques fresques à ses frais et qu'il servît à l'église une subvention pour son entretien.

Les esnafs se rendaient très volontiers dans les monastères et possédaient dans certains des appartements où les membres de la corporation venaient passer l'été avec leur famille.

## IMPORTANCE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE DES ESNAFS

Outre les obligations purement juridiques que les esnafs imposaient à leurs membres, ils leur conféraient des avantages économiques. L'esnaf s'occupait de procurer

à ses membres des matières premières à bon marché, il faisait les prix des produits fabriqués, veillait à la qualité du matériel et à la fabrication.

Les esnafs jouèrent un grand rôle social et éducatif dans la vie urbaine de la Serbie du Sud. Au Moyen Age, les rares lettrés étaient formés dans les monastères, dans les églises et dans les écoles grecques peu nombreuses et fort primitives de Salonique et d'Athènes, et au début du xix<sup>e</sup> siècle, dans la Serbie libérée ou dans la lointaine Russie. Les grands producteurs étaient très rarement lettrés, possédaient peu souvent quelques notions rudimentaires de science, d'économie et de littérature. Les éducateurs du Moyen Age étaient surtout des moines et des prêtres — à peu près inabordables à la classe moyenne. A défaut d'écoles, les maîtres prenaient soin de l'instruction des apprentis et des kalfas pour en faire des futurs maîtres et des citoyens. La presque totalité de la population urbaine avait passé par cette « école pratique » et avait reçu des esnafs leur instruction civique et économique.

Les esnafs jouèrent un très grand rôle qui n'a encore été ni complètement étudié, ni justement apprécié, dans la formation de notre classe urbaine jusqu'à la fin du xix<sup>e</sup> siècle.

Par leur règlement et leurs coutumes sévères mais justes, les corporations apprirent à la population urbaine le zèle, l'honnêteté, l'émulation, l'amour et l'orgueil du métier, la force de caractère, la solidarité et la sociabilité.

A défaut de lois sur le commerce et de mesures juridiques, la vie économique a pu subsister et fonctionner normalement grâce aux sévères réglementations des esnafs. Elles étaient appliquées à la manière de lois religieuses et toute infraction à leur application déchaînait la vindicte publique bien plus redoutable à cette époque que le sont actuellement toutes les prescriptions pénales, juridiques et policières.

---

## CHAPITRE V

---

### L'INDUSTRIE

Sous l'Empire turc, c'est-à-dire jusqu'au début du xx<sup>e</sup> siècle, l'industrie était très peu développée en Serbie du Sud et n'existait même pas au sens propre du mot.

La transformation de la matière première appartenait à l'artisanat et à l'industrie domestique. Les produits manufacturés de première qualité étaient importés. Les quelques entreprises d'une certaine importance, qui occupaient plusieurs ouvriers et où était appliqué le principe de la répartition du travail, n'avaient qu'une importance locale.

Vers la fin du xix<sup>e</sup> siècle apparaissent des entreprises d'une certaine importance, dans la meunerie, la tannerie, l'huilerie de pavots, la passementerie, la corderie, mais elles sont très rudimentaires et n'ont rien de la vraie industrie. On peut donc dire que l'industrie en Serbie du Sud commence après la guerre des Balkans, ce qui dépasse le cadre de notre exposé.

---



## CHAPITRE VI

---

# LES INSTITUTIONS DE CRÉDIT

Le principe du crédit dans le sens actuel du mot, n'était ni connu ni pratiqué en Serbie du Sud, pendant l'Empire turc. Les premières institutions de crédit à l'instar de celles de l'Europe commencèrent à se former dans l'Empire ottoman, à l'époque du Tanzimat. La spéculation sur la monnaie se faisait alors par des particuliers, surtout des juifs et des tzintzars appelés « sarafs ». Ils prêtaient l'argent sur gages ou sur reçus (senet) garantis par des répondants. L'intérêt pouvait atteindre des taux incroyables, bien que son maximum eût été réglé à l'époque du Tanzimat. Les sarafs n'étaient donc pas des banquiers, mais des usuriers.

Certains particuliers prêtaient de l'argent à leurs amis sans reçu, simplement sur la confiance et ne demandaient en général pas d'intérêt. Ce système se pratiquait surtout dans les petites localités et dans les régions de petchalbars. Il était très fréquent de voir l'endetté ne pas rendre à temps la somme empruntée. Dans les opérations purement commerciales il existait des polices (sortes de lettres de change) délivrées par les commerçants. L'insécurité publique et le manque d'institutions financières rendaient très difficile le transport de l'argent. Les commerçants qui avaient de l'argent à recevoir pour une marchandise donnée à crédit (le plus souvent expédiée de Salonique) délivrait une police à un autre commerçant ayant à régler des dettes aux firmes de Salonique. Ce mode de paiement était très répandu et très utile pour les transactions commerciales, car les exportateurs pouvaient

ainsi à tout moment se procurer de l'argent chez les importateurs. La formation de sociétés par actions était inconnue en Serbie du Sud pendant l'Empire turc. Les quelques banques fondées à partir de la deuxième moitié du xix<sup>e</sup> siècle avaient un capital appartenant à l'Etat ou à une nation étrangère. Parmi les banques les plus connues, ayant des succursales dans les villes de la Serbie du Sud, nous citerons à côté de la Banque Zirat, la Banque Ottomane, la Banque d'Orient, la Banque de Salonique et la Banque d'Athènes.

Nous avons vu que chaque esnaf possédait sa caisse. Certaines de ces caisses devinrent vers la fin du xix<sup>e</sup> siècle de véritables institutions communes de crédit servant à l'entraide. Il existait par exemple une importante institution de ce genre appelée « Grozd » (1), qui rassemblait tous les aubergistes de Skoplje. Les cafetiers avaient leur institution de crédit du nom de « Lubov » (2) et les tailleurs du nom de « Terzia » (3).

A côté de ces institutions de crédit reposant sur une base professionnelle, les chrétiens possédaient sous l'Empire turc des organisations économiques dirigées par l'église : les fonds. Ces organisations se livraient également à des opérations de crédit et étaient dirigées par l'église. Les plus connues étaient celles de Saint-Dimitri à Monastir, de Saint-Georges à Prizren, le fonds de l'icône de la Sainte-Vierge Miraculeuse de Petch, celui de l'église du roi Oouroch à Ferizovitch. Beaucoup de ces fonds, surtout ceux de Kossovo, se transformèrent après la libération en véritables institutions modernes telles que la « Banque de la Vieille-Serbie ».

En conclusion, on peut dire avec juste raison que des institutions de crédit au sens actuel du mot n'existaient pas en Serbie du Sud, sous l'Empire turc, c'est-à-dire avant et au cours du xix<sup>e</sup> siècle. Les opérations de crédit étaient faites par les usuriers pour les prêts privés et au moyen de lettres de change pour le commerce.

---

(1) Grozd, mot slave signifiant grappe.

(2) Lubov, mot slave signifiant amour.

(3) Terzia, mot arabe signifiant tailleur.

## CHAPITRE VII

---

# L'EXPLOITATION DES MINERAIS

L'exploitation des minerais a toujours joué un rôle important en Serbie du Sud de sorte qu'elle était aux époques où cette exploitation fleurissait, économiquement forte et formait la plus grande puissance politique.

Il semble que cette exploitation ait été pratiquée dans la Péninsule des Balkans avant même les Romains, ce que nous ne pouvons confirmer. A l'époque romaine, les mines étaient organisées et nombreuses dans ces régions. Dans l'actuelle Serbie du Sud, les Romains avaient des colonies et s'occupaient de l'exploitation de leurs minerais d'or et d'argent surtout. Ils y avaient leurs inspecteurs des mines (*procuratores metallorum et comes metallorum per illiricum*).

Quelques dénominations romaines survivent encore dans certaines contrées de la Serbie du Sud (Kratovo), telles que *sgura* (scorie) qui vient du latin *scoria* ou *scauria*. Après la chute de l'Empire romain, pendant les temps troublés de la migration de certains peuples, de l'arrivée des Slaves dans la Péninsule des Balkans, il semble que l'exploitation des mines ait cessé dans ces régions et on ne peut plus en parler qu'au début du *x<sup>i</sup>* siècle. Au *xiii<sup>e</sup>* siècle, cette exploitation prit un grand essor qui dura pendant tout le *xiv<sup>e</sup>* et le *xv<sup>e</sup>* siècle.

Les mines furent surtout florissantes après l'arrivée des Sassès amenés des Carpathes par le roi Ouch I<sup>er</sup> (1246-1276). Outre les Sassès, mineurs expérimentés, les indigènes travaillaient aussi à l'exploitation.

Sous les Etats serbes du Moyen Age, le roi était possesseur des mines et les affermit à des entrepreneurs sasses et ragusains. Plus tard, le fermage fut remplacé par l'achat et les mines devinrent des propriétés privées.

L'exploitation se faisait à l'aide de puits circulaires ou carrés. Le minerai extrait était mis en tas et mesuré à l'aide de « cables », puis concassé, fondu et forgé. Le métal obtenu était exporté sous forme de barres et raffiné à l'étranger.

De telles raffineries existaient à Raguse (*domus ubi raffinatur et colatur argentum*). On en note également une à Prichtina (1418).

Les puits de certaines mines avaient un nom spécial ; ainsi, dans la mine de Treptcha, ils s'appelaient Slavomir et Slavka.

Les mineurs, d'abord, furent des ouvriers royaux ; plus tard, Oüroch II les céda au monastère Bagnski. Oüroch III, par une ordonnance, les obligea à fournir chaque année une quantité déterminée de métal au monastère Detchani. Les mineurs payaient au roi la dîme royale (*urburare*).

L'exploitation des mines atteignit son maximum au cours des <sup>xiii</sup><sup>e</sup> et <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècles ; la conquête de la Serbie du Sud par les Turcs marqua le commencement de sa décadence.

La cause de cette régression rapide fut, outre les guerres amenant une rapide diminution de la population, la défense d'exporter les métaux que les Turcs promulguèrent dès leur installation. L'exploitation des mines n'était plus une profession libre, elle se faisait par la corvée. Les Turcs confiaient l'exploitation à un homme riche, contre son gré. Une partie des revenus lui revenait si la mine rapportait, sinon il était responsable financièrement de l'exploitation devant la Porte. Les mineurs perdirent tous les privilèges dont ils jouissaient pendant les Etats serbes. Ils ne pouvaient plus extraire les minerais argentifères à leur compte et commencèrent à émigrer. L'exploitation des mines régressa rapidement pour s'éteindre complètement.

Cet état de choses dura presque jusqu'à la fin du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle où sous l'influence du Tanzimat on commença à faire revivre cette branche de l'Economie.

## CHAPITRE VIII

---

### LES PETCHALBARS

Les petchalbars constituaient une branche à part de l'économie nationale de la Serbie du Sud, les adultes et les adolescents masculins se rendaient à l'étranger pour gagner leur vie. Au cours du xix<sup>e</sup> siècle, la Serbie du Sud était un pays très riche et très fertile, mais relativement peu peuplé, et la cause de cette émigration ne pouvait être la surpopulation du sol natal. Si on se rappelle que les petchalbars comprenaient surtout des chrétiens, peu de musulmans et d'Albanais, on peut en déduire que cette migration était due au système féodal turc qui donnait les terres fertiles aux tchifliks-saïbis et aux spahis, refoulant les chrétiens dans les montagnes et sur les terres stériles. Au courant des xvi<sup>e</sup>, xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles également, les chrétiens se multipliaient plus rapidement que les Turcs malgré la polygamie en usage chez ceux-ci. Les chrétiens commencèrent alors à rejoindre les plaines et les villes et des villes partirent à l'étranger gagner leur vie.

Au moment de la décadence du système féodal, les beys commencèrent à vendre leurs terres aux chrétiens. Ceux-ci émigraient pendant quelques années puis revenaient riches acheter les terres féodales.

Au début du xix<sup>e</sup> siècle, on commença à trouver sur les marchés les produits jusqu'alors purement domestiques, ce qui fit sentir la nécessité de l'argent.

Les Grecs et les Tzintzars, en s'occupant de commerce, passaient de longues années à l'étranger et leurs gains accumulés ainsi hors du pays firent envie à leurs

voisins slaves qui commencèrent à s'expatrier. On remarque d'ailleurs que la partie ouest de la Macédoine qui était habitée par de nombreux Grecs et Tzintzars fournissait le plus grand nombre de petchalbars. L'insécurité des chrétiens et de leurs biens, surtout vers la fin du xix<sup>e</sup> siècle, où les différents mouvements pour la libération commencèrent à agir, provoquait les départs. En 1890, 3.800 personnes partirent de Vélès à l'étranger. Le départ des Serbes du Sud à la petchalba n'est certainement pas de date récente. En 1620, le voyageur de Heya parle déjà d'eux : il en a rencontré entre Lulé-Bourgos et Tchorloua : « Nous rencontrâmes le grand nombre d'Albanais, qui s'en alloient en Natoli, pour moissonner et tirer quelque avantage de la fainéantise et lâcheté des Turcs qui habitent le pays, ce qu'ils font tous les estés, s'en retournent chez eux orès que la saison est passée pour y coler l'Hyver avec le peu qu'ils ont gagné ». En parlant des Albanais, il veut sans doute dire les Yougoslaves des environs de Debar qui s'habillent comme eux. Presque toute la Serbie du Sud au xix<sup>e</sup> siècle était un pays de petchalbars.

La plupart de ces émigrants venaient des montagnes de l'Ouest de la Macédoine, ainsi que de la campagne de Vélès. Ils quittaient leurs foyers au printemps, vers la Mladentsi (22 mars) ou vers la Saint-Georges (6 mai) et rentraient vers la Saint-Dimitri (8 octobre). Quelques-uns restaient plusieurs années absents. Il était rare de voir un petchalbar se fixer définitivement à l'étranger, exception faite pour la Serbie et la Bulgarie où il amenait sa famille. Ils partaient le plus souvent en Taïfa et s'entraidaient à l'étranger. Ils habitaient et mangeaient en commun (1).

Les vieux petchalbars emmenaient d'habitude des apprentis et des aides adolescents qui recevaient un salaire semestriel appelé ak. Les petchalbars étaient très travailleurs et très économes. Ils pensaient toujours à leurs familles auxquelles ils envoyaient de l'argent par l'intermédiaire d'un kiridji. Outre leur argent, ils rapportaient l'argent d'autres petchalbars qu'ils remettaient aux familles. Ils déposaient parfois leur argent dans les ban-

---

(1) A. Krstitch Trayan, p. 293, 393, Skoplje, 1932.

quès du pays où ils travaillaient ou y achetaient des biens immobiliers surtout des bâtiments.

Jusqu'à la guerre de Crimée (1854), les petchalbars de la Serbie du Sud se rendaient surtout à Constantinople, en Asie Mineure et en Egypte. Après cette guerre, ils allaient surtout en Serbie, comme boulangers, épiciers, laitiers (yogourt), maçons, briquetiers. En Europe Centrale (Berlin, Vienne, Budapest), ils travaillaient comme marchands de pâtisserie, de glace et de limonade. Beaucoup émigraient en Russie, surtout du Haut et du Bas Polog et raffinaient le pétrole à Bakou.

Vers la fin du xix<sup>e</sup> siècle, ils commencèrent à se rendre en Amérique et à la veille de la guerre des Balkans il y avait en Amérique du Nord 30.000 Serbes du Sud. On en trouvait aussi dans tous les autres pays d'Asie, d'Europe et d'Afrique.

---



## CONCLUSIONS

---

Si, à la fin de cette étude, nous jetons un regard sur toutes les phases ayant une importance capitale dans la vie économique de la Serbie du Sud au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, nous pouvons en tirer les conclusions suivantes :

1° La Serbie du Sud constitue une entité géographique et économique pouvant mener une vie économique autonome. Elle se différencie des autres provinces de la Péninsule des Balkans ainsi que de celles faisant partie intégrante de l'actuel Royaume de Yougoslavie, tout d'abord par ses particularités géographiques, son ensemble de montagnes, son grand nombre de plaines fertiles, son abondance en eaux courantes, ses grands lacs, son climat particulier, sa faune et sa flore spécifiques. La situation périphérique (en comprenant Salonique) qu'elle occupait au cours du XIX<sup>e</sup> siècle dans la Péninsule des Balkans, ses moyens de communications longitudinaux et transversaux relativement praticables suivant le plus souvent les bassins des fleuves et les vallées des montagnes, lui confèrent une importance particulière. Le rôle de pays intermédiaire dans l'échange des denrées entre l'Orient et l'Occident, qu'elle s'attribuait d'ailleurs depuis les temps les plus reculés, grâce à la place qu'elle occupait dans la sphère économique et culturelle méditerranéenne, atteignit son apogée au XIX<sup>e</sup> siècle et plus précisément lors du Blocus Continental. Les richesses naturelles du sol de la Serbie du Sud, ont également contribué à sa prospérité économique. En un mot la nature a richement doté la Serbie du Sud pour une vie économique florissante.

2° Sur ces qualités géographiques, en quelque sorte permanentes et pré-déterminées, viennent se greffer des influences politiques dont l'importance n'est pas moindre dans la vie économique de cette région. Si elles se font à peine sentir au cours de l'histoire, elles atteignent leur pleine valeur au XIX<sup>e</sup> siècle. Les idées de la Révolution Française de 1789, se firent sentir au début du XX<sup>e</sup> siècle dans l'Empire ottoman, et ébranlèrent en

premier lieu la raïa chrétienne endormie de la Péninsule des Balkans. La Choumadie s'est tirée la première de son sommeil pour former la Serbie indépendante (1804). Les Grecs suivent (1827) et l'Etat Bulgare indépendant est formé le dernier (1875). Les créations d'Etats chrétiens, nationaux et libres, dans la Péninsule des Balkans a une grande influence sur l'éveil national des chrétiens de la Serbie du Sud. Ce mouvement est aussi en rapport avec la prospérité économique de la population. Les barrières douanières créées par ces états nationaux autour de la Serbie du Sud font abandonner les anciennes voies commerciales et entravent le commerce d'exportation de cette contrée. La Sublime Porte, consciente de l'insuffisance de son système, et pour éviter une désagrégation sent alors le besoin de se moderniser. Elle instaure dans l'Empire ottoman la période des réformes importantes. La création de l'armée permanente dont l'entretien exige une économie développée fait que les chrétiens, aptes à une vie économique et culturelle commencent à être considérés. A l'époque du Tanzimat, la Porte proclame, contrairement à l'esprit du Coran, l'égalité en droit et en devoirs de tous les habitants de l'Empire. Les idées du Tanzimat, tout en n'ayant pas connu d'application définitive, laissent des traces importantes dans la vie économique de la Serbie du Sud. En effet, à cette époque on supprime le système des spahis, on instaure des impôts et des taxes moins lourds et on permet définitivement aux chrétiens de s'occuper librement de commerce et de prospérer économiquement. Avec la prospérité leurs aspirations vers un état national libre ne cessent de grandir. Il se fait alors un grand mouvement pour instruire le peuple et fonder des écoles. On voit donc que les idées du Tanzimat n'ont pas réussi à créer une « Turquie moderne » mais ont permis aux raïas d'obtenir quelques droits politiques et d'acquérir une grande expansion économique, de devenir riches, et d'aborder l'action libératrice. C'est ce dernier point surtout qui nous montre les relations étroites existant entre les phases économiques et politiques d'un pays.

3° Ces moments politiques entraînèrent une nouvelle orientation de la vie économique de la Serbie du Sud. La voie habituelle de circulation du commerce de Salonique vers l'Adriatique, fut définitivement abandonnée et une nouvelle direction vers Salonique fut empruntée. C'est d'abord la vallée du Vardar qui obéit à cette direction bientôt rejointe par Kossovo, la Metohia et le Sandjak. On abandonne aussi le transport par caravanes et le commerce des foires pour instaurer le système de transport par voitures et les bazars. Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, on construit la ligne de chemin de fer Morava-Vardar et un peu plus tard Bitolia (Monastir) est relié à Salonique par une voie

ferrée. Ces nouveaux moyens de communication font périlcliter certains centres jusque-là prospères tandis que d'autres deviennent florissants. Ceci a de grosses répercussions sur la vie de la population urbaine. Le XIX<sup>e</sup> siècle apporte de grandes modifications dans la vie économique intérieure. L'habitude de faire du commerce suivant le mode byzantotzintzar est abandonnée (abandon des bezistens pour le commerce des odalars pour l'artisanat) et remplacée par la façon moderne venue d'Occident. Ce processus de modernisation dure pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, il est surtout soutenu par les nouvelles générations de commerçants et d'artisans instruits. Une vie économique développée permet à ces méthodes d'avoir le dessus dans la lutte avec une tcharchi conservatrice et de faire périr les vieilles traditions. C'est au XIX<sup>e</sup> siècle que la population slave émigre progressivement des villages vers les villes et commence à abandonner ses occupations exclusivement agricoles pour s'adonner au commerce et à l'artisanat. Ceci entraîne un développement rapide d'une dizaine de villes de la Serbie du Sud qui comptent vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle 20.000 habitants environ, ce que nous ne rencontrons pas dans les autres provinces de la Péninsule des Balkans.

4° Les influences étrangères sur la vie économique de la Turquie se firent sentir durant tout l'Empire et surtout après la Capitulation de 1535 quand la France commença à jouer un rôle important dans l'échange des biens de l'Empire ottoman et à se faire l'unique protectrice des chrétiens conquis. Elle fut suivie par l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et l'Allemagne. Cette influence étrangère est ressentie en Serbie du Sud surtout dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle, du Blocus Continental à nos jours. Ceci s'explique par la situation géographique de la Serbie du Sud, par le caractère cosmopolite de sa population en relations commerciales avec tous les autres pays européens et enfin par le délaissement du sol natal. Il s'établit alors une concurrence entre tous les pays d'Europe pour la conquête des marchés de la Serbie du Sud, ce qui explique l'installation d'un grand nombre de consulats dans les principales villes de cette région. Cependant, aucune des nations européennes ne laissa des traces aussi profondes dans la vie économique de la Serbie du Sud que la France. La meilleure preuve en est que toute nouveauté au point de vue négoce était désignée par l'expression « à la franga », c'est-à-dire à la française.

5° D'autre part, de grands changements se produisent dans la vie des paysans. On passe progressivement de l'économie domestique au système de l'achat sur les marchés. Le spahisme, un des facteurs essentiels de l'économie agricole, est en décadence, tandis que la raia peut acheter les terres des spahis et

ainsi devenir propriétaire de biens fonciers ce qui était très rare dans les siècles antérieurs. Les idées modernes pénètrent dans les villages et entraînent le renforcement des intérêts individuels amenant la décadence des zadrougas et de l'esprit collectif. Des nouveautés sont également introduites dans la façon de travailler la terre et les instruments aratoires. Les besoins d'un foyer agricole sont en accroissement constant et celui-ci se voit contraint d'avoir recours aux produits manufacturés. C'est à cette époque que certaines plantes d'une vente internationale, le tabac, le pavot, le coton et le riz, sont introduites en Serbie du Sud. La grande valeur marchande de ces plantes entraîne un enrichissement facile et rapide de la population rurale dans les contrées où elles sont cultivées.

6° Toutes les phases que nous venons d'énumérer font du XIX<sup>e</sup> siècle, une époque très importante de la vie économique de la Serbie du Sud et exercent une influence directe ou indirecte sur la totalité de l'économie de la Péninsule des Balkans. Elles ont aussi un grand retentissement dans le commerce mondial avec le Proche Orient. Ces facteurs économiques ont grandement influencé la vie politique des Balkans qui au cours de ce siècle est très agitée. Beaucoup de phénomènes étudiés en détail dans notre travail sont importants pour la science en général, car ils nous offrent un processus économique dont les différentes phases sont presque organiquement liées, d'une province des plus importantes dans la Péninsule des Balkans. Beaucoup de ces phénomènes sont en décadence à cause de la nouvelle façon de vivre. Ce serait une perte irréparable pour l'histoire économique des Balkans que de ne pas les mentionner.

Notre principal devoir était de recueillir et d'étudier ce matériel croyant faire de cette façon œuvre utile pour la Science en général, pour l'étude du passé des Balkans et la meilleure compréhension de ses problèmes économiques actuels.

Vu : Pour le Doyen :

L'assesseur :

G. RIPERT

Vu : Le Président de Thèse,

Roger PICARD

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

CHARLETY.

## Bibliographie

- ANCEL J. — Peuples et Nations des Balkans (Paris 1926).  
ANCEL J. — Manuel historique de la question d'Orient (Paris 1927).  
AHMET R. — Dictionnaire historico-géographique.  
ARNAUODOFF H. — Plno sabranié na drzavnité Zakoni i. t. n., na Otomskata Imperija (Constantinople 1872).  
BOURGEOIS. — Manuel historique de la politique étrangère (Paris 1926).  
BEAUJOUR. — Tableau du commerce.  
BECK L. — Die Heutige Türkei.  
BÉRARD V. — La Turquie et l'Hellénisme contemporain.  
BOUÉ A. — Recueil d'Itinéraires dans la Turquie d'Europe (Paris 1857).  
BOUÉ A. — La Turquie d'Europe (Paris 1840).  
BOCHKOVITCH J. — Journal d'un voyage de Constantinople en Pologne.  
BROQUIÈRE DE LA B. — Le voyage d'outre-mer. (Recueil de voyages, t. XII.)  
BROWN Ed. — Reisen, etc. (Nuernberg, 1711).  
BUCHIÉ DE BELLE Ed. — La Macédoine et les Macédoniens (Paris, 1922).  
CHÉRADAME. — La question d'Orient (Paris 1903).  
CHOUBLIER. — La question d'Orient depuis le traité de Berlin (Paris 1894).  
COUSINERY. — Voyage.  
CVIJIC JOV. — Osnove za geografiju i geologiju Makedonije i Store Srbije (Belgrade 1906).  
CVIJIC JOV. — La Péninsule balkanique (Paris 1918).  
DIBIDOUR. — Histoire diplomatique de l'Europe.  
DRIAULT. — La question d'Orient (Paris 1917, Paris 1921).  
DOLFEN FR. — Mazedonien (Léna 1921).  
ENGELHARD Ed. — La Turquie et le Tanzimat, etc. (Paris 1882).  
ERDELJANOVITCH et NIKOLITCH. — Trgovarcki Centri i putevi po Srpskoj zemlji u srednjem veku i u tursko doba (Belgrade 1899).  
FERUDIN BEY. — Mémoires, T. III.  
FLORINSKY. — Yougoslavjani i Vizantija.

- GEHRING H. — Des Zunftwesens Konstantinopoles in X Jahrhundert.  
 GELRER. — Byzantinkulturgeschichte.  
 GIRY A. et RÉVILLE A. — Le commerce et l'industrie au moyen âge.  
 GOLTZ VON TREICHEN. — Ein Auslug nach makedonien (Berlin 1894).  
 GOPTCHEVITCH, SPIR. — Makedonien und Alt Serbien (Wien 1889).  
 GRISEBACH A. — Reise durch Rumelien und nach Brusa in Jahr 1839 (Göttingen 1841).  
 HAMMER DE J. — Histoire de l'Empire ottoman (Paris 1831).  
 HOUN G. — Reise von Belgrad nach Salonik (Wien 1861).  
 HAUSIER. — Méthodes allemandes d'expansion économique (Paris 1915).  
 HEID W. — Geschichte des Leventehandels Mittelalter.  
 HOJA SEAD EDDIN. — Tach-jul-tevarih.  
 HOGARTH G. — The wearer East.  
 ICHIRKOFF A. — Les Slaves de Macédoine (Paris 1908).  
 ICHIRKOFF A. — La Macédoine et la Constitution de l'Exarchat bulgare (Lausanne 1918).  
 IVANITCH IV. — Makedonija i Makedonci (Novi Sad 1908).  
 IVANOFF Jor. — Severna Makedonija (Sofia 1908).  
 IIRECEK K. — Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien (Prag 1910).  
 JONQUIÈRE. — Histoire de l'Empire ottoman (Paris 1914).  
 JORGA N. — Geschichte des Osmanischen Reiches (Gotha 1909).  
 JORGA N. — Ancienneté de la culture du maïs en Roumanie.  
 JOVANOVIČ DRAG. — Agrarna politika (Belgrade 1930).  
 KANITZ F. — Donau Bulgarien und der Balkan (Leipzig 1882).  
 K'NTCHOFF V. — Makedonija (Sofia 1900).  
 KOSTITCH M. — Grad Skoplje i njegov istorijski Znacaj tokom vekova.  
 KOSTITCH N. K. — Trgovacki centri i drumovi po srpskoj zemlji u srednjem i novom veku (Belgrade 1900).  
 KOSTITCH N. K. — Stara srpska trgovina i industrija (Belgrade 1904).  
 KOSTITCH N. K. — Nasi novi gradovi na Jugu. (Belgrade S. k. z. St. 168).  
 KOSTITCH A. — Trajan (Skoplje 1932).  
 LUCAS P. — Reise etc. (Hamburg 1739).  
 MONTAGNE L. — Lettres.  
 MONTAGAZZA V. — Macedonia (Milano 1903).  
 MORAVITZ Ch. — Les finances de la Turquie (Paris 1902).  
 NOVAKOVIČ ST. — Tursko carstvo (édit. S. K. Z., Belgrade).  
 NOVAKOVIČ ST. — Zakonik Stevana Dusana cara srpskog (Belgrade 1898).  
 OBRADOVIČ ST. — Pitanje opijuma (Belgrade 1930).  
 PIVEC-STELÉ. — La vie économique des Provinces illyriennes (Paris 1930).  
 PÉRTUSIER. — Bosnie.  
 PITARD. — Les peuples des Balkans (Genève 1920).  
 RADEFF S. — La Macédoine et la renaissance bulgare au XIX<sup>e</sup> siècle (Sofia 1918).  
 RAMBAUD A. — L'Empire ottoman.  
 ROBERT. — Les Slaves de Turquie.

- RODOCANACHI. — Bonaparte et les îles ioniennes (Paris 1899).  
 SCHAFARIK P. — Slavjanskija drevnost (Moscou 1848).  
 SEIGNOBOS. — Histoire politique de l'Europe contemporaine (Paris 1924).  
 STAJITCH UR. — Gajenje duvana (Belgrade 1927).  
 SOREL A. — La question d'Orient au XVIII<sup>e</sup> siècle (Paris 1878).  
 UBICINI A. — Lettres sur la Turquie (Paris 1853).  
 VASILJEVITCH JOV. — Skoplje (Belgrade 1930).  
 VIQUESNEL A. — Voyage dans la Turquie d'Europe (Paris 1868).  
 WEIGAND. — Die Aromunen (Leipzig 1895).
- PERIODIQUES
- Almanach Kraljewine S. H. S.* (Belgrade 1923).  
 POPOVITCH DRAG. — Rudarstvo J. Srbije.  
*Bratstvo.* — Belgrade.  
 KOSTITCH P. — Prizrensko drustvo Sv. Sava Knj. XVI.  
 TOMITCH SV. — Skoplje - Tetovo - Gostivar - Mavrovo - Galitehnik Knj. XVII.  
*Bulletin de la Section historique de l'Académie Roumaine* (Bucarest 1921).  
 IORGA N. — Ancienneté de la culture du maïs en Roumanie.  
*Carigradski glasnik* de 6 I 1851, 7 IV 1851, 21 IV 1851, 26 V 1856.  
*Glasnik skopskog naucnog drustva.* — Skoplje.  
 ELESOVITCH GL. — Proizvodnja salitre u Jurumleru Kod Skoplja Knj. III.  
 KOSTITCH M. — Iz istorije kolonizacije J. Srbije krajem proslog veka Knj. XII.  
 MIJATOVITCH CED. — Studija za istoriju srpske trgovine Knj. XXXII.  
 TADITCH I. — Dubrovcani po J. Srbiji Knj. VII, VIII.  
 VULITCH N. — Justiniana Prima Knj. V.  
*Glasnik srpskog ucnog drustva* (Belgrade).  
 JASTREBOFF I. S. — Nastavak belezaka iz mog putovonja po staroj srbiji Knj. LVII.  
 POPOVITCH G. — Turske i druge reci u nasem jeziku knj. XXV.  
*Godisnjica N. Cupica* (Belgrade).  
 KOSAKOVITCH et MILADINOVITCH. — Trgovacki centri i putovi po srpskim zemljama u srednjem veku i u tursko doba Knj. XX. XXI.  
 NOVAKOVITCH ST. — Putnicke beleške o Balkanskom poluostrvu XVII i XVIII veka Knj. XVII.  
 NOVAKOVITCH ST. — S Morave na Vardar Knj. XIII.  
*Juzna Srlija.* — Skoplje.  
 GROUITCH RAD. — Skoplje u prošlosti Knj. I.  
 KOSTITCH M. — Spaljivanje skoplja 26-27 oktobra 1689 (Skoplje 1922).  
*Juzni pregled.* — Skoplje.  
 KOSTITCH P. — Evropski konzuli u Skoplju Knj. II.  
*Jivot i rad.* — Belgrade.  
 ARSITCH B. — Iz istorije razvoja trgovackih prilika u J. Srbiji Knj. XVI.  
*Journal de Smyrne* du 19 avril 1841, n° 154.  
*Periodicesko spisanie na blgorskoto knizievno driuzevstvo, Sofia.*

CHOPOFF A. — Evlija Tchelebi Knj. XIII.

IIRECEK K. — Stari putosestvija po Blgarija ot XV-XVII, ven Knj. III, IV.

K'NTCHOFF V. — Grad Skopie, Knj. 55-56.

K'NTCHOFF V. — Grad Skopie Knj. 55-56.

*Revue de Paris.*

BERARD V. — Questions extérieures des 15 mars, 1er avril, 1er et 15 novembre, et 15 décembre 1908 ; 15 janvier, 1er et 15 février, 15 mars, 1er avril, 15 août 1909 ; 1er mars, 15 août et 1er septembre 1910 ; 1er et 15 avril, 1er mai 1911.

*Rad* Iougoslovenske akademije Znanosti i umjetnosti, Zagreb.

MATKOVITCH P. — Putovanja po Balkanskom polnostrovu XVI Vienne Knj. XLIX, LXXXIV.

*Spomenik* srpske kraljevske akademije. Belgrade.

KOSTITCH N. K. — Gradja za istoriju srpske trgovine i industrije Knj. LXVI.

NOVANOVITCH ST. — Hadji Kalfa i Catib Selebija Knj. XLII.

NOVANOVITCH ST. — Itadji Kalfa i Catib Celebija Knj. XLII.

TCHOHADJITCH DIM. — Putopis Evlije Celebije Knj. XLII.

*Starine* Iugoslovenske akademije znanosti i umjetnosti, Zagreb.

MATKOVITCH P. — Dva talijanska putovanja po Balkanskom poluo-toku is XVI Vieka. Knj. X.

---

## ERRATUM

---

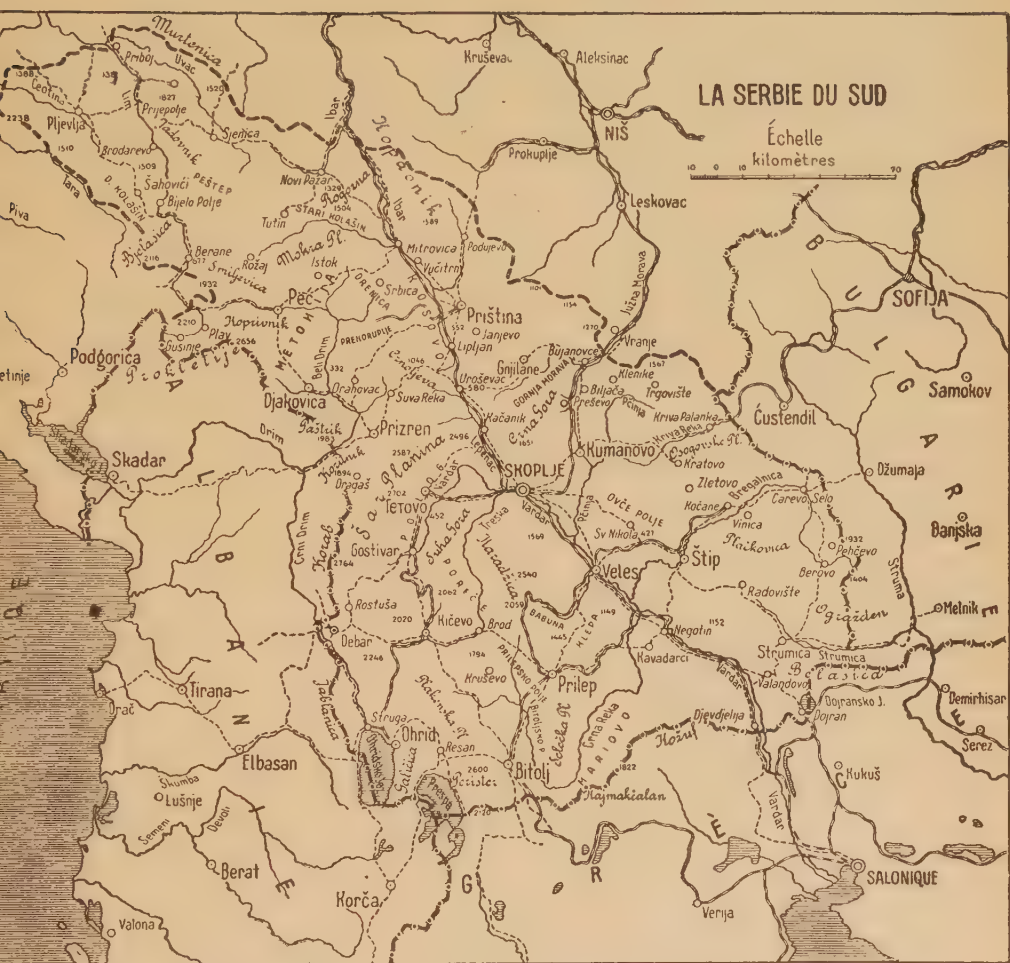
Par suite d'une omission dans la mise en page, lisez cette fin de chapitre à la suite de la page 150.

---

D'après les lois turques sur l'exploitation des mines, ce droit était réservé aux sujets turcs. Il fut étendu aux étrangers, mais les formalités pour obtenir une concession étaient très difficiles et très longues. Les impôts d'Etat sur les revenus des mines se montaient de 5 à 20 % du revenu brut. Les moyens de communication étaient très primitifs et la sécurité des personnes très incertaine surtout à Kossovo où se trouvaient les plus grandes mines. La plus grande concession entre les mains des étrangers était celle de l'entreprise Alchar. Les bâtiments de la direction, les maisons des ingénieurs, ainsi que les ingénieurs eux-mêmes quand ils se rendaient sur les chantiers, étaient gardés par des hommes armés. Cet état de choses rendait presque impossible l'exploitation des mines de la Serbie du Sud.

---







# TABLE DES MATIÈRES

---

|                                                        |    |
|--------------------------------------------------------|----|
| Introduction .....                                     | 5  |
| CHAPITRE PREMIER .....                                 |    |
| Situation géographique et politique.....               | 11 |
| Le nom .....                                           | 11 |
| La formation .....                                     | 11 |
| Particularités géographiques .....                     | 13 |
| Le climat .....                                        | 16 |
| Les voies de communication .....                       | 17 |
| La sécurité des voies de communication.....            | 21 |
| Modes de transport.....                                | 22 |
| Histoire politique .....                               | 23 |
| Tanzimat .....                                         | 24 |
| CHAPITRE II .....                                      |    |
| L'Economie rurale .....                                | 37 |
| Agriculture .....                                      | 40 |
| Le foyer rural.....                                    | 40 |
| Les facteurs sociaux de l'agriculture.....             | 44 |
| Le féodalisme turc .....                               | 48 |
| Impôts (Ressoums) .....                                | 53 |
| Les propriétés personnelles des sultans.....           | 64 |
| Les propriétés des institutions religieuses.....       | 64 |
| Les propriétés de l'Etat.....                          | 65 |
| La petite et la moyenne propriété.....                 | 65 |
| Loi turque de 1858 sur les biens fonciers.....         | 67 |
| Les impôts sur les cultivateurs.....                   | 69 |
| Groupements ruraux .....                               | 71 |
| Partage et répartition du sol.....                     | 74 |
| Irrigation des champs en commun, clôture et garde..... | 75 |
| Modes d'exploitation du sol.....                       | 76 |
| Les principaux travaux agricoles.....                  | 77 |
| Les différentes cultures.....                          | 80 |
| Les ouvriers agricoles.....                            | 86 |
| Les principaux travaux agricoles.....                  | 86 |
| Les travaux saisonniers exécutés en commun.....        | 87 |

|                                                               |     |
|---------------------------------------------------------------|-----|
| CHAPITRE III .....                                            |     |
| L'élevage (historique de l'évolution).....                    | 91  |
| Les modes d'élevage.....                                      | 92  |
| La préparation des produits laitiers.....                     | 95  |
| L'élevage des vers à soie.....                                | 96  |
| CHAPITRE IV .....                                             |     |
| Le commerce et l'artisanat (historique de l'évolution).....   | 99  |
| Les diverses tendances du commerce de la Serbie du Sud....    | 101 |
| Le développement des marchés intérieurs.....                  | 103 |
| Les centres économiques.....                                  | 105 |
| Les commerçants et les artisans dans la Serbie du Sud.....    | 116 |
| Les commerçants étrangers en Serbie du Sud.....               | 123 |
| Les quartiers commerçants des villes (tcharchis).....         | 127 |
| Les rapports juridiques.....                                  | 131 |
| Les différents commerçants et artisans.....                   | 132 |
| L'organisation des commerçants et des artisans (les esnafs).. | 136 |
| Les statuts.....                                              | 138 |
| Le Comité directeur.....                                      | 139 |
| L'Assemblée de l'Esnaf.....                                   | 140 |
| L'Apprenti, le Kalfa et le Maître.....                        | 141 |
| Les sorties de l'Esnaf (téféritch).....                       | 143 |
| L'Eglise et les esnafs.....                                   | 143 |
| Importance économique et sociale des esnafs.....              | 143 |
| CHAPITRE V.....                                               |     |
| L'industrie .....                                             | 145 |
| CHAPITRE VI .....                                             |     |
| Les institutions de crédit.....                               | 147 |
| CHAPITRE VII.....                                             |     |
| L'exploitation des minerais.....                              | 149 |
| CHAPITRE VIII .....                                           |     |
| Les petchalbars .....                                         | 151 |
| Conclusions .....                                             | 155 |
| Bibliographie .....                                           | 159 |
| Carte géographique .....                                      | 165 |

---

---

---

IMPRIMERIE J. GROTARD

3, Rue de l'Arc-de-Triomphe

PARIS

---

---

